

PER
S-400
CON

Le Samedi ^{10¢}

50e année, No 9 *A-C* LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS Montréal, 30 juillet 1938





LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

TROIS REVUES QUI S'IMPOSENT !

Par l'abondance et la bonne tenue de leurs articles.

Par la diversité de leurs chroniques et la valeur de leurs collaborateurs.

Par la richesse de leur documentation et l'attention qu'elles apportent à toutes les questions d'actualité.

Par l'intérêt et la grande variété de leurs romans.

Par leur typographie soignée et la beauté de leurs illustrations.

Par leur caractère résolument canadien-français, et dans leur présentation et dans leur direction.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, Maison Canadienne-française

L'abonnement à \$5, pour LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM, est une véritable aubaine. Au bout de l'année, la collection de ces trois magazines constitue une véritable bibliothèque choisie : plus de 75 romans, des centaines d'articles sur les sujets les plus divers, un grand nombre de recettes de cuisine pour toutes les saisons et toutes les circonstances, une véritable mine de renseignements pour toute la famille...

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

COUPON D'ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can.

CARNET
EDITORIAL

La Grande Petaudière

UNE lectrice de Westmount m'écrit pour prendre la défense du progrès que j'ai quelque peu malmené dans un récent article. Je lui donne bougrement raison, et ceci non pour être servilement de son avis ou que je "retourne mon capot" comme un simple politicien mais parce que je me place un instant à son point de vue.

Elle s'exprime avec une élégante aisance dénotant une culture au-dessus de la moyenne et elle demeure dans un endroit chic à quatre-vingt-quinze au moins pour cent, à l'entrée duquel le Progrès se déchausse pour faire moins de bruit; elle a donc l'existence privilégiée des personnes qui obtiennent, de ce progrès, le maximum de satisfactions avec le minimum d'inconvénients ou d'embêtements. Voilà pourquoi je lui donne raison mais je vais essayer de lui démontrer que, de mon côté, je n'ai pas tort.

Disons tout d'abord qu'il n'y a rien ou personne d'intégralement mauvais sur la planète; la pire fripouille a toujours une corde sensible qu'on peut faire vibrer et certains remèdes nauséabonds procurent tout de même du soulagement. Le progrès obéit à cette loi générale mais il importe de savoir si, comme remède au mal de vivre, il a bien l'efficacité qu'on veut lui reconnaître.

Ma lectrice de Westmount me dit que je suis moi-même heureux de m'en servir et qu'elle ne croirait pas le contraire. Eh, sans doute, chère madame! grâce aux moyens modernes de locomotion je puis demeurer à plusieurs milles de la ville dans un admirable fouillis de verdure, faire de longues promenades sur l'eau en écoutant le ronronnement d'un moteur et dormir sur un matelas qui n'est pas rembourré avec des noyaux de pêche mais avec des petits ressorts très doux. C'est bien quelque chose et je l'apprécie grandement. Seulement, quand je mets tout ça sur un plateau de la balance et que, dans l'autre, je place tous les défauts, les excès, les despotismes et les scandales que le progrès déverse sur la population de la boule terrestre, je me demande si l'agrément de quelques-uns compense bien l'embêtement du plus grand nombre.

Ma lectrice prétend, d'autre part, que les reproches que j'adresse au progrès sont plutôt mérités par l'argent dont l'homme est devenu l'esclave, ce qui est cause de tous ses maux.

Je partage entièrement cette opinion mais c'est là, comme disait Kipling, une autre histoire; l'argent est un autre mal, ou plutôt, les hommes en ont fait un autre mal et, comme il est né du progrès, taper sur l'un c'est atteindre l'autre par ricochet.

Evidemment l'argent est chose bien commode pour opérer les transactions, l'intensité de vie moderne le rend même indispensable; seulement, depuis qu'il peut acheter les votes, les faveurs et les consciences, il a parfois un de ces petits goûts de pourri qui font lever le cœur aux honnêtes gens. Ce n'est pas précisément la faute à ce vil métal tant recherché mais à ceux qui le font servir à de sales besognes et l'on peut toujours espérer qu'un jour une réglementation forte et saine, une dictature monétaire si l'on veut, remettra les choses en bon ordre.

En ce qui concerne le progrès, les moyens d'action amplifiée qu'il donne aux hommes ne leur serviront toujours qu'à mal faire et la preuve s'en trouve dans les enseignements du passé que personne ne peut mettre en doute.

Il présente, ce progrès, quelques avantages réels et c'est bien le moins car il exige une rançon diablement lourde. Il fait quelquefois peut-être assez de bien pour qu'on lui accorde les circonstances atténuantes mais il fait réellement trop de mal qu'on en puisse dire du bien.

Le pire de tout c'est que nous n'y pouvons rien; sur deux milliards d'individus peuplant notre astre peu réluisant, il y a un milliard de chenapans de tous grades, cinq cent millions de mollassons ne possédant pas l'énergie suffisante pour réagir et deux cent cinquante millions de founiards, nés ou devenus malins, qui cherchent continuellement à grimper sur le dos des autres sans tomber sous le coup de la loi. Toutefois, quand ils sont devenus très forts, il jettent la loi dans la poubelle, mettant le couvercle par-dessus et tout est dit. Ce n'est d'ailleurs pas nouveau et la Rome ancienne a vu des esclaves devenir empereurs.

Restent donc deux cent cinquante millions de personnes comprenant encore du déchet mais pouvant former une majorité relative de braves gens qui ne chercheraient pas à utiliser les ressources du progrès pour se manger tout crus ou ravager féroce le champ du voisin. Que voulez-vous que le huitième fasse contre la fraction prépondérante?

Et voilà pourquoi, chère madame, le progrès n'est qu'une ratatouille, d'aspect parfois séduisant, j'en conviens, mais qui finit par empoisonner l'imprudent qui en fait son régime habituel.

Evidemment, cela peut être très agréable "sur le moment" de profiter de nombreuses commodités inconnues de nos bons vieux grands pères mais n'oublions jamais ceci: le progrès, en nous donnant des facilités nouvelles, nous a créé des besoins nouveaux et ces besoins-là exigent de l'argent, du sale argent, oui madame, pour être satisfaits.

Si nous ne pouvons pas les satisfaire, il nous en reste le désir et le regret inspireurs de la laide envie qui cause tant de mal à la société. Alors, ceux qui n'ont pas le cœur bien placé deviennent fripouilles tout simplement. Ce n'est tout de même pas un bon point pour le progrès.

La mécanique opère des merveilles? Ah, fichtre oui! parlons-en... Tenez, il y a une petite machine épataste; on met un chien dedans, on tourne la manivelle et il en sort de succulentes saucisses. Quelquefois le chien est enrégé mais ça ne fait rien, les mangeurs de saucisses claquent et voilà tout.

Prenez ça pour une boutade si vous voulez, mais ce qui n'est pas une blague, c'est que ce fameux progrès de mon cœur opère à peu près de la même façon avec un grand nombre de ses mécaniques. On met un peu de capital dedans — pas toujours bien propre — et il en sort un tas de choses toutes faites qu'on livre au commerce. Cela se traduit par des bras inutiles, des chômeurs qui ne sont pas de bonne volonté, l'homme perd le goût du travail et la société finira par en claquer.

Elle en claquera parce qu'il pousse de tous côtés une multitude de paresseux et qu'on voit diminuer à vue d'oeil le nombre de travailleurs taxés au superlatif pour entretenir ce bel état de choses. Or, une société peut claquer de deux manières; ou bien elle se désagrège et disparaît, ou bien elle claque les portes, mais si fort qu'elle fiche la maison par terre et ça s'appelle une révolution. C'est encore le progrès qui est cause de ça et vous voudriez que je lèche les bottes de cet odieux génie? Ah, foutre non!

Le progrès, je l'ai dit, c'est surtout l'armement à outrance et par conséquent l'inquiétude mondiale devant un présent d'espionnage et de trahisons préparant un avenir de massacres, de famine, de haines et de misère générale. C'est l'égoïsme brutal prêt à toutes les lâchetés pour préparer ses mauvais coups, c'est la gangrène des consciences et la porte grande ouverte à l'immoralité. Je suis rude, peut-être?... Eh bien, je fais amende honorable, le progrès c'est un chat, un beau chat qui fait ronron quand on le flatte mais qui brusquement vous allonge un coup de patte avec des griffes au bout.

Quand le temps est à l'orage, le poil du chat crépite sous la caresse en faisant une quantité de petites étincelles et il y a beaucoup d'électricité dans l'atmosphère du progrès... Seulement, quand celle-ci se met à crépiter il n'y a plus qu'à creuser des longueurs interminables de fosses communes pour y jeter des peuples entiers. Oui, vraiment, le progrès est une belle chose!

Il a changé la face de la planète, le progrès, on dit cela volontiers mais il reste à préciser comment il l'a changée; d'une brave paysanne vivotant paisiblement elle a fait une mégère acariâtre et dévergondée; elle a changé son sourire bonasse en rictus de haine et son heureuse simplicité en complications dangereusement instables.

Et, dites-moi, le progrès a-t-il apporté une seule once de bonheur, de vrai bonheur sur la terre?

V. de Verneuil

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE
& CIE, LIMITEE
975, RUE DE BULLION
MONTREAL - CANADA

Tél.: PLateau 9638*

Entered at the Post Office
of St. Albans, Vt., as second
class matter under Act of
March 1879

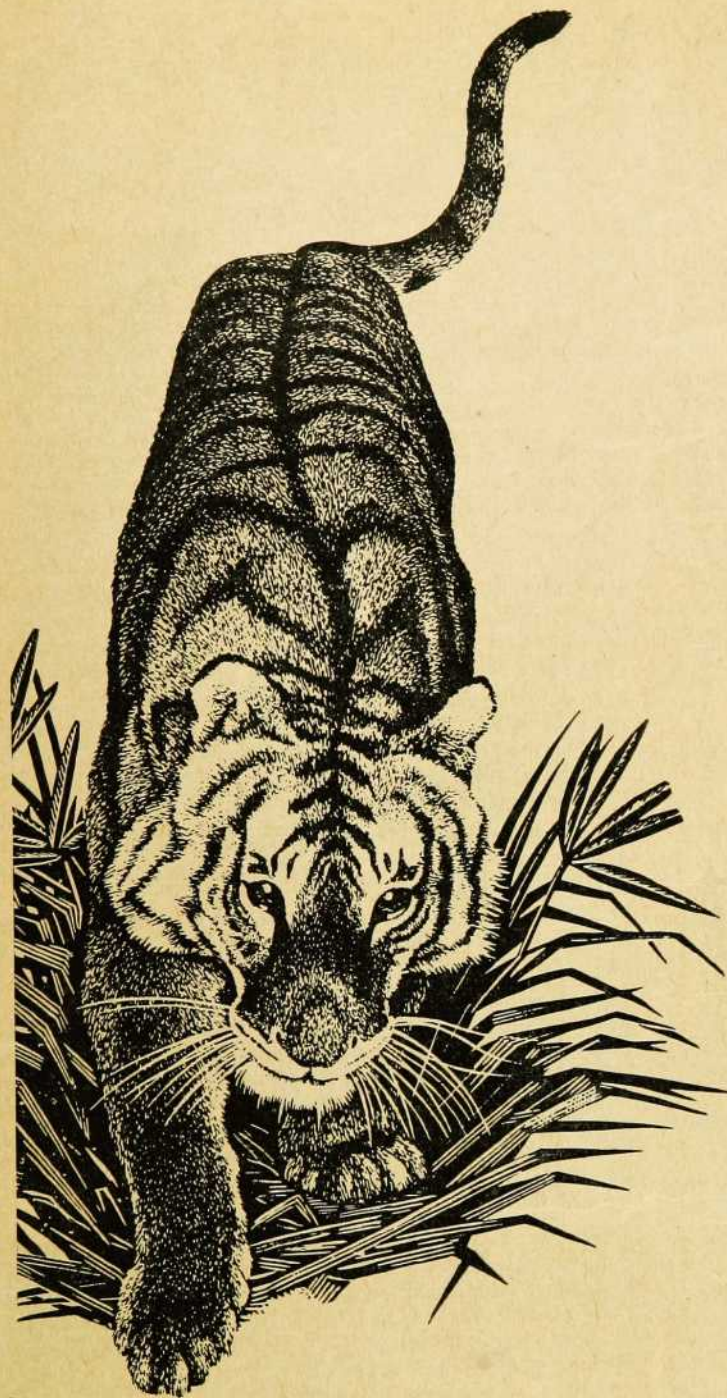
ABONNEMENT
CANADA

Un an..... \$3.50
Six mois..... 2.00
Trois mois..... 1.00

ETATS-UNIS ET EUROPE
Un an..... \$5.00
Six mois..... 2.50
Trois mois..... 1.25

Heures de bureau :
9 h. a.m. à 5 h. p.m.
Le samedi, 9 h. a.m. à midi

AVIS AUX ABONNES — Les
abonnés changeant de localité
sont priés de nous donner
un avis de huit jours
l'emballage de nos sacs
de malle commençant cinq
jours avant leur expédition.



LE ROI DE LA JUNGLE

Chronique du grand sport
par FRED CHAMPAGNE

C'est qu'un chat, disent les naturalistes ; mais c'est un chat tellement gros et féroce qu'il est préférable de ne pas le rencontrer sur son chemin, à la tombée de la nuit, dans les pays qu'il habite. En un mot, c'est le tigre, le roi de la jungle, maître incontesté de la brousse déjà si féconde en autres dangers.

Plus bas sur pattes mais plus long que le lion, il est aussi plus souple, plus hardi et plus rusé. Assez paresseux pendant le jour, il se tient dans les hautes herbes ou les buissons, mais il en sort la nuit pour aller à la chasse. Il se rend aux cours d'eau où les bêtes nocturnes vont boire, et il y trouve toujours quelque sanglier ou quelque cerf dont il fera une victime de plus.

* * *

Quand ce gibier lui fait défaut, il rôde volontiers autour des fermes et met la patte, une forte patte bien armée de griffes, sur le bétail, mais très rarement il attaque l'homme. Il fuit généralement devant lui, à moins qu'il ne soit blessé et alors, c'est tant pis pour le chasseur maladroit. Il y a cependant des tigres mangeurs d'hommes ; ce sont de vieux animaux qui n'ont plus l'agilité nécessaire pour attaquer les animaux dont ils se nourrissent habituellement.

Il y a plusieurs manières de chasser le tigre ; celle à dos d'éléphant et avec l'aide parfois de centaines ou même de milliers d'hommes qui battent les buissons est à peu près sans danger ; il n'en va pas de même quand on agit seul ou à peu près. La terrible aventure qui suit en est une preuve.

Un jour, deux officiers anglais, de séjour aux Indes, décidèrent d'avoir la peau d'un tigre magnifique signalé pour les dégâts qu'il faisait dans les troupeaux depuis un certain temps. A la nuit tombante ils se mirent à l'affût et ne tardèrent pas à apercevoir le dangereux animal. Un des officiers lui envoya une balle mais ne fit que le blesser.

Le tigre fit immédiatement face aux deux hommes et arriva sur eux en quelques bonds. Un arbre était à proximité ; un des officiers put y grimper en hâte en abandonnant son fusil à terre ; l'autre officier fut moins heureux et fut jeté d'un coup de patte par le tigre sur le sol.

Il se passa alors une chose terrifiante. Comme le fait un chat, avec la souris qu'il vient de prendre, le tigre joua littéralement avec sa victime pendant près d'une heure, la roulant à terre et ne lui donnant aucune chance de fuir jusqu'à l'arbre sauveur. Son compagnon voyait tout cela mais ne pouvait absolument rien faire puisqu'il était désarmé. Enfin, le tigre, estimant sans doute que le jeu avait assez duré, saisit sa victime et l'entraîna dans les hautes herbes. De son arbre, l'officier entendit quelques cris affreux puis ce fut le silence. Quand il put se hasarder à descendre, une fois le jour revenu, il était à moitié fou de terreur et il ne retrouva pas le moindre vestige de son malheureux ami.

* * *

Si le tigre n'est pas, de sa nature, un mangeur d'hommes, il le devient cependant une fois qu'il en a goûté ; c'est alors un animal extrêmement dangereux et qui conservera jusqu'à sa mort sa préférence pour la chair humaine. L'homme est, d'ailleurs, une proie facile pour lui, et c'est ce qui rend particulièrement redoutables les vieux tigres n'ayant plus d'agilité, ainsi que je le dis plus haut.

Aux Indes seulement, un millier d'hommes, chaque année, sont ainsi dévorés par le roi de la jungle.

* * *

En Indo-Chine, le tigre n'est pas seulement craint, il est également respecté comme un grand seigneur ; les Annamites parlent de lui avec déférence et lui donnent volontiers des titres qui feraient l'orgueil de plus d'un homme. Ils l'appellent le roi de la montagne ou le seigneur de la forêt. Ils vont même jusqu'à le qualifier d'éminence, mais ne prononcent jamais son nom de tigre, qui se dit « cop » en langue annamite ; ils prétendent que cela le mettrait en colère.

Ils ont un tel respect pour ce grand fauve qu'ils le dessinent un peu partout sur les murs des temples et des maisons ; même jusque sur le berceau des petits enfants. Ils le considèrent comme l'inventeur de la stratégie et



Il a l'air bon enfant mais c'est
la tête d'un enfant terrible.



Le voici en route pour les
provisions quotidiennes.

donnent le nom de « Ho-tuong » ou officiers tigres, aux officiers qui se distinguent particulièrement par leur courage.

Il arrive, en Indo-Chine comme ailleurs, qu'un homme soit dévoré par un vieux tigre ; toute la famille de ce malheureux change alors de nom pour dépister l'animal qui, selon eux, pourrait fort bien manger toute la parenté de sa première victime pour voir si elle a le même goût. Ils croient également que lorsqu'un tigre a mangé un homme, il déchire un petit morceau d'une oreille, ce qui est une manière à lui d'établir sa comptabilité.

Enfin, toujours selon eux, le roi de la jungle a l'ouïe très sensible et peut entendre un bruit à une distance de mille lieues ; par contre, il n'entend pas ce qui se dit tout près de lui.

D'ailleurs, ils ne sont jamais bien certains d'avoir affaire à un véritable tigre lorsqu'ils en voient un, une superstition populaire voulant que le tigre ayant mangé cent personnes se transforme en homme ou en femme.

Tout le respect qu'ils ont pour cet animal ne les empêche pas de se réjouir grandement quand les européens leur font la chasse avec succès. Autour du tigre tué, les Annamites se rassemblent et se disputent joyeusement ses dépouilles. Les dents et les griffes sont fort appréciées comme talismans ; la moustache a son utilité aussi. On la hache très fin et on la mélange ensuite avec de l'eau ; il paraît que c'est un poison très violent mais bien commode pour se débarrasser de ses ennemis.

Les nerfs jouissent d'une meilleure réputation que la moustache ; on les fait macérer dans l'alcool et l'on obtient ainsi un élixir de longue vie qui a, de plus, la propriété de redonner toute la vigueur amoureuse de la jeunesse.

*
* * *

Le tigre revient souvent dans les conversations et à tout propos, ainsi que le prouvent de nombreuses locutions usuelles. Les Annamites diront de quelqu'un qu'ils le redoutent comme un tigre, ou bien qu'élever un tigre c'est se préparer un malheur. Un homme agile fait des sauts de tigre, ou bien a des ailes de tigre, et voici un proverbe fort employé : Le tigre laisse sa peau après sa mort et l'homme laisse sa réputation.

A cela s'ajoutent des histoires dont quelques-unes sont très drôles. C'est ainsi qu'on raconte qu'il y a cinq ans vivait un pauvre paysan qui trouva un jeune tigre et l'emporta chez lui où il l'éleva avec tous les soins possibles. Il lui apprit à surveiller les filets qu'il tendait aux poissons, et le tigre se comporta comme un surveillant très zélé.

Pourtant, le paysan trouva un jour que le poisson se faisait rare, et il pensa que son tigre se relâchait dans ses fonctions de gardien. Il voulut s'en assurer et, une nuit, il voulut l'espionner. Le tigre le prit pour un voleur et

lui donna un tel coup de patte qu'il l'assomma tout net ; ayant reconnu son erreur il en fut inconsolable et il l'enterra pieusement à la lisière d'un bois.

Pour compenser son crime involontaire, le tigre porta bonheur à la descendance du paysan qui devint illustre et fonda la dynastie des « Lô » qui chassa les Chinois hors du royaume.

*
* * *

En 1895, dans la province de Thudaumot, près de Saïgon, un tigre mangeur d'homme dévora cinquante-deux personnes dans l'intervalle de trois mois ; on lui fit, comme bien l'on pense, une chasse active mais qui demeura sans résultat. Le tigre disparut, un jour, sans laisser d'adresse, bien entendu, et on n'entendit plus jamais parler de lui. Peut-être avait-il succombé à l'indigestion.

Un fait extraordinaire pour terminer. Il y a une quinzaine d'années, un lieutenant français, qui était en Indo-Chine, fit une tournée d'inspection au cours de laquelle il fut surpris par un tigre à la nuit tombante. Il n'eut pas le temps de se servir de ses armes mais, doué d'une force herculéenne doublée par une énergie désespérée, il étrangla le tigre de ses mains puissantes.

Le fait a été certifié et, malgré tout ce qu'il a d'extraordinaire, ne peut être mis en doute.

L'officier avait eu un bras déchiré par les griffes du terrible animal, mais cette blessure se serait cicatrisée rapidement si elle avait été soignée à temps ; malheureusement la gangrène s'y mit et le courageux lieutenant mourut.

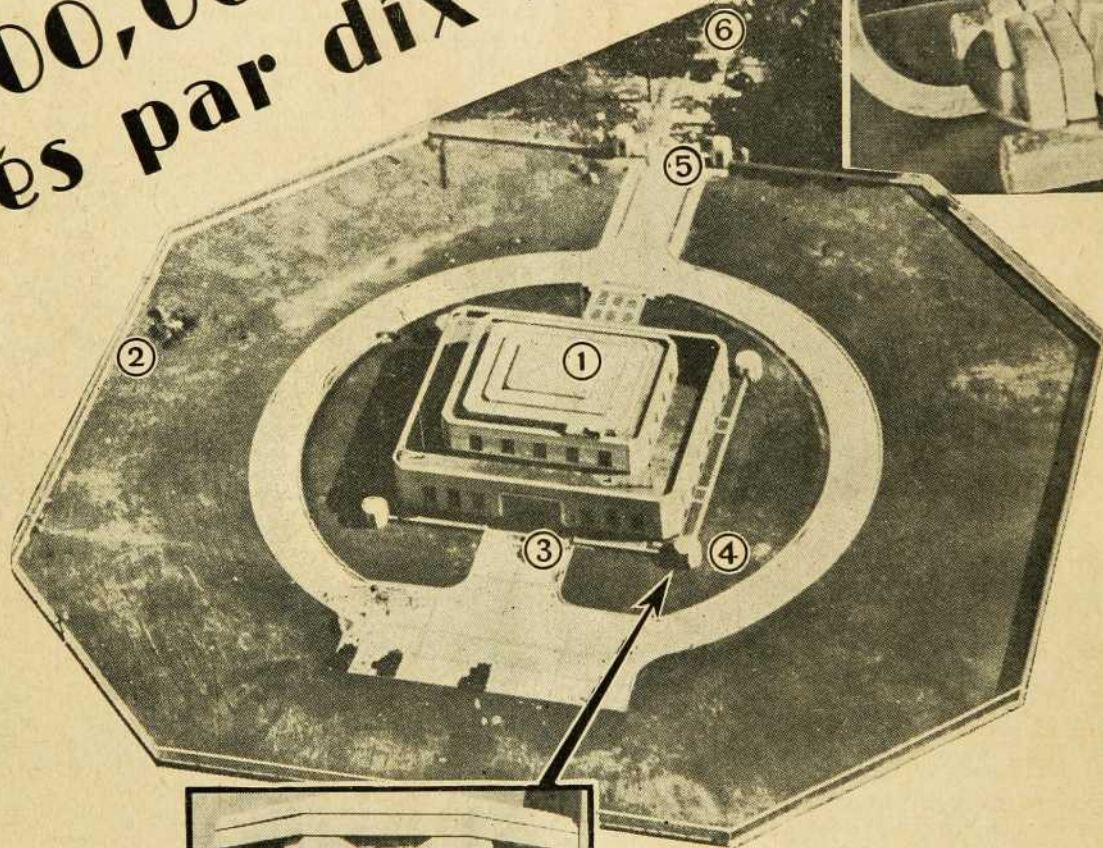
Il avait néanmoins accompli un exploit probablement unique au monde, car c'est le seul cas de ce genre qui ait été enregistré avec des témoignages irrécusables.

Cet instantané a été pris alors que le tigre
dévorerait sa proie. Si l'audacieux photographe
n'a pas pris ses précautions, gare à lui !





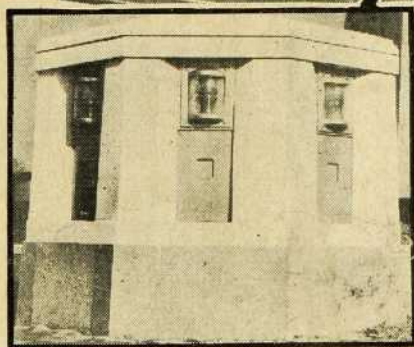
**\$10,000,000,000 EN OR
gardés par dix hommes**



Ci-dessus : Les lingots d'or empilés dans la voûte souterraine du Fort Knox. — Le fronton du Fort Knox. — Mme Nellie Tayloe Ross, directrice de l'Hôtel de la Monnaie, et son assistant inspectent des lingots destinés à la réserve.

Ci-contre : 1) Le Fort Knox ; 2) La clôture d'acier dans laquelle passe un puissant courant électrique ; 3) L'entrée arrière par laquelle les lingots sont introduits dans le fort ; 4) L'une des quatre guérites (voir photo du bas) ; 5-6) La porte monumentale et le chemin conduisant au fort.

Mais la Science est la plus sûre gardienne de cet immense trésor, gage de la monnaie américaine.



A FORT KNOX, dans l'Etat américain du Kentucky, on a construit, il y a quelques années, une véritable forteresse. C'est là que sont gardés les lingots d'or valant plusieurs billions de dollars ; c'est sur cette réserve de métal précieux que sont gagés la monnaie et le crédit des Etats-Unis.

On comprend que toutes les précautions ont été prises pour que cette richesse fabuleuse soit à l'abri des convoitises, même en temps de guerre.

La directrice de l'Hôtel de la Monnaie, à Washington, a expliqué pour la première fois aux journalistes les moyens de protection employés à Fort Knox ; un collaborateur du *Samedi*, qui se trouvait à Washington, assista à l'entrevue, et nous fit parvenir les renseignements suivants.

Même si tous les gardiens étaient tués dans leurs guérites, ou trahissaient de l'extérieur, personne ne pourrait atteindre les lingots d'or. Les moyens de protection mécanique sont d'une extraordinaire efficacité ; bien entendu, certains procédés restent secrets et personne ne les connaît tous.

La porte de l'immense voûte souterraine pèse 21 tonnes, et il faut plusieurs hommes pour en faire fonctionner les serrures compliquées ; d'ailleurs, les lettres et les chiffres de passe changent très souvent.

Tout l'or du Fort Knox, évalué approximativement à dix billions de dollars, n'occupe pas un grand espace : il y a deux tablettes dont chacune est

divisée en quatorze sections. Les lingots sont empilés comme de simples briques. Par un jeu de miroirs, tous les gardes postés dans les guérites, de même que le directeur du Fort Knox, peuvent voir continuellement l'intérieur de la voûte.

A l'intérieur et à l'extérieur, tout un système de rayons invisibles signale la présence de toute personne qui met le pied dans l'enclos du fort.

Les trente gardiens sont divisés en trois équipes qui « travaillent » chacune huit heures par jour ; la plupart sont mariés et ont été minutieusement choisis parmi les employés de la Trésorerie d'Etat ; au besoin, tous pourraient vivre pendant des mois dans le fort et y soutenir un siège contre n'importe quel moyen moderne d'agression.

De plus, le fort doit se reporter chaque heure à plusieurs casernes militaires établies dans les environs ; il est en outre en communication constante, par divers procédés secrets, avec la Trésorerie de Washington et avec la police de plusieurs villes.

On devine que toute précaution a aussi été prise pour prévenir les vols à l'intérieur du fort. Quant aux attaques par l'extérieur, voici comment on les a prévenues : le Fort Knox peut résister aux bombes, aux infiltrations de gaz, à l'inondation, aux mines souterraines, aux obus ; même les vitres peuvent résister aux balles.

ALLETTE

par

MARCEL MARTER

NON, Allette n'était pas la femme légère que vous vous figurez... Je sais ce que vous allez me dire : « Et les apparences ? » Comme si l'on pouvait se fier aux apparences !

— Et les histoires qui circulaient dans les couloirs du Palais, les confidences des hommes, ces petits « Oh ! Allette... » jetés sur un ton... et quel ton... oui quel ton ! par ses meilleures amies, et tous ces sourires qui glissaient, qui s'insinuaient dès qu'elle paraissait dans la galerie Marchande...

— Ne voyez là que la sollicitude habituelle des faux amis. À la vérité, Allette aimait son mari ; elle n'aimait même que lui. Seulement, cette petite femme aux yeux gris vert d'un charme étrange avait une façon bien personnelle de conduire sa vie conjugale. Elle voulait être libre. Libre d'aller et venir à sa guise — et vous savez qu'elle fit, seule, de longs voyages à l'étranger — libre d'accueillir chez elle ceux qu'appelait sa fantaisie, libre de flirter.

Car, il fallait qu'Allette flirtât. Oui, cette épouse fidèle avait couramment cinq ou six flirts à la fois : c'étaient de jeunes stagiaires, R... , le célèbre pianiste, un professeur de culture physique, des journalistes. Lui plaisaient-ils ? Parfois. Allette flirtait comme d'autres s'adonnent à la drogue ou boivent des cocktails. C'était son stimulant. Elle avait besoin d'avoir auprès d'elle des compagnons aimables et qui la désiraient. Elle se grisait de ces passes d'armes à fer moucheté, de ces contacts rapides, rompus aussitôt qu'établis, de tout ce bouillonnement en surface. C'est alors qu'elle vibrat. Quelqu'un lui avait dit un jour : « Prends garde, tu joues avec le feu... tu te brûleras... » Elle avait haussé les épaules ; comme si les autres savaient, pouvaient comprendre !

Que voulez-vous, elle était faite ainsi ! Avait-elle un gros effort à fournir ? Une affaire délicate à plaider ? Des ennuis professionnels ? Vite, elle allait demander au flirt le coup de fouet, l'excitation qui lui étaient nécessaires. Vous vous souvenez du procès de H... , qu'elle contribua à faire acquitter ? Vous croyez, sans doute, qu'elle passa la dernière nuit, — celle qui précéda le verdict — à revoir le dossier... Eh bien, non. Allette, ce soir-là, dina dans une « boîte » de Montparnasse en compagnie d'un homme politique et elle rentra fort tard au domicile conjugal.

Qu'Etienne ait pu supporter si longtemps ces extravagances, voilà qui peut paraître surprenant. Il y avait pourtant un motif à cette indulgence. Etienne aimait Allette et, pour rien au monde, n'aurait admis qu'elle le quittât. Mais, à la vérité, la patience du mari n'était pas sans limites... C'est alors que se produisaient, tantôt muettes, tantôt aiguës, des scènes dont la violence et la répétition menaçaient d'emporter ce qu'on est convenu d'appeler le foyer. Etienne, si bon enfant à l'ordinaire, était déchaîné à ces moments-là :

— Tu vas me dire qui t'a envoyé ces fleurs. Oui, ces roses qu'on a apportées ce matin ?

— Je ne sais pas... Comment le saurais-je puisqu'il n'y avait pas de carte ?...

— Mais, enfin...

— Ah, tu m'agaces, à la longue ! Tu es trop bête d'attacher de l'importance à des choses qui n'en ont pas...

Il lui saisissait les poignets, mais elle, se dégageant, relevait la tête dans une attitude de défi. Elle sortait ensuite en claquant la porte...

Un soir qu'ils étaient à causer dans le boudoir, Etienne se leva brusquement. Elle pressentit un nouvel orage et son cœur se serra... Mais, c'est en souriant qu'il s'approcha d'elle.

— Ma petite Allette, fit-il doucement, je vais t'apprendre une bonne nouvelle. Tu souffrais beaucoup n'est-ce pas, de mes scènes de jalousie...



Un soir qu'ils étaient à causer dans le boudoir, Etienne se leva brusquement.

« Étaient-elles assez ridicules ! Eh bien ! c'est fini, bien fini... Jamais plus je ne te tourmenterai, je ne te ferai de reproches, et ne te poseraï des questions. Tu pourras désormais recevoir qui bon te semblera, sortir à ta guise, faire ce qu'il te plaira. Je ne te dirai rien... Tu voulais que j'eusse confiance en toi, ma petite Allette. Eh bien ! j'ai confiance... absolument... Cela t'étonne que j'ai pu changer de visage aussi vite ? Plus tard, je t'expliquerai. Pour aujourd'hui, qu'il te suffise de savoir que je ne suis plus jaloux, plus du tout et que je suis un homme gai, heureux, tranquille... Là, es-tu contente ? »

Il la serra dans ses bras affectueusement et l'embrassa. A dater de ce jour, Allette fut vraiment libre.

— Si j'apprenais à monter à cheval ? dit un soir Allette, alors qu'elle se trouvait en tête à tête avec son mari.

— Très bonne idée... excellente idée, répondit Etienne.

— Alors, tu approuves ?... Pourtant, l'été dernier, tu ne voulais pas ?...

— Puisque cela te fait plaisir.

Il avait souri en prononçant ces mots mais elle remarqua le pli amer de ses lèvres.

— C'est curieux comme tu ressembles à Charlot quand tu souris.

Etienne ne dit rien, mais le pli se creusa un peu plus. Allette se sentit mal à l'aise.

Maintenant, la discrétion, le calme, les attentions de son mari commençaient à l'irriter. Jamais plus il ne l'interrogeait et, quand elle rentrait la nuit, il l'accueillait sans colère, s'inquiétant seulement de savoir si son manteau était assez chaud.

« Comme il était plus près de moi autrefois », se disait-elle.

Et elle soupirait :

« C'est qu'il ne m'aime plus ! » (Suite page 30)



Le couple — ou plutôt le trio — vécut ainsi quelques années sans le moindre nuage.

Les Romances

par HENRI CABAUD

DANS la maison de commerce de gros du quartier du Sentier où il était manutentionnaire, Ernest Duvellier travaillait généralement seul dans un petit bureau situé sur la cour, au rez-de-chaussée, et là, plusieurs fois chaque jour, il était charmé par une jolie voix provenant d'un logement du cinquième étage et qui fredonnait les romances en vogue avec un art assurément digne d'un premier prix dans les concours d'amateurs organisés par les postes d'émissions radiophoniques.

Cette voix délicieuse, il l'avait d'abord écoutée avec agrément, puis elle l'avait peu à peu positivement captivé. Il s'était attaché à identifier la chanteuse et avait découvert que c'était une séduisante jeune fille, une couturière blonde et mutine, qui vivait là modestement avec sa mère, jeune encore, et travaillait chez elle.

Si la voix avait attiré l'attention d'Ernest sur cette petite ouvrière parisienne, les beaux yeux de celle-ci et sa grâce naturelle lui firent, c'était fatal, trouver cette voix plus exquise et plus prenante.

Il s'arrangea bientôt pour la rencontrer aussi souvent que possible. L'apercevait-il qui descendait l'escalier ? Il s'élançait dans la cour pour la croiser comme par hasard. D'un salut, en s'effaçant pour la laisser passer, à un sourire et à quelques banalités échangées sur la température du jour, il advint, au bout de quelques mois, qu'Ernest Duvellier demanda la main de Claire à Mme Leguet, sa mère.

Notre amoureux envisageait avec complaisance les joies d'une existence que l'éluë de son cœur égalerait de ses chansons. Ah ! comme cela l'aiderait à voir la vie sous son beau côté et entretiendrait chez lui l'optimisme nécessaire pour réussir !

La période des fiançailles est toujours enchantée lorsqu'on s'aime. Il en fut ainsi pour les deux jeunes gens.

Cependant, jamais Claire ne sut que c'était parce qu'il avait entendu ses romances qu'Ernest s'était intéressé à elle et grâce à celles-ci qu'il l'épouserait. Il avait un jour commencé de le lui dire, en la complimentant sur sa voix. Mais elle lui avait tout de suite répliqué d'un air étonné et d'un ton sévère qu'elle supposait qu'il n'était pas homme à attacher de l'importance à la voix d'une femme et qu'il lui faisait l'honneur de l'aimer pour de tout autres raisons. Si bien qu'il s'était mordu les lèvres et s'était promis de ne jamais plus faire allusion à l'origine des sentiments ardents qu'il nourrissait envers elle.

Lorsqu'ils furent mariés, Ernest vint habiter avec les deux femmes. Non seulement il était à portée de son travail, mais il pouvait apercevoir souvent dans la journée sa femme lui envoyant des sourires ou des baisers de la fenêtre et il se grisait du doux plaisir d'entendre chanter celle qu'il aimait. C'était d'ailleurs les seuls moments où il entendait ses harmonieuses modulations, car, étant donnée la façon dont elle avait accueilli ses premiers compliments sur sa voix, si puéril que ce fût, il n'osait même plus lui demander de chanter devant lui. Mais tout était fort bien ainsi.

Son bonheur eût été parfait et la lune de miel vraiment idéale dans ces conditions, n'avait été la présence de sa belle-mère au foyer conjugal, si aimable, si prévenante, voire si affectueuse que fût la digne femme pour son gendre. Certes, celui-ci se serait bien gardé de laisser percer cette pensée de

crainte de contrister Claire, mais il estimait, assez justement, à part soi, qu'il n'est rien de tel que l'intimité à deux pour un jeune ménage.

Mme Leguet le comprit-elle ? Probablement, car elle avait beaucoup de finesse et peut-être, sans en rien dire à Ernest, en avait-elle parlé à sa fille. Toujours est-il qu'un soir, elle annonça qu'elle se proposait de partir bientôt pour un séjour plus ou moins prolongé chez une parente de province, en ajoutant avec un gentil sourire que les jeunes gens ne seraient d'ailleurs sans doute pas fâchés d'être seuls, et, par conséquent, plus libres pendant quelque temps. Ils protestèrent, mais Mme Leguet maintint sa résolution et mit son projet à exécution.

Claire avait toujours vécu avec sa mère, veuve de bonne heure. Quelque charme qu'elle trouvât à une intimité plus grande avec son mari, cette séparation, lorsqu'elle se produisit, l'attrista un peu. Interrogée par Ernest à cet égard, elle s'en défendit, mais c'était vraisemblablement pour ne pas l'affliger, pour qu'il n'éprouvât pas une sottise jalouse de son amour filial. Le jeune manutentionnaire en vit la preuve dans le fait que, si Claire se montrait avec lui aussi gaie, aussi enjouée qu'auparavant, si ce n'était davantage, il n'entendit plus, lorsqu'il était à son travail, s'élever ses jolies chansons. La pauvre s'ennuyait tellement de sa mère, elle était, au fond, si désolée de son absence, qu'elle n'avait plus le cœur à chanter. Ernest se dit que c'était l'affaire de quelques jours. Mais Mme Leguet ayant écrit qu'elle resterait décidément plusieurs mois en province et qu'elle s'y fixerait peut-être définitivement par la suite, ce qui, sans qu'elle en soufflât mot, lui était certainement inspiré par le désir de laisser plus de liberté à ses « enfants », comme elle disait, bien que Claire n'eût montré qu'un peu de surprise et nulle peine de cette décision, Ernest, de son côté, ne s'étonna pas de ne point l'entendre chanter davantage dans les semaines qui suivirent. Il patienta le plus possible, chercha sans succès à faire avouer sa tristesse à la jeune femme.

(Lire la suite page 30)

L'Actualité en Amérique Française

UN ILOT FRANÇAIS AUX ETATS-UNIS

Quelques notes sur un curieux recueil de contes populaires paru récemment

Il y a quelques semaines, j'ai parlé ici même d'un livre publié aux Etats-Unis : *Tales from the French Folk-lore of Missouri*. L'auteur est un Franco-Américain, M. Joseph-Médard Carrière, professeur à la Northwestern University, de Chicago.

On y trouve la preuve de l'étonnante survivance d'un petit groupe de Français établis au cœur de l'Amérique anglo-saxonne.

Aux dix-septième et dix-huitième siècles, des émigrés français s'établirent le long du Mississipi où l'on retrouve des localités au nom bien français : Nouvelle-Chartres, Prairie-du-Rocher, etc. Des groupes essaierent du côté du Missouri, et dès 1735, on trouve un embryon de village sur la rive ouest de cet affluent du Mississipi.

Aujourd'hui encore, ces gens parlent le français, un français assurément mélangé d'anglais, mais il y a là quand même un phénomène étonnant de fidélité à la langue ancestrale.

M. Carrière a parlé à ces paysans, ceux surtout de Old Mines où vivent plus de six cents familles créoles. Les vieillards lui ont répété les légendes que leur avaient apprises leurs pères. Et c'est ainsi que furent réunis soixante-treize contes que M. Carrière nous présente avec le pittoresque parler de ses narrateurs.

Le vocabulaire français y est évidemment assez restreint et surtout profondément transformé par l'influence du parler anglais. C'est ainsi que l'on dit : *C'est tout ben* (it's all right), *courir ein magasin* (to run a store), *Canadzien* (Canadien).

Comme dans plusieurs régions du Québec, on entend des mots déformés, comme *eurnard* (renard), *eurfaire* (refaire), *eurmarquer* (remarquer), et beaucoup d'autres.

Parmi les contes compilés par M. Carrière, quelques-uns sont de véritables trouvailles : *La Bête à Sept Têtes*, *Les deux magiciens*, *P'tit Jean*, *l'Ion*, *l'oup pis l'eurnard*, *l'p'tit garçon qui s'avait assis sur la corne de la lune*.

M. Joseph-Médard Carrière, qui a présenté un travail très fouillé au Congrès de la langue française, mérite de sincères félicitations pour son recueil de contes. Espérons qu'il n'en restera pas là !

CHEZ LES LOUISIANAIS

Dans un rapport très détaillé, M. Alfred Martineau, membre d'une délégation française à la Nouvelle-Orléans, expose la situation des Français et des Acadiens en Louisiane.

Pendant l'occupation française, la Louisiane comprenait tout l'immense bassin du Mississipi et même le bassin de grands fleuves comme le Mississipi. Aujourd'hui, seul le delta du Mississipi porte ce nom.

La France se désintéressa toujours de cette colonie. Elle eut beaucoup plus d'attentions pour le Canada et les Antilles. Si bien que, au temps de son dernier gouverneur français, Kerlérec, soit 50 à 60 ans après sa fondation, la Louisiane avait une population blanche d'environ 3.000 habitants seulement, auxquels on peut ajouter 5.000 esclaves de race noire et quelques centaines d'Indiens.

Le discrédit dans lequel tomba vite cette colonie tient d'abord à la population peu intéressante qu'on y envoya ; et puis le malheureux établissement de Biloxi, dans une région humide et inculte, découragea les colons sérieux. Comme le dit M. Martineau, « le massacre de toute la population blanche des Natchez, en 1729, ne fut pas fait pour encourager de nouveaux exodes de population française. »

Après le grand dérangement de 1755, environ 2.000 Acadiens passés en France demandèrent à s'établir en Louisiane ; on leur donna des terres à environ 150 lieues de la Nouvelle-Orléans. C'est là qu'ils se sont multipliés et ont prospéré. On estime aujourd'hui leur nombre de 4 à 500.000 âmes.

D'après des statistiques dignes de foi, 100.000 de ces descendants d'Acadiens parlent encore le français, concurrentement avec l'anglais ; la plupart habitent le comté de La Fayette : Saint-Martinville, Port-Breaux, Léonville, la Nouvelle-Ibérie, etc.

Si le français se maintient en Louisiane, et même tend à augmenter son prestige, c'est plutôt pour des raisons de sentiment que pour des raisons d'utilité. Le français se maintient grâce à la famille, et

par le Globe-Trotter

(Spécial au "Samedi")

aussi au clergé. Dans le diocèse La Fayette, presque tous les sermons se donnent en français, et l'évêque adresse souvent ses lettres pastorales en notre langue.

Tout comme en Acadie et en Ontario, Québec peut apporter en Louisiane, une collaboration discrète. Par les journaux, les magazines, les livres, nous pouvons encourager les Louisianais à conserver le parler français, les traditions françaises. Voilà une forme de patriotisme peu suspecte !

LE CONGRES ACADIEN

Les Acadiens ont tenu leur premier Congrès Acadien d'Education. — Appuyons les légitimes revendications de nos frères des Provinces Maritimes.

Sur le début de ce Congrès, nous ne pouvons mieux faire que de donner quelques extraits d'un article paru dans *La Voix d'Évangéline*, sous la signature du R. P. D'Amours :

« Le premier but est de donner à l'Association Acadienne d'Education son organisation définitive : constitutions, officiers, etc., puis déterminer dans quel sens diriger l'effort commun.

« Pour atteindre ce dernier but, il faudra voir clairement les défauts du système actuel de nos écoles publiques en ce qui concerne l'enseignement du français et de notre religion. Car, être Acadien instruit, cela signifie avant tout connaître la religion catholique et la langue française. C'est à tous les parents, aux instituteurs et institutrices, aux prêtres, aux professionnels laïques de réfléchir, de s'informer d'une façon précise sur les déficiences de nos écoles, afin d'en trouver ensuite les causes et d'y apporter les remèdes appropriés. »

Que la voix d'Évangéline soit enfin écoutée non seulement auprès des gouvernements des provinces maritimes, mais aussi dans le Québec. Nous ne nous intéressons pas assez aux luttes des minorités françaises tant au Canada qu'aux États-Unis.

Il est temps que toutes les forces du pays soient unies non pas contre la majorité mais pour une cause : celle de la survivance du français !

ROLE IMPORTANT DE L'AGRICULTURE AU SAGUENAY

De "La Terre de Chez Nous", nous reproduisons, à l'occasion du centenaire du Saguenay, l'intéressant article que voici :

L'agriculture a joué un rôle prépondérant dans le développement de la région du Saguenay. Lorsqu'on a voulu établir sur des bases solides la survivance de ce petit royaume qui, de sa découverte à 1838, fut connu comme le plus important poste de la traite des fourrures, des sociétés de colonisation se formèrent et, avec le capital amassé, envoyèrent des colons dans ce vaste domaine inexploité quoique d'un sol d'une très grande fertilité.

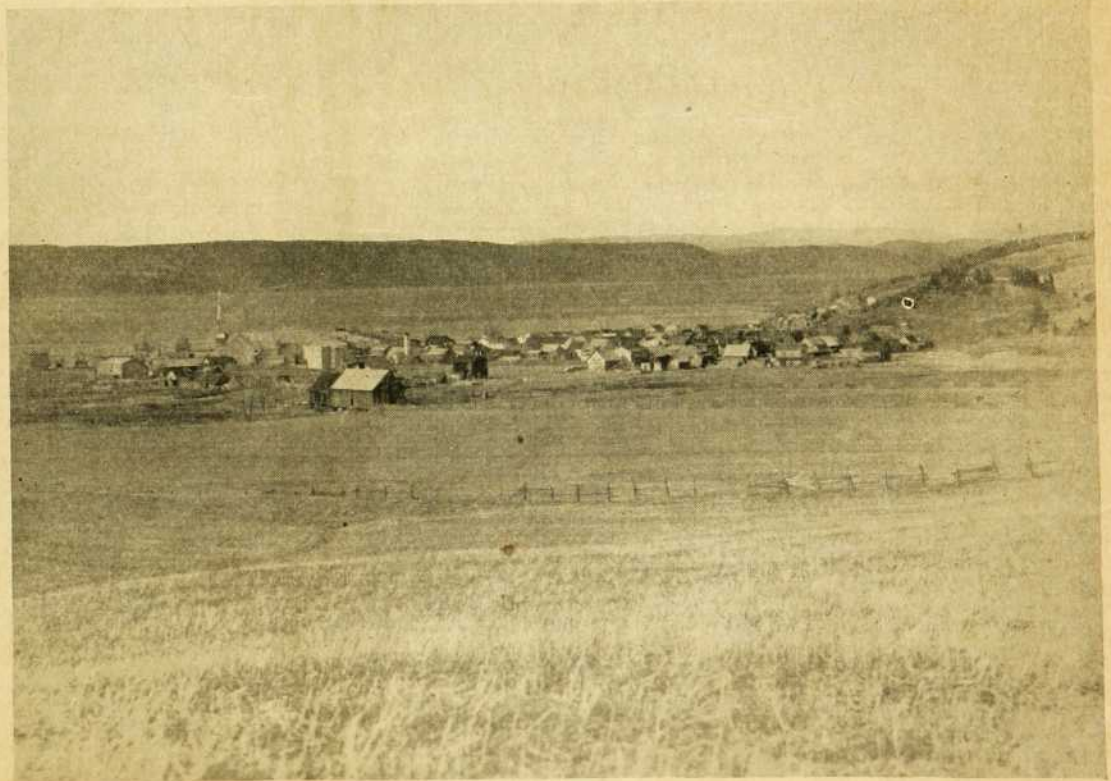
Une fois le sol défriché, les pionniers de la première heure cultivent la terre et c'est de ce moment-là que le développement de la région prend son essor qui ne s'est pas arrêté jusqu'à présent en dépit de deux incendies ruineux. Le courage des terriens du Saguenay a assuré la vie de leur pays.

Depuis les premiers jours de colonisation on a amélioré dans les trois comtés de la région près de 500.000 acres de terre et on a mis en culture pas loin de 300.000 acres. Le premier contingent de colons comprenait 21 hommes et aujourd'hui la population atteint presque 150.000 âmes dispersées dans 70 paroisses rurales ou urbaines. La population rurale qui est de 38.000 âmes exploite 5.608 fermes.

Bien que relegué au nord de la province de Québec, le Royaume du Saguenay est exploité par une classe agricole progressive qui sait s'adapter aux exigences de son époque. En quoi elle ne diffère pas de notre belle classe rurale québécoise qui, une fois mise en marche, ne s'arrête pas dans la voie du progrès.

Dans un article qu'il écrivait sur les progrès de l'agriculture au Saguenay depuis un siècle l'agronome officiel, M. H. Rochefort, terminait par ces mots : « Lorsque l'on jette un coup d'œil sur l'étendue de nos fermes défrichées, l'estimation de notre cheptel, le capital investi sur nos fermes, tant dans les valeurs mobilières qu'immobilières, nos organisations paroissiales, on ne peut s'empêcher d'être fier. »

LE VILLAGE DES "21"



Vue générale du village de Grande-Baie, dans la baie des Ha! Ha!, au Saguenay. C'est à cet endroit que, il y a cent ans, s'établirent des colons envoyés par la Société des Vingt-et-Un et venant presque tous de La Malbaie. De grandioses cérémonies, dans toute la région du Saguenay et du Lac Saint-Jean, marquent le centenaire de l'arrivée de ces vaillants pionniers. Un vaste théâtre en plein air a été construit à Grande-Baie ; à Pérignonka, on a inauguré un musée Louis-Hémon. Le Samedi s'associe de tout cœur à ses amis du Saguenay et du Lac Saint-Jean dans la célébration de ce glorieux centenaire.

(Photo Lalime, Kenogami)

Preuve Indirecte

GUINDÉ, maniéré, en veston d'alpaga noir, cravate noire et pantalon gris foncé quelque peu avachi, M. Albert Birkin rendit au petit garçon de bureau la carte que celui-ci venait de lui remettre :

— M. Salbridge n'est pas visible. D'ailleurs, il ne reçoit que sur rendez-vous, vous le savez aussi bien que moi, Percy. Dites à ce monsieur d'écrire.

— J'y ai déjà dit, Monsieur Birkin. Mais y m'a répondu comme ça : « Dites que c'est M. Claude et y me recevra tout de suite. »

— Je ne puis empêcher ce monsieur de dire ce qui lui plaît, répliqua M. Birkin sur le ton d'extrême douceur qui lui était habituel. La règle est la règle. Que ce monsieur prenne rendez-vous par lettre.

— Le patron est en affaires ? demanda une voix.

Un homme de belle stature se dressait dans le cadre de la porte. Vêtu d'un pardessus à taille, ganté de daim, coiffé d'un haut de forme qui reluisait moins de son éclat propre que par l'artifice d'un lubrifiant, il avait une face blême, une petite moustache noire et une paire d'yeux noirs jamais en repos.

— M. Salbridge est occupé, dit M. Birkin sévèrement.

— Très bien, dit l'étranger sans s'émouvoir. J'attendrai.

— Il ne vous servirait à rien d'attendre, fit remarquer à l'intrus M. Birkin en le lorgnant par-dessus son pince-nez, M. Salbridge ne vous recevra que sur rendez-vous, c'est la règle inflexible, et...

Mais deux voix résonnèrent derrière la porte de la cloison vitrée qui séparait le bureau des commis du sanctuaire de M. Salbridge.

— Je vous reconduis, monsieur Goldstein. Par ici ma sortie particulière.

— Merci, mais j'ai laissé mon chapeau à côté.

Et M. Goldstein apparut, noir, court, onctueux, autant que M. Salbridge, en train de le reconduire, était rubicond, gras, attentionné et démonstratif.

— Au revoir, Monsieur Goldstein, dit Salbridge d'une voix gutturale, qui se faisait toute de velours. Heureux que tout soit réglé à votre satisfaction. C'est pour moi un plaisir, Monsieur Goldstein, d'avoir noué avec vous des rapports d'affaires.

Toujours souriant, il fit, de sa main potelée, un grand geste d'adieu à M. Goldstein lorsque enfin, celui-ci gagna clopin-clopotant la sortie. Mais à peine avait-il disparu, M. Salbridge changea de figure.

— Besoin de vous voir, Monsieur Birkin, dit-il d'un ton cassant.

Et il rentra dans son cabinet. Birkin, les paupières battantes, l'y suivit. Instantanément, une tempête se déclencha sur le pauvre homme.

— Ah ! ça, monsieur Birkin, hurla Salbridge, perdez-vous la tête ? On vous seriez-vous mis à boire ? C'est vous, m'a dit Miss Pattinson, qui avez eu la sottise de donner un rendez-vous à Goldstein après l'heure de fermeture des banques. Vous savez qu'il n'y a pas de reptile plus tortueux sur le marché. Vous savez que je ne traite qu'au comptant avec les gens de son espèce. Et vous le laissez venir ici me mettre sur le dos une affaire de dix-huit cents livres quand il est trop tard pour que j'aie à la banque déposer cet argent ! Ne me répondez pas, Monsieur Birkin ! Je n'ai qu'à descendre dans la rue et siffler entre mes doigts pour trouver cent, deux cents commis qui vous vaillent ! Que dis-je, bon Dieu, qui vous vaillent ? Qui vous soient infiniment supérieurs ! Je suis là tous les jours à trimer, à essayer de joindre les deux bouts, en un moment où le marché est à plat, où les eaux de la Cité sont si basses que vous n'y feriez pas flotter un bouchon, et je n'ai pas dans mon bureau un commis sur qui je puisse me reposer ! Vous est-il venu à l'esprit, je vous le demande, que d'ici à demain matin il va y avoir dans ce coffre-fort une somme de dix-huit cents livres ?

— Je suis désolé, franchement désolé, Monsieur Salbridge, bégaya le commis ; mais je n'imaginai pas que M. Goldstein dût vous régler au comptant.

— Vous n'imaginiez pas, sacrebleu !

Et Salbridge tapa du poing sur la table.

— Quel bruit vous faites, Alfred !

Au coin de la porte vitrée, l'étranger venait de glisser son pâle visage. Aussitôt, la tempête s'apaisa. Un sourire contraint se fit jour sur les traits de M. Salbridge.

— Entrez, Claude, dit-il d'une voix faible.

Et M. Birkin s'en revint à sa place dans le bureau.

— Alors, le vieux vous a encore chahuté ? lui dit Cradock, l'autre commis, qui dans ce moment brossait devant la glace ses longs cheveux blonds.

— Oui, dit Birkin. Cela devient intolérable. Il finira par s'en apercevoir un jour, le drôle !

— En voilà un langage ! fit Miss Pattinson, qui était une blonde oxygénée, aux cheveux coupés courts, comme la jupe.

— Eh ! grommela Birkin, comment faut-il que je parle, quand on me parle, à moi, de semblable façon ! Mais il n'aura pas toujours le dernier mot, le vieil imbécile ! Vous verrez ça !

— Allons ! remettez-vous, Birkin, dit Cradock. Percy, jeune gremlin, qu'avez-vous fait de son savon ? Ah ! Birkin, j'y songe...

— Quoi ? dit Birkin, déjà repris par sa besogne.

— J'ai deux places pour la représentation du Coliseum.

— Tous mes regrets, mon vieux. C'est malheureusement impossible.

— Vous allez encore travailler tard ?



Par Valentin Williams

Dessin de LUCE

— Ou... i. J'ai tous ces papiers à revoir pour le bureau des brevets.
— Qu'est-ce qui vous empêche de réserver ça pour demain ? Le Coliseum a un tellement chouette programme...

— Non, mon vieux, merci. J'aime mieux en finir ce soir même. L'heure du rapport semestriel approche et je tiens à me donner du champ d'ici là.

La porte de la cloison vitrée se rouvrit, laissa passer M. Claude, et se ferma brutalement derrière lui.

— Qu'avez-vous fait à notre Alfred ? dit Claude à M. Birkin d'une voix affable. Il est d'une humeur, ce soir !

M. Birkin jeta sur l'intrus un regard indigné. Mais Claude ne se troubla pas pour si peu. Il se pencha, effleura gracieusement des lèvres la main gantée de Miss Pattinson, et passa dans l'antichambre, où Percy timbra le courrier du jour.

— Décidément, le patron pique une crise ! dit Miss Pattinson.

Ainsi exprimait-elle le sentiment général, avec tant de justesse que ni Birkin ni Cradock ne furent tentés d'y joindre leurs commentaires. Brusquement, la lumière s'éteignit dans le cabinet de M. Salbridge, une porte claqua.

Cradock, en pardessus gris vert, se livrait à des manœuvres de golf avec sa canne.

— Il s'en va de bonne heure, fit-il.

Et levant les yeux, regardant au dehors par la fenêtre :

— Bon, voilà qu'il pleut ! Vous allez avoir besoin de votre Formidable pour rentrer chez vous, Birkin.

Ce disant, Cradock désignait de la tête le porte-manteau, où le parapluie de Birkin, source inépuisable de plaisanteries pour le bureau, occupait sa place immuable. Ce parapluie devait son nom à sa béquille de frêne, véritable massue qui mesurait bien deux doigts de circonférence. Birkin, avec ce culte particulier des Anglais pour les choses solides, l'avait acquis dans une vente. Et trois jours par semaine il l'apportait au bureau.

▼ ■ ▼

Cradock lui souhaita le bonsoir et s'en alla. Déjà miss Pattinson voguait vers le métro dans une vague de patchouli. Percy ne tarda pas à prendre à son tour le chemin de l'ascenseur, après avoir boutonné sous son veston trois numéros d'une méchante publication américaine. Birkin resta seul. Et il n'y eut plus, pour éclairer la vaste pièce, que sa lampe à abat-jour vert.

Enfin, il pouvait fumer, dans le contentement de savoir que l'interdit prononcé par M. Salbridge n'allait pas au delà de cinq heures et demie, où la journée de travail prenait fin. D'un étui à cigarettes tout délabré, il tira une de ses fameuses « Boliviennes », autre sujet de joie pour le bureau, et qui laissaient échapper, d'un papier à gros grain marqué d'une aigle bleue, des bribes d'un tabac noir peu engageant.

Comme il rentrait son étui dans sa poche, ses doigts y touchèrent quelque chose, et il en retira une lettre cachetée, timbrée, toute prête pour la poste. Il déposa sur son pupitre sa cigarette, qu'il n'avait pas encore allumée, se frappa le front et, vivement, jeta un coup d'œil à la pendule. Puis, après une seconde d'irrésolution, regardant les papiers étalés devant lui, il se mit soudain à les rassembler.

Au dehors, par-dessus le grondement sourd de la circulation, monta tout à coup la clameur aiguë du gong des pompiers, accompagnée d'un tonnerre de roues. Les autos du service d'incendie passaient en trombe, dans un fracas métallique dont tremblait la maison. Birkin agit très vite. Il referma ses papiers dans son pupitre, le ferma d'un tour de clef, échangea son veston de bureau contre le veston de son humble complet, saisit en un tournemain son chapeau et son pardessus et s'élança vers l'antichambre, dont la porte battit derrière lui dans un cliquetis de serrure automatique. Plutôt que d'attendre l'ascenseur, il descendit par l'escalier jusque dans le couloir du rez-de-chaussée, où se lisaient sur de grandes plaques les noms des locataires. Au moment qu'il atteignait la rue, une auto des pompiers passait encore à toute vitesse. La loge du portier de nuit était vide. En voyant la foule des passants courir dans la même direction, il comprit où était allé le portier.

Cependant M. Birkin prit une autre direction. Il se hâta vers la grosse colonne rouge où, de l'autre côté de la rue, s'encastrait une boîte aux lettres. Il y consulta le tableau des heures de levées. Mais, au lieu de jeter sa lettre dans la boîte, il tourna les talons, grimpa dans un autobus qui allait vers l'ouest, descendit au bureau principal des Postes, où il laissa tomber sa lettre dans la fente d'une de ces boîtes énormes et pansues qu'abrite le portique. Puis, après un moment d'incertitude, il passa dans la rue voisine et, lestement, sauta dans un autobus qui allait, comme le précédent, vers l'ouest.

Il prit un billet pour Piccadilly, descendit au bout d'un moment et partit à pied sans se presser. Il avait une mine heureuse. Il baguenaudait, contemplait les étalages illuminés des boutiques ou, quand un embouteillage paralysait la circulation, il glissait l'œil au fond des riches limousines qui s'en allaient peupler de dineurs les restaurants à la mode.

Une idée soudaine parut le frapper. Il s'arrêta, regarda autour de lui, puis interpella un petit messager du district :

— Le plus proche bureau de télégraphe, fiston ? (Lire la suite page 13)



DANS LE MONDE SPORTIF

EYSTON ATTEINDRA-T-IL 340 MILLES A L'HEURE ?

M. Albert Revol, ingénieur français, accompagne le célèbre pilote anglais George Eyston qui tentera bientôt, dans la première semaine d'août, de battre son propre record mondial de vitesse en automobile, 311 milles à l'heure.

Le rôle de Revol est de diriger la préparation de la tentative sur la piste du Lac Salé, Utah. Il croit que l'intrépide chauffeur Eyston atteindra la vitesse de 340 milles à l'heure avec son même bolide, le *Thunderbolt*, auquel Revol a fait subir certaines modifications.

La piste de Salt Lake City, longue de 14 milles, est toujours mouillée. Eyston a précisé que sa voiture, lourde de plus de 14.000 livres, n'est pas dangereuse à conduire et que, les pneus n'offrant pas le moindre souci, ce qui est à vaincre maintenant, c'est la résistance de l'air. Le poids d'une roue du bolide *Thunderbolt* est de 226 livres.

Au point de vue pratique, ce record mondial de vitesse en automobile n'a aucun intérêt. Il sert tout simplement à démontrer à quel point on peut reculer les limites du courage humain. Il sert aussi à prouver la résistance des aciers et surtout le degré de perfectionnement atteint par l'industrie des pneus.

Tandis que nous sommes à parler de record, si cela vous intéresse, jetez les yeux sur les principaux records mondiaux de quelque importance : Le chauffeur américain Ab Jenkins a couvert, en 24 heures, 3.795 $\frac{3}{4}$ milles sur la piste du lac desséché de Bonneville, Salt Lake City, soit une moyenne de 158 $\frac{1}{2}$ milles à l'heure pendant 24 heures. Il est aussi détenteur de plusieurs autres exploits qui comptent au palmarès sportif : 178 $\frac{7}{8}$ milles en une heure ; 500 milles à une moyenne de 172 $\frac{1}{4}$ milles à l'heure ; 1.000 milles à une moyenne de 162 $\frac{3}{4}$ milles à l'heure ; 2.000 milles à une moyenne de 161 milles à l'heure ; 3.000 milles à une moyenne de 159 $\frac{1}{4}$ milles à l'heure. 518 milles en 3 heures. 1.015 milles en 6 heures. 1.933 milles en 12 heures.

C'EST LA PREMIERE FOIS DANS LES ANNALES DU SPORT

Depuis belle lurette, il faut réagir contre une mentalité tendant de plus en plus à transformer certains sports, le hockey, le rugby et la boxe, par exemple, en entreprises de massacres organisés. Malheureusement, le public y a pris goût. Plus cela saigne, plus c'est beau. Aujourd'hui, il faut de la lutte libre, grâce à laquelle les lutteurs ont toute faculté de se fracturer les os si possible. Nous parions notre dernière chemise que si, demain, la police permettait les combats de boxe avec les cestes antiques, les gantelets garnis de fer dont se servaient les boxeurs de l'ancienne Grèce, on verrait des salles combles à toutes les semaines.

Le sport du rugby fait annuellement de 100 à 200 morts. La liste des blessés se chiffre à plusieurs milliers. Cela représente une jolie petite escarmouche en temps de guerre. D'ordinaire, les actes de brutalité méritent l'expulsion du terrain ou l'imposition d'une amende. Voici un cas où, pour la première fois dans les annales sportives, les tribunaux ont puni d'emprisonnement un joueur s'étant rendu coupable d'un accident mortel. En effet, tout récemment, au cours d'un match de rugby au Stade de Bourg, à 300 milles de Paris, le joueur Raymond Chevalieras, 23 ans, a mortellement blessé le joueur Marcel Verchère, 23 ans, dans un placage. Le tribunal de Bourg le condamna à un mois de prison. La veuve de la victime a obtenu \$2.500 de dommages et intérêts, et la mère \$500.

Si nos tribunaux faisaient un semblable exemple contre les actes de brutalité qui se commettent au cours des combats de lutte et de boxe, au cours des joutes de crosse et de hockey, cela inciterait les joueurs à une correction plus grande sur les terrains de jeu.

SAVAIT-ON QUE...

Quelques notes intéressantes sur Joe Louis, le champion mondial des boxeurs poids lourds : Après la boxe, le baseball et l'équitation sont les deux sports préférés du champion noir... Au temps de l'entraînement, il fait trois heures de cheval, tous les jours... Il voit jusqu'à cinq films, certaine jour-

par Oscar MAJOR

née. Edward G. Robinson, Spencer Tracy, Clark Gable, Joan Crawford sont les artistes du cinéma qu'il préfère... Il reçoit des milliers de lettres, de tous les coins du monde, de toutes sortes de gens. Afin de ne pas être tenté par les magnifiques propositions financières qui lui sont offertes, Joe Louis ne lit pas sa correspondance. Ses gérants se chargent de cette tâche... Il a commencé à collectionner les timbres-poste... Il est aussi un as de l'ocarina, petit instrument de musique, à vent, muni d'un bec et percé de trous.

Roland Gladu, du club Québec, est le meilleur joueur de la Ligue Provinciale... Pamphyle Yvon, second but du club Opéra, est le meilleur joueur de la Ligue de baseball Fédérale... Elmer Ferguson, éditeur des sports du *Herald*, est le meilleur rédacteur sportif de l'Amérique du Nord, sinon du monde entier... Jimmy Doyle et Larry Carmel, deux anciennes vedettes du baseball local, sont les deux meilleurs arbitres de la Ligue Provinciale... Sorel remportera, pour la quatrième fois consé-



WALTER PODOLACK,

jeune lutteur polonais de 23 ans, protégé de l'ancien champion mondial Stanislas Zbysko, est le futur As des pachydermes de la lutte libre.

tive, le championnat de la Ligue Provinciale. En quatre ans, les propriétaires de ce club auront accusé un déficit de près de \$30.000... Plus de 8.500 personnes payantes sont passées aux tourniquets du Stadium, lors de la récente visite des Zoulous et des Bouffons, à Montréal. Ces deux jours, les propriétaires des clubs Opéra et Lachine perdirent près de \$200, tant les dépenses pour la circonstance étaient élevées... Les Zoulous reviendront à Lachine et au Stade Notre-Dame, la première semaine d'août.

PLUS FORT QUE GERBAULT

Je reproduis avec joie cet article d'un écrivain français, Mlle Renée Hamon. Elle raconte brièvement l'admirable exploit sportif du marin français Bernicot :

En quittant Tahiti en mai 1937, Bernicot, capitaine au long cours, m'avait donné rendez-vous à Bordeaux en mai de cette année. Depuis une semaine, je l'attendais un peu angoissée ; les vents de Nord soufflaient dans le golfe de Gascogne et aucun paquebot ne le signalait.

Il partit de Carantec le 26 août 1936 sans alerter la presse, ayant horreur de toute publicité. Sur le quai, sa femme courageuse et résignée essuya quelques larmes fugitives et le constructeur du petit cotre hocha la tête, la gorge serrée :

— Ça, dit-il, ça s'appelle enterrer un homme vivant !

Pendant ses vingt ans de navigation, le livre de chevet de Bernicot fut le récit du voyage de Slocum. Le navigateur canadien s'étant rendu compte qu'il ne saurait jamais « boëtter » proprement un hameçon, prit un beau jour la mer pour entreprendre une navigation plus sérieuse : il avait tout simplement résolu de faire le tour du monde !

Quarante ans plus tard, Bernicot, choisissait le même itinéraire : le passage de l'Atlantique dans le Pacifique par le détroit de Magellan, la continuation par le détroit de Torrès et le retour dans l'Atlantique par le Cap de Bonne-Espérance.

Un radio m'alerte enfin, et *full speed* je gagne le Verdon où l'*Anahita*, « déesse des Eaux », est mouillée depuis l'aube.

— *La ora na*, Bernicot, salut à toi !

— Hello ! Vagabonde...

Emu — plus qu'il ne veut le paraître — le navigateur me donne l'accolade et me conte comment il traversa Magellan.

— Je mis trois mois pour arriver à Mar del Plata, en Argentine, ne rencontrant que des vents variant du Sud au N.-E., coupés par de longs intervalles de calme. A plusieurs reprises, je dus prendre la cape et ne connus pas deux journées consécutives de vent favorable !

La traversée le long de la côte de la Patagonie, par contre, fut extrêmement mauvaise ; elle dura 26 jours, et je peux dire qu'un jour sur trois, j'essayai une tempête.

Au cours d'une nuit, mon cotre eut à supporter un choc formidable ; je le crus éventré. C'est par un temps pareil que l'on songe, voyez-vous, à la vieille prière des marins : « Souviens-toi, mon Dieu, que ta mer est si grande et mon bateau si petit ! »

Si l'on est pris dans une tempête semblable on est foutu ! On n'a qu'une chance de salut mais on ne la prend jamais : celle de mutiler son bateau. Il faut alors scier le mât, couper les haubans, boucher les trous avec du bois, s'enfermer dans le carré et attendre que le vent passe... Pour ma part, je ne crois pas que j'aurais pu mutiler mon *Anahita* !

Le 16 janvier, j'atterrissais sur le cap des Vierges et pénétrais dans le détroit de Magellan. Aidé d'une petite brise de W. à W.S.W. je naviguai le long de la côte jusqu'à Magallanes que j'atteignis le 23 janvier. Mon séjour y fut bref et ce ne fut pas sans inquiétude que je m'éloignai de cette escale, sachant que j'allais au-devant de la grande épreuve !

On m'avait prédit un minimum de trois semaines pour faire les 200 milles qui me séparaient du Pacifique et on ne m'avait donné que dix chances sur cent de pouvoir passer...

Je pensai alors à la terrible expérience du capitaine Slocum dans ces parages. Assailli par une violente tempête, il ne dut son salut qu'à ses extraordinaires qualités de marin et aux qualités nautiques de son *Spray*.

Je réussis pourtant à franchir le détroit en deux jours, mais à peine avais-je doublé le Cap Pillar qu'une forte houle de S.O. se fit sentir et prit bientôt des proportions gigantesques. Je dus border la bôme au milieu, car à chaque vague arrivant sur le cotre, celui-ci était transporté littéralement. Dans les grains il se couchait presque sur l'eau.

Le 2 février, je me risquai à hisser la trinquette pour essayer de faire un peu de route vers le Nord ; elle se déchira aussitôt. Après une réparation de fortune, je la rétablis ; il me fallait à tout prix gagner dans le Nord si je voulais être hors de danger. Ce petit jeu dura presque trois mois !

Ce fut certes ma plus belle aventure dans ce voyage de vingt et un mois. La traversée de Magellan, voyez-vous, est sublime.

C'est le pays du grand silence à peine troublé par les cris rauques du cormoran. L'eau est grise et clapoteuse et les terribles *williwaws*, rafales énormes, balayent les hautes montagnes couvertes de neige éternelle.

— Recommenceriez-vous cette traversée du détroit, capitaine ?

— Jamais ! J'ai réalisé le rêve de ma vie, mais j'ai vécu des heures si pleines d'angoisses que je ne voudrais les revivre à aucun prix !

(Suite de la page 11)

— En haut de la rue, à gauche, chantonna le gamin. Mais faut vous dépêcher, ça ferme à sept heures.

Il était sept heures moins cinq. Birkin prit le pas de course et arriva au bureau juste à point pour griffonner son télégramme, sous l'œil désapprobateur d'une demoiselle qui, derrière le guichet, tout armée pour le départ, surveillait la pendule avec une impatience visible. Comme il sortait du bureau, quelques gouttes de pluie le fouettèrent au visage. Il s'arrêta et se tapa dans la main.

— Ah! diable! fit-il, voilà que j'ai oublié mon parapluie.

Puis il haussa les épaules et, lentement, reprit le chemin de Piccadilly. Lorsque, un quart d'heure avant minuit, il ouvrit avec son passe-partout la grande porte de l'immeuble où il logeait, deux hommes assis dans la pénombre du hall se levèrent à son approche. Il entrevit un peu plus loin la figure angoissée de sa logeuse.

— Etes-vous Albert-Edouard Birkin? lui demanda l'un des deux inconnus.

Et sur sa réponse affirmative, il lui fut signifié qu'on le mettait en état d'arrestation pour meurtre de M. Alfred Salbridge.

Sans quitter leurs bancs, les jurés du coroner rendirent un verdict d'homicide volontaire contre Albert-Edouard Birkin. L'accusé réserva sa défense, mais les déclarations qu'il avait spontanément faites à la police, lues à haute voix, n'eurent que peu ou point d'effet en raison des charges accablantes relevées contre lui.

Ces charges, l'inspecteur Coleburn, de la police de la Cité, qui avait arrêté Birkin, les fit connaître en substance. Peu après sept heures, le soir du meurtre, Bertrand Batts, portier de nuit à Casino House, vaquant à ses devoirs au troisième étage de l'immeuble, entendit sonner le téléphone dans le cabinet de M. Salbridge. La porte du cabinet laissait filtrer de la lumière par son vitrage. Comme, cependant, personne ne répondait au téléphone, Batts, supposant que M. Salbridge, avant de sortir, avait négligé d'éteindre, ouvrit la porte et se trouva en présence de M. Salbridge, mort sur sa chaise.

L'inspecteur présenta aux jurés un plan du cabinet. C'était une pièce étroite et longue, où la chaise de M. Salbridge devant la table de travail, regardait la fenêtre, en sorte que lui-même tournait le dos à la porte. M. Salbridge était couché, les bras pendants, en travers de la table. Il avait eu le crâne fracassé par trois coups d'un instrument qui était, à n'en pas douter, ainsi que le démontrait à l'évidence le rapport médical, le parapluie à poignée massive trouvé sur le plancher près de la table. L'accusé reconnaissait ce parapluie comme lui appartenant; il était souillé de sang.

— Le vol, continua l'inspecteur, était le mobile certain du crime; peut-être aussi la vengeance. On avait saccagé les poches du mort pour lui prendre son trousseau de clefs, qui fut retrouvé pendu à la serrure du coffre-fort, inséré tout à côté dans la muraille. Dans ce coffre avait été déposée, au cours de l'après-midi, une somme de dix-huit cents livres en billets de la Banque d'Angleterre. Il était ouvert quand on découvrit le cadavre, et l'argent en avait disparu. J'établirai par des témoignages que l'accusé connaissait la présence de cet argent dans le coffre, qu'il s'entendait mal avec son patron, que dans la journée même il avait proféré contre lui des menaces, et qu'il était seul, enfin, dans la bureau, les autres em-

ployés s'étant retirés quand M. Salbridge y revint une heure environ avant le crime. J'ajoute que sur la table de M. Salbridge on a retrouvé, encore mal éteinte, dans un cendrier, une cigarette, de ces « Boliviennes » pour lesquelles l'accusé a une prédilection. Cette circonstance, jointe au fait que le corps n'était pas entièrement refroidi, démontre, comme le fait aussi le rapport médical, que le crime n'était guère antérieur que de dix minutes à la découverte du cadavre.

Le premier témoin entendu fut Bertrand Batts, le portier de nuit de Casino House. Le soir du meurtre, il avait pris son service à six heures du soir. A pareille heure, la plupart des bureaux se ferment. Environ dix minutes après six heures, M. Salbridge arriva. Le garçon d'ascenseur se retirant à six heures, ce fut lui, Batts, qui monta M. Salbridge à l'étage. Il confirma dans le moindre détail ce qu'avait dit l'inspecteur touchant la découverte du corps. En réponse à une question du coroner, il déclara n'avoir entendu aucun bruit de lutte: il était, dans le moment où le crime fut commis, en train de nettoyer l'étage au-dessous, le deuxième. Il remontait au troisième, lorsque, appelé par la sonnerie continue du téléphone, il alla tout droit au cabinet de M. Salbridge.

— Avez-vous répondu au téléphone? lui demanda le coroner.

— Oui, monsieur. C'était M. Craddock, un des commis du bureau, qui appelait M. Birkin.

Interrogé par le défenseur, qui était M. Henri Porter, le témoin plaça très exactement à sept heures dix l'heure où il avait découvert le cadavre. Il s'était, dit-il, souvenu que ce pouvait être là un détail d'importance et il avait, en conséquence, regardé la pendule dans le bureau de M. Salbridge tandis qu'il téléphonait à la police. Répondant à une autre question, il dit qu'après avoir fait pour M. Salbridge le service de l'ascenseur, il était revenu dans sa loge et qu'il y était resté jusqu'à sept heures. Après quoi, il était monté, selon son habitude, pour procéder au nettoyage des appartements.

— Donc, une fois fait le service de l'ascenseur, vous n'avez plus quitté votre loge une seconde?

— Non, monsieur.

— Donc, si Birkin était sorti de la maison entre six et sept heures, vous l'auriez forcément vu?

— Oui, monsieur.

— Donc, nous pouvons tenir pour admis que personne n'est entré dans la maison ou n'en est sorti entre l'arrivée de M. Salbridge et sept heures?

— Oui, fit le concierge avec un certain embarras.

— Vous êtes prêt à le jurer? Rappelez-vous que vous avez prêté serment.

L'homme hésita, puis il finit par murmurer quelque chose: oui, peut-être avait-il fait quelques pas au dehors, le temps d'avaler une gorgée d'air frais.

— Vous ne seriez pas allé voir, par hasard, l'incendie survenu dans le voisinage?

Cette question prit de court le témoin. Il convint, assez penaud, qu'il était allé jusqu'au bout de la rue, où d'ailleurs il n'était resté qu'une ou deux minutes.

Henri Porter jeta au coroner un regard significatif, mais il ne poussa pas plus loin l'interrogatoire.

Vint ensuite la déposition du médecin, vraiment affreuse, illustrée par une longue manipulation du parapluie imbibé de sang, et par une ex-



Hélas!
Elle l'attendit en vain



... elle l'attendit en vain parce que son "futur" — le plus charmant p'tit gars du voisinage — lui apprit pourquoi il changeait sa décision. Elle fut bien chanceuse, la petite Françoise, de savoir, à son âge, que l'halitosis (mauvaise haleine) est impardonnable. Quand elle devint une jeune fille que tous recherchaient, elle ne manqua pas d'employer l'Antiseptique Listerine pour empêcher la mauvaise haleine.

Et VOTRE haleine?

L'halitosis (mauvaise haleine) est une affection des plus sournoises parce qu'elle peut arriver à n'importe qui et n'importe quand — sans que le sujet s'en aperçoive. On peut ainsi incommoder beaucoup. Vous-même pouvez fort bien l'avoir.

Pourquoi prendre des risques? Pourquoi vous fier à votre bonne chance? Servez-vous d'Antiseptique Listerine pour empêcher la décomposition des aliments dans la bouche: c'est là la principale cause de mauvaise haleine. Vous vous apercevrez alors que votre bouche est plus douce, plus propre, plus fraîche. Les gens très occupés se rincent la bouche avec la Listerine, soir et matin et avant d'aller à un rendez-vous.

Pourquoi ne pas vous habituer à tenir votre bouche toujours fraîche? Les parts de votre popularité monteront beaucoup. LAMBERT PHARMACAL CO. (Canada), LTD., Toronto.

La LISTERINE contre L'HALITOSIS

FABRICATION CANADIENNE

VENTE A 1^c la NOUVELLE Pâte dentifrice Listerine

Mousse Abondante et Délicieuse Valeur de 50^c 26^c pour

En ajoutant 1^c à l'achat d'un tube de 25^c vous en recevez un autre.

Dans toutes pharmacies tant qu'il y en aura.

hibition de boccas sinistres. Puis ce fut le tour de Cradock. Très pâle, il raconta, au prix d'un grand effort sur lui-même, comment, cinq minutes après sept heures, il avait téléphoné au bureau pour essayer, encore une fois, de décider Birkin à l'accompagner au théâtre ; et comment, après un long intervalle, le portier de nuit lui avait répondu. Pressé de questions par le coroner, il dut admettre que Birkin avait connaissance de la somme d'argent déposée dans le coffre et qu'au surplus il avait ressenti vivement l'algarade dont il avait été l'objet de la part de M. Salbridge.

Et l'on appela miss Pattinson dont le récit différa peu de celui de Cradock.

— Appelez M. Claude, ordonna le coroner.

L'aimable visiteur de M. Salbridge prêta serment. Son attitude constituait un admirable dosage de déférence pour le tribunal, de chagrin pour son ami mort et de sympathie pour l'accusé. Il ne fit pas de difficulté pour reconnaître que celui-ci avait reçu de son patron une semonce des plus pénibles. M. Salbridge était allé jusqu'à le gratifier d'un qualificatif comme « idiot » ; M. Claude s'en remettait au tribunal d'imaginer à son gré ce qualificatif. (Rires dans la salle.) Il connaissait Alfred Salbridge depuis une douzaine d'années ; il le dépeignait comme un excellent homme qui n'avait pas un ennemi sur terre. Il l'avait laissé vers cinq heures et demie à sa table de travail ; Salbridge ne lui avait pas dit qu'après être sorti du bureau, il dut y revenir dans la soirée. Sans manquer de respect au mort, il croyait pouvoir dire que, dans la scène à laquelle il avait assisté, le ton de M. Salbridge était vraiment provocant. La défense n'ayant pas de questions à lui poser, M. Claude s'assit, en lissant, de sa main gantée de blanc, son hideux haut de forme.

L'inspecteur Coleburn fut rappelé par le coroner au sujet de la cigarette. Il estimait qu'elle avait été fumée non par l'assassin, mais par la victime, car il avait remarqué, sur la lèvre inférieure du mort, des particules du gros tabac noir dont elle était faite. Un étui contenant des cigarettes identiques avait été trouvé en la possession de l'accusé, il figurait parmi les pièces à convictions.

Ensuite, le coroner donna lecture des déclarations spontanément faites par l'accusé, au poste de police, après que lui eut été signifié l'avertissement d'usage.

Cradock et Henri Porter sortirent ensemble de l'audience.

— Eh bien ! votre avis ? demanda le jeune homme au défenseur.

— Mon avis ? dit le sollicitor avec un air de dégoût. Mon avis est que dans toute ma carrière, je n'ai pas vu d'homme plus entortillé dans un réseau de circonstances accusatrices. Ce qu'il faudrait à votre ami Birkin pour le sauver, ce n'est pas un homme de loi, mais un faiseur de miracles.

Cette matinée de dimanche était tiède. La mer léchait mollement le rivage. Du haut des falaises, les cloches appelaient à l'église les fidèles. Assis sur la jetée de la plage, Henri Porter et Cradock discutaient l'affaire.

— Supposez, dit Cradock, que vous et moi soyons tout à fait étrangers à l'affaire, que nous ne sachions rien de Birkin. Comment les faits se présentent-ils pour nous ? Voilà Birkin résolu, d'après la police, à tuer Salbridge et à filer avec l'argent du coffre. Ecartons d'abord l'idée de

préméditation. Car non seulement il a tué avec le parapluie que nous lui connaissons tous, mais il a laissé sur les lieux l'instrument du crime : il aura donc obéi à une impulsion soudaine. Bon ! Salbridge, une fois tué, Birkin songe à prendre l'argent. Mais attention ! Nous savions tous, au bureau, que Salbridge portait son trousseau de clefs au bout d'une chaîne allant de derrière ses bretelles à la poche gauche de son pantalon. Or, le meurtrier, quel qu'il soit, ignorait certainement ce détail, car il a fouillé toutes les poches et retourné les deux poches inférieures du gilet, à telles enseignes que la montre pendait au dehors quand on a découvert le cadavre.

— *By George!* commenta Porter en retirant sa pipe de sa bouche et en se levant, continuez, jeune homme. Vous m'intéressez.

— Autre point, Birkin et moi connaissions spécialement la clef du coffre, Salbridge nous l'avait confiée plus de dix fois quand il s'absentait. Comprenez-vous que le meurtrier ne savait pas laquelle des clefs composant le trousseau était celle du coffre ?

pas, avouer à ce portier, pris en flagrant délit de mensonge, qu'il n'avait pas vu sortir Birkin ?

— Oui... implicitement.

— Donc, conclut Cradock d'un air de triomphe, si le portier n'a pas vu sortir Birkin, pourquoi le meurtrier ne serait-il pas entré dans la maison et pourquoi n'en serait-il pas sorti, lui aussi, sans être vu ?

— J'avais de cela quelque idée en interrogeant Batts au cours de l'enquête. Et maintenant, mon jeune Sherlock Holmes, venons-en à la question capitale : si votre ami n'a pas tué Salbridge, qui est-ce qui l'a tué ?

— Je vais vous le dire : quel qu'un qui savait que Salbridge serait le soir dans son bureau, quel qu'un qui savait qu'il y avait dix-huit cents livres dans le coffre. Nous le savions tous, nous, que l'argent était là ; mais ce dont nous ne pouvions nous douter, c'est que le patron dut retourner au bureau après la fermeture. Cela n'arrivait que très rarement.

— Mais alors, qui est-ce qui savait que Salbridge dut revenir et que cet argent fût dans le coffre ?

L'Enfance

L'enfant chantait; la mère au lit exténuée
Agonisait, beau front dans l'ombre se penchant;
La mort au-dessus d'elle errait dans la nuée;
Et j'écoutais le rôle et j'entendais ce chant.

L'enfant avait cinq ans, et, près de la fenêtre
Ses rires et ses jeux faisaient un charmant bruit !
Et la mère à côté de ce pauvre doux être
Qui chantait tout le jour, toussait toute la nuit.

La mère alla dormir sous les dalles du cloître;
Et le petit enfant se remit à chanter...
La douleur est un fruit : Dieu ne le fait pas croître
Sur la branche trop faible encore pour le porter.

V. HUGO

— Sur quoi basez-vous cette opinion ?

— Sur la peinture, Monsieur, sur la peinture verte qui entoure la serrure. L'éraflure qu'elle porte et celles, toute petites, que porte la serrure elle-même, prouvent qu'on a dû essayer les clefs l'une après l'autre avant de rencontrer la bonne.

— Vous êtes sûr de ce que vous avancez ?

— J'ai passé une demi-heure cette nuit à examiner la serrure avec une loupe.

— Allez toujours ! dit Porter.

— Vous avez vu en quel état se trouve le riflard du vieux Birkin. N'est-il pas étrange que sur ses vêtements il n'y ait pas trace de sang ? Je ne suis pas grand clerc en la matière, mais j'ai toujours ouï dire que les taches de sang ne sont pas de celles qu'on fait aisément disparaître. Et quand, toute une soirée, un homme court à l'aventure les rues de Londres, où nettoierait-il ses vêtements ?

— Chez un ami, peut-être.

— Je vous l'accorde, bien qu'à part moi Birkin n'ait pas, que je sache, un ami à Londres. Autre chose encore. Vous avez fait, n'est-ce

Cradock regarda son interlocuteur dans le blanc des yeux et dit :

— Claude.

— Claude ? L'individu qui a déposé à l'enquête ?

— Lui-même. Ecoutez-moi bien. Salbridge était un personnage peu ordinaire, il recevait de drôles d'amis dans son bureau. C'est pourquoi il tenait tant à ne voir personne que sur rendez-vous. L'après-midi du meurtre, Claude s'amène. Vous vous le rappelez, vous savez la tête qu'il a. Il surgit à l'improviste. Il était dans le bureau des commis pendant que Salbridge administrait un savon à Birkin pour avoir donné à Goldstein, l'homme qui avait apporté les dix-huit cents livres, un rendez-vous après l'heure de clôture des banques.

Salbridge en avait à peine fini avec Birkin que Claude entra dans le bureau du patron et Salbridge, qui avait à l'occasion le verbe haut, se garda d'élever la voix. Ils ne restèrent ensemble que peu de temps ; mais Claude sorti, la porte claqua avec force. Savez-vous ce que je pense ? Je pense que Claude tenait plus ou moins Salbridge en son pouvoir et qu'il était venu le faire chanter. Le fait est que Salbridge n'avait pas

l'air guilleret quand il aperçut Claude.

Porter, rêveur, tirait sur sa pipe.

— Ainsi, dit-il, vous croyez qu'il s'agissait de chantage ?

— Ou de quelque chose dans ce genre.

— Quelle preuve auriez-vous que Claude connût le retour de Salbridge dans son cabinet ?

— Aucune preuve positive. Mais au moment où Claude quittait le bureau des commis, la lumière s'éteignait dans le cabinet du patron, et nous l'entendîmes fermer bruyamment sa porte sur le corridor. Ce qui veut dire qu'en fait les deux hommes sortirent presque en même temps de la maison. Je présume que Salbridge alla au Bodega : il y allait toujours s'y remonter quand il avait un ennui grave. Peut-être Claude le guettait-il. S'il songeait à voler l'argent du coffre, il n'avait sans doute pas envie de trouver Salbridge en chemin.

Porter fit un geste d'assentiment.

Trois jours plus tard, l'inspecteur Coleburn était assis en face de M. Henri Porter dans l'étude du sollicitor.

— Je ne plaide pas ici pour Claude, Monsieur Porter, disait le détective ; mais de ce que cet homme est une canaille il ne s'en suit pas qu'il soit un assassin. Certes, il a un casier judiciaire bien garni ; on me dit à Scotland Yard qu'il a fait au total quinze ans de travaux forcés et de peines moindres. Mais, à vous parler franc, ce n'est pas de quoi réduire à néant les charges accumulées contre Birkin. Je vous accorde qu'en allant voir Salbridge, Claude se proposait de lui soutirer quelque argent. Ils étaient de vieux amis, vous le savez, tellement que Claude avait été bouclé pour la première fois à l'occasion d'une des escroqueries de son compère. Mais il n'y a pas l'ombre d'une preuve pour établir une relation entre le crime et lui.

— Dites qu'il n'y en a pas encore, fit Porter sèchement. Mais je ne crois pas que cela tarde quand on nous aura signalé la mise en circulation de l'un des billets volés. Goldstein vous a donné leurs numéros, nous devrions en avoir très vite des nouvelles. Claude, nous le savons, est à fond de cale, et il a filé de sa pension de famille sans payer sa note. J'espère que vous le serrez de près.

— D'aussi près que tel ou tel autre cheval de retour qui se remettrait à faire des siennes. Mais, comme on dit, Monsieur Porter, je crains qu'ici vous ne traîniez un hareng saur dans votre filet.

— Eh bien ! fit le sollicitor en ouvrant un tiroir de sa table, veuillez regarder ceci.

Et il jeta sur son buvard un gant de daim jadis blanc, à présent souillé de sang, horrible à voir, fripé, détrempe comme s'il fût resté plusieurs jours dehors sous la pluie, et dont la paume, les doigts avaient pris le ton mat de la terre cuite.

— Du sang, continua Porter en montrant les taches. On me l'a porté ce matin, inspecteur. On l'avait recueilli dans le conduit d'aération situé entre Casino House et la maison postérieure, sur laquelle donne, par sa fenêtre de palier, le cabinet de M. Salbridge. Peut-être avez-vous remarqué les gants que M. Claude portait à l'enquête. Il me fait l'effet d'un monsieur ancré dans ses habitudes.

— J'éclaircirai cela, dit l'inspecteur d'une voix rauque.

— Sans aucun doute, acquiesça M. Porter en souriant. C'est même pour-

quoï je vous ai prié de venir me voir ce matin.

Un coup fut tapé à la porte.

Et le clerc entra, tenant en main une carte de visite qu'il déposa sur la table. Porter donna du jeu à son col, puis se tournant, échangea silencieusement un regard avec le clerc.

L'inspecteur se leva.

— Je vous quitte, Monsieur Porter, dit-il en boutonnant son pardessus. Bien le bonjour.

Sitôt qu'il fut parti :

— Simmons, dit son clerc le sollicitor, faites entrer cette dame.

Une femme parut, très simplement vêtue de noir, pâle de visage, avec des cheveux précocement gris.

— Madame Salbridge ? demanda Porter, l'œil sur la carte. Veuillez vous asseoir, Madame. Vous venez me parler, je présume, de mon client, M. Birkin ?

— Je viens le secourir. Avant que vous entendiez mon histoire, Monsieur Porter, laissez-moi vous dire que je tiens M. Birkin pour absolument incapable d'avoir commis ce crime. Il y a cinq ans, je dus quitter mon mari. Je plaçai tout mon avoir dans une petite maison de modes, à Manchester. L'affaire ne marcha pas. J'empruntai de l'argent. Ma première me vola. En fin de compte, je restai sans le sou avec deux enfants. Pour fuir mes créanciers, dans une minute d'affolement, je passai en France. De là j'écrivis à Albert Birkin, que j'avais connu en des temps plus heureux, car je ne voulais pas faire appel à mon mari... dont Dieu ait l'âme ! Birkin était un véritable ami. Non seulement il m'envoya de l'argent pour surmonter la crise, mais il entreprit de régler mes affaires et, de lui-même, il se mit à désintéresser mes créanciers après entente avec eux. J'avais monté à Palerme une pension de famille. Il ne consentit que cette année, en raison des bons résultats qu'elle me donnait, à se laisser rembourser par acomptes les trois cents et quelques livres que je lui devais. Le tragique, en tout ceci, est qu'il avait payé le solde de ma dette le jour même du meurtre, c'est-à-dire le jour où je devenais héritière de ce qui me revient par contrat de mariage.

Porter dressa la tête.

— Vous dites que M. Birkin effectua ce dernier paiement le jour du meurtre ? Concevez-vous qu'un tel fait aggrave les présomptions qui pèsent sur lui ? Une somme de dix-huit cents livres a disparu du coffre-fort de M. Salbridge ; on ne manquera pas de prétendre qu'elle a servi à ce paiement.

Elle ouvrit son sac à main et en tira une feuille de papier pliée.

— A-t-on eu connaissance de ce télégramme que M. Birkin m'envoya le soir du drame ?

Porter haussa les sourcils.

— Me permettez-vous de le voir ? demanda-t-il en s'efforçant de paraître calme.

Porter déplia le télégramme et lut : « Paiement final effectué ce soir. Etes libres. — BIRKIN. »

Le sollicitor sifflota, regarda le plafond, se gratta la tête.

— C'est le diable ! s'écria-t-il. Envoyez le soir du drame, dites-vous ? Voyons un peu. De Londres, 8... 8 décembre... 18 heures 58... façon de compter les heures sur le continent... 6 heures 58 pour nous...

Il s'interrompit. Les yeux lui sortaient de la tête.

— Simmons ! hurla-t-il. Simmons ! Le clerc survint, abasourdi.

— Un taxi, vite ! Je vais à la prison de Brixton.

Et le clerc disparut.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Mme Salbridge.

— Ce que cela signifie ? mugit Porter en s'emparant de son chapeau. Mon Dieu, Madame, vous ne comprenez donc pas ? Regardez l'heure d'envoi de ce télégramme : 18 heures 58... 6 heures 58 du soir. Votre mari a été tué vers sept heures, peut-être un peu plus tôt, peut-être un peu plus tard. Que Birkin prouve qu'il a lui-même déposé le télégramme dans un bureau distant de Casino House d'au moins cinq ou six minutes, et il justifie d'un irrécusable alibi. Pourquoi, sapristi ! ne mentionne-t-on pas, sur les télégrammes pour l'étranger, le bureau d'origine ? Cela me dépasse !

— Taxi, Monsieur, annonça Simmons, de la porte.

A trois heures de l'après-midi, M. Henri Porter mettait enfin la main sur le témoin digne de foi après lequel il soupirait. Il avait, sur les indications de Birkin, déniché la demoiselle de la poste dont le regard courroucé avait rendu si nerveux le pauvre homme tandis qu'il rédigeait son télégramme deux minutes avant la clôture du bureau. Aux yeux ravis de Porter, elle apparut comme un être venu d'une autre sphère au moment qu'elle déploya devant elle la formule originale, et qu'avec une fierté digne des circonstances elle décrivit : « le petit individu à lorgnon et moustache rousse » qui le lui avait remis. De cette entrevue résultait que, le jour même où l'inspecteur Coleburn partait pour Ostende à l'effet d'en ramener un Anglais de mise élégante, grand, brun, blafard, détenu par la police belge pour avoir échangé l'un des billets de cent livres volés dans le coffre-fort de M. Salbridge, Albert Birkin fut rendu à la liberté.

Pour fêter l'événement, Henri Porter retint à déjeuner son client, Mme Salbridge et Cradock.

— Ce que je ne m'explique pas, monsieur Birkin, dit-il, c'est que vous ayez laissé ignorer à votre défenseur un document qui eût amené votre libération immédiate.

— Hein, quoi ? fit le petit homme, qui ne quittait pas des yeux Mme Salbridge.

Porter renouvela sa question. Birkin rougit.

— Je craignais, répondit-il, d'entraîner Emily... je veux dire Mme Salbridge... dans cette affaire. Le libelle du télégramme était, voyez-vous, un peu compromettant. On aurait dit que nous étions d'accord, Emily... Mme Salbridge... et moi, pour nous débarrasser de M. Salbridge.

— Mais, que diable ! l'heure du télégramme constituait pour vous la meilleure des justifications !

— Je crois bien n'y avoir jamais pensé.

— Un peu lent d'esprit, votre ami, chuchota Porter à Cradock derrière la carte du menu. Un peu endormi parfois, il me semble.

Cradock se mit à rire.

— C'est ce que lui disait Salbridge, répliqua-t-il. Mais il va falloir désormais changer de langage. Car c'est lui qui va devenir le patron.

Et d'un mouvement significatif Cradock attira l'attention de Porter sur ses deux invités, placés en face de lui. Leurs mains s'étaient jointes sous la nappe.

— Emily ! soupirait M. Birkin.

— Cher Albert ! roucoulait Mme Salbridge.

VALENTIN WILLIAMS

Traduit de l'anglais par Louis Labat

NOUVEAU PNEU

"à traction sèche"

PROTÈGE PLUS QUE JAMAIS CONTRE LES DANGERS DU DÉRAPAGE

Et SANS FRAIS ADDITIONNELS vous avez la protection du Pli Doré contre les éclatements

VOICI la plus grande nouvelle qui ait été annoncée aux automobilistes depuis l'apparition du pneu ballon. Il s'agit du nouveau pneu antidérapant Silvertown Safety Goodrich 1938 — le pneu dont la Semelle Sauvegarde des Vies vous permet d'arrêter où vous voulez et quand vous le voulez !

Une preuve impartiale

Avant de le mettre à votre disposition, Goodrich a fait éprouver ce pneu nouveau par le plus grand laboratoire d'essais indépendant du monde. Les instructions étaient les suivantes : "Soumettez ce nouveau Silvertown à des essais de résistance en concurrence avec les pneus réguliers et ceux à prix spéciaux des autres grands fabricants de pneus." C'est ce qui fut fait et les résultats furent que — aucun des pneus essayés n'égalait le nouveau Silvertown Goodrich — sans regard au prix — au point de vue résistance au dérapage, et la moyenne de milles parcourus, sans dérapage, fut de 19.1% plus élevée que pour les autres pneus de prix similaires. Ceci veut dire que vous obtenez gratis un mille sur six !

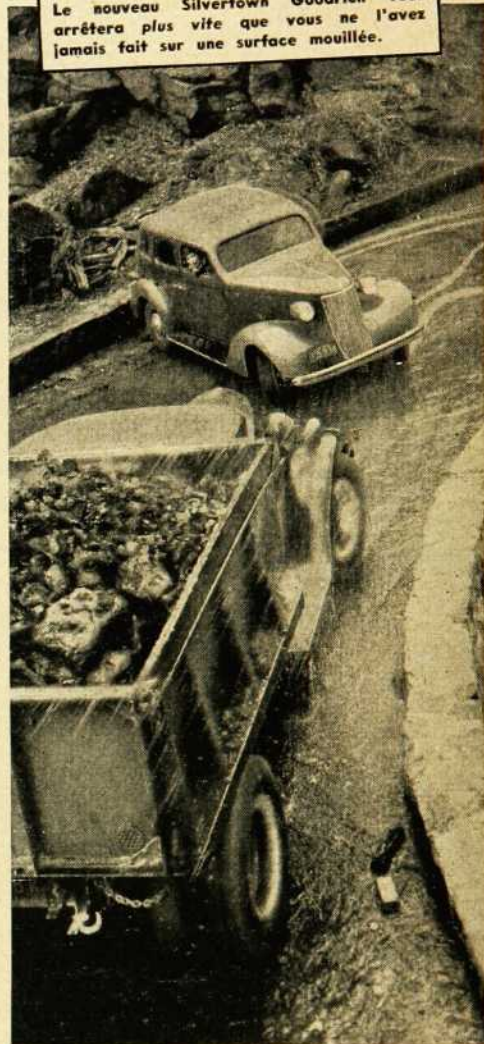
Essayez-le avant d'acheter

Le vendeur de Goodrich ne demande pas mieux que de vous donner une démonstration gratuite du service de ce pneu nouveau genre. Mettez-vous donc à la roue et rendez-vous compte par vous-même de la façon dont se comporte sur la route le nouveau Safety Silvertown Goodrich. Vous verrez ce que cela peut signifier que d'être sauvé par un arrêt Silvertown.

Le nouveau Silvertown avec Semelle Sauvegarde des Vies vous assure de plus la protection du fameux Pli Doré contre les éclatements. Vous obtenez ainsi, SANS FRAIS ADDITIONNELS, deux avantages inappréciables. Pour plus de sécurité, prenez la résolution de rouler désormais sur des Silvertown Goodrich.

Une pente raide ! Un dérapage fou ! Ne vous exposez pas à ceci !

Le nouveau Silvertown Goodrich vous arrêtera plus vite que vous ne l'avez jamais fait sur une surface mouillée.



"Ce qu'il y a de plus sûr sur une roue"

PROTÈGE LA VIE DE 2 FAÇONS SANS FRAIS ADDITIONNELS

Agit comme une batterie d'essuie-glace

Les bandes sans fin en spirale de la Semelle Sauvegarde des Vies chassent l'eau à gauche et à droite entre les rainures profondes qui les séparent. Vous roulez ainsi sur une surface sèche où le pneu adhère mieux.



Protection du Pli Doré contre les éclatements



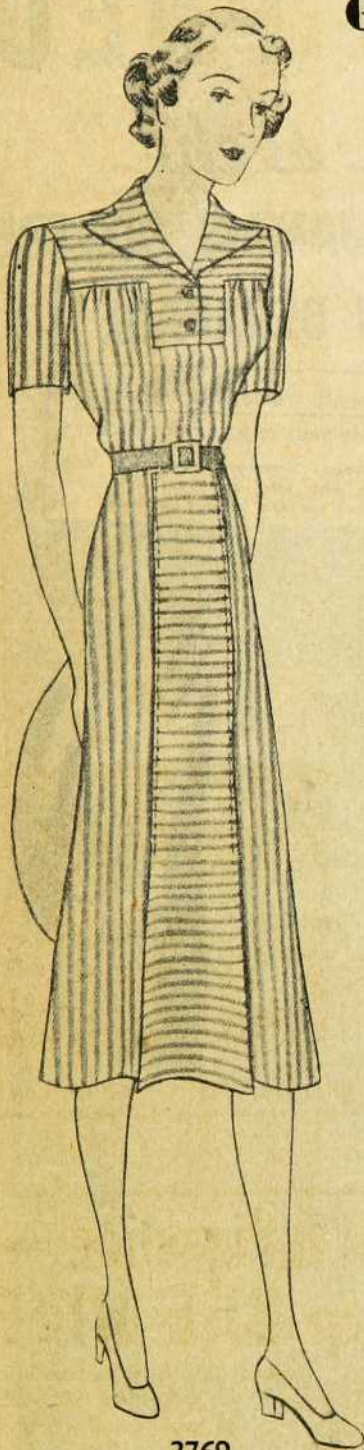
Cette fameuse et exclusive invention Goodrich résiste à la chaleur interne et vous protège contre les éclatements.

Le nouveau **Goodrich SAFETY Silvertown**

SEMELLE PROTÉGÉANT CONTRE DÉRAPAGES

PLI DORÉ PROTÉGÉANT CONTRE ÉCLATEMENTS

GENTILLES ROBES DE COTON



2769

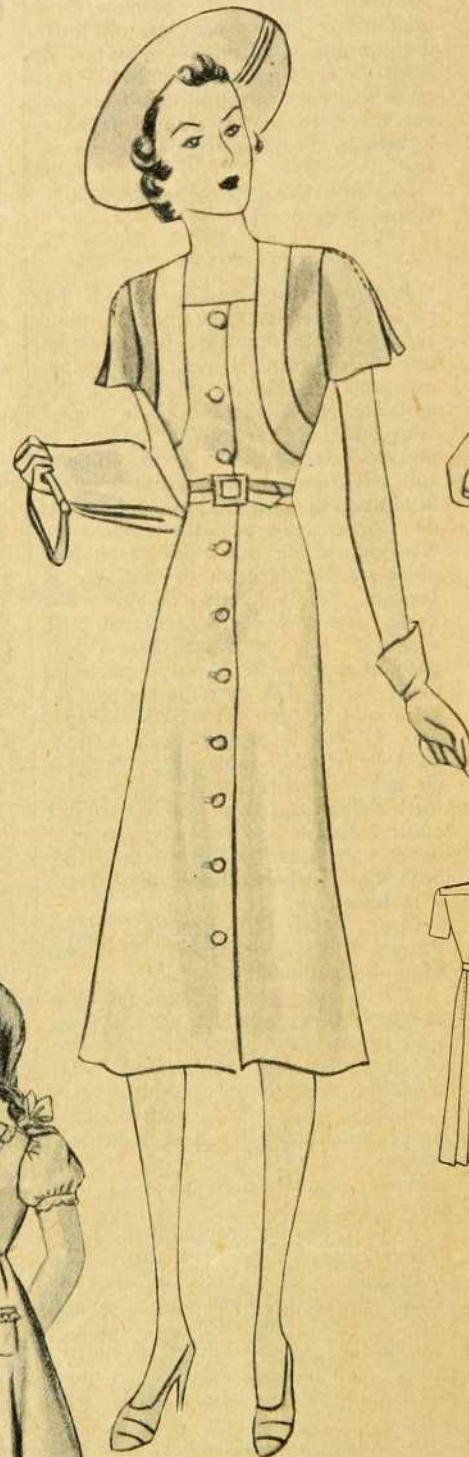
2671 — Robe aux belles lignes, gr. 12 à 20. Pour un 18 : $3\frac{5}{8}$ v. de 35" ou $3\frac{3}{8}$ v. de 39". $2\frac{1}{4}$ v. de ruban de $1\frac{1}{4}$ " pour les boucles. Fermeture-éclair de 30". Ceinture de votre choix. 20 cents.

2769 — Robe pratique, gr. 12 à 20. Pour un 20 : $4\frac{1}{8}$ v. de 35" ou 4 v. de 39". Fermeture-éclair de 9". Ceinture de votre choix. 20 cents.

2828 — Robe et bouffants de fillette, gr. 2 à 8. Pour un 4 : la robe, $2\frac{1}{8}$ v. de 35" ou 2 v. de 39", $2\frac{3}{4}$ v. de dentelle de $\frac{1}{2}$ " pour la bordure. Les bouffants, $\frac{3}{4}$ v. de 35"-39". 15 cents.



2671



2816



2788

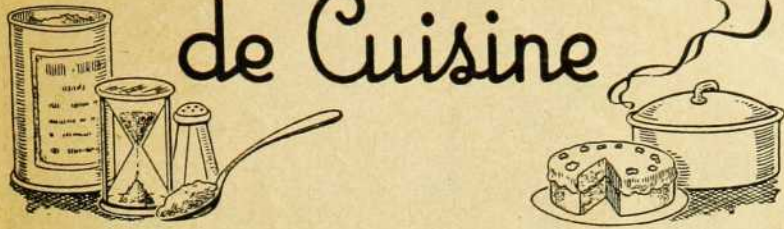


2828

2788 — Robe d'une belle simplicité, gr. 12 à 20. Pour un 12 : $3\frac{1}{2}$ v. de 35" ou 3 v. de 39". $2\frac{3}{8}$ v. de ruban ondulé. Fermeture-éclair de 9". 20 cents.

2816 — Robe de jeune fille, gr. 12 à 20. Pour un 14 : la jupe et le bas de la blouse, $2\frac{5}{8}$ v. de 35" ou 2 v. de 39". Bande de la blouse et une moitié de la ceinture, $\frac{1}{2}$ v. de 35"-39". Partie de la blouse et de la ceinture, et manches, 1 v. de 35" ou $\frac{7}{8}$ v. de 39". 20 cents.

Mes Recettes de Cuisine



PETITS GATEAUX BLANCS

- 1/3 tasse de beurre
- 1 tasse de sucre
- 1/2 tasse de lait
- 1 3/4 tasse farine
- 2 1/2 c. à thé poudre
- 4 blancs d'œufs
- 1/2 c. à thé essence d'amande

Défaire le beurre en crème avec la moitié du sucre, y ajouter la farine tamisée avec la poudre alternant avec le lait. Incorporer en dernier lieu les blancs bien battus avec l'autre moitié du sucre. Aromatiser et déposer dans des petits moules bien beurrés. Cuire au four à 400° 20 à 25 minutes. Démouler, refroidir et garnir de glace.

GLACE AU CHOCOLAT

- 1 tasse sucre en poudre
- 2 carrés chocolat sucré
- 3 c. à table lait
- 1 jaune d'œuf
- 1/2 c. à thé vanille

Faire fondre le chocolat, ajouter le lait et le sucre en poudre. Quand le tout est bien fondu, retirer du feu, incorporer le jaune d'œuf et battre jusqu'à ce que ce soit refroidi et bien lisse, étendre sur les petits gâteaux. Décorer avec des amandes, des cerises de la belle Angélique.

CREME BUTTERSCOTCH

- 2 tasses lait
- 4 c. à table féculé de maïs
- 2 c. à table beurre
- 1 tasse cassonade
- 2 œufs

Faire chauffer le lait, délayer la féculé avec du lait froid et l'ajouter au lait bouillant. Laisser cuire jusqu'à ce que la préparation soit bien lisse. D'autre part, faire fondre le beurre et y ajouter la cassonade, laisser fondre jusqu'à consistance de sirop épais, ajouter au premier mélange. Lier avec les 2 jaunes d'œufs battus. Remplir des petits moules individuels en pyrex, préparer une meringue avec les blancs, en garnir les petits moules et faire dorer au four. Servir froid.

TARTE AU CITRON

- 1 tasse de sucre
- 1 tasse d'eau
- 2 c. table féculé de maïs
- 2 c. table farine
- 2 œufs

Jus et écorce râpée d'un citron
1 c. table de beurre

Mêler le sucre et la féculé, ajouter l'eau. Cuire jusqu'à consistance très épaisse. Ajouter le beurre, les jaunes d'œufs et le jus de citron. Remplir de cette préparation légèrement refroidie une croûte de tarte. Couvrir d'une meringue faite avec les 2 blancs d'œufs et 6 c. à table de sucre. Remettre au four à 300° jusqu'à ce que la meringue soit séchée et légèrement dorée.

TARTE AUX RAISINS

- Jus et écorce râpée d'une orange
- 1 tasse de cassonade
- 1 tasse d'eau
- 1 tasse raisins sans pépins
- 1/2 tasse noix Grenoble
- 3 c. table féculé de maïs

Mêler tous les ingrédients secs avec la féculé de maïs. Ajouter l'eau et le jus d'orange. Bien délayer et cuire jusqu'à consistance épaisse. En remplir une croûte de tarte préalablement cuite.

TARTE A LA FERLOUCHE

- 1 tasse de mélasse
- 1 tasse d'eau
- 1/2 tasse de farine

Faire bouillir mélasse et eau, délayer la farine avec une partie de l'eau froide et ajouter au sirop. Laisser cuire jusqu'à consistance épaisse. On peut ajouter 1 c. à table de beurre pour donner de l'onctuosité à la préparation. Des amandes râpées peuvent aussi se mettre en garniture.

POUDING AU RIZ

- 1/2 tasse de riz
- 1/2 tasse de sucre
- 1 tasse d'eau bouillante
- 1 1/2 tasse de lait
- 1 c. table de beurre
- 1/2 c. à thé de vanille
- 1 verre de gelée aux pommes

Bien laver le riz, le cuire dans l'eau bouillante légèrement salée jusqu'à ce que l'eau soit toute absorbée. Ajoutez le lait préalablement chauffé avec le sucre et le beurre, et cuire jusqu'à ce que le riz soit bien tendre mais non défait. Retirer du feu, ajouter les jaunes d'œufs battus. Verser la préparation dans un plat à pouding bien beurré et cuire au four à 350° durant 1/2 heure environ. Retirer, garnir le dessus du pouding de gelée et d'une meringue faite avec les 2 blancs d'œufs bien battus et auxquels on aura ajouté 4 c. à table de sucre. Remettre au four pour dorer la meringue.

POUDING AU PAIN

- 1 1/2 tasse de mie de pain
- 2 tasses de lait
- 1/2 tasse de sucre
- 3 œufs
- 3 c. à table de beurre

Faire chauffer le lait et le verser sur le pain. Ajouter les jaunes d'œufs battus avec le sucre (que l'on peut remplacer par 1 tasse de cassonade ou 1 tasse de sucre d'érable) puis le beurre divisé en petites noisettes. Aromatiser avec du zeste de citron ou d'orange. On peut ajouter à volonté 1 tasse de raisins ou de dattes hachées. Cuire au four à 350° jusqu'à ce qu'il soit ferme. Couvrir de meringue préparée d'après la méthode ordinaire.

Sunbeam MIXMASTER

Il n'y a qu'un seul MIXMASTER (marque enregistrée). Facilite la préparation des repas. Accomplit tout le travail fatigant. Il mélange, fouette, écrase, mêle, etc., parfaitement et uniformément. Les batteurs vont jusqu'au fond des bols — ceux-ci tournent automatiquement, de sorte que tous les ingrédients sont bien mélangés.

10 VITESSES pleine force

Le secret pour réussir la plupart des recettes est le mélange ou le battage UNIFORME des ingrédients. Le Mixmaster tourne à la vitesse exacte que vous désirez, que le mélange soit épais ou vienne à s'épaissir.



Sunbeam Grille-Pain Automatique Silencieux

Plaqué chrome inoxydable, avec lignes noires. Il grille deux tranches à la fois, des deux côtés, à votre goût. Le contrôle "double automatique", exclusivité Sunbeam, interrompt le courant, éteint le signal lumineux. Même sans surveillance, les rôties ne brûlent pas. SILENCIEUX. Aucun mécanisme d'horlogerie. Il garde les rôties bien chaudes. Le grille-pain seul ou avec plateau-buffet.



Sunbeam IRONMASTER

Un fer tout à fait nouveau. Grandeur régulière, poids moitié moindre. Régulateur de chaleur dans la poignée (marqué "silk", "wool", "linen", etc), qui ne peut brûler les doigts. Contrôle breveté "double automatique" conserve la chaleur à la température voulue — ni plus ni moins. Chauffe en 30 secondes — et reste chaud. Le repassage se fait plus rapidement, avec moins de fatigue.



Appareils électriques Sunbeam dans les quincailleries et magasins d'accessoires électriques

Souffrez-vous d'Indigestion — Essayez le Sirop BEE HIVE

Savez-vous que le Sirop Bee Hive, outre qu'il est le plus facile à digérer de tous les produits sucrés, vous aide vraiment à digérer tout votre repas? Le Bee Hive anime les estomacs paresseux—vous fournit



de l'énergie. Une bonne façon de découvrir cela vous-même, c'est d'essayer le Sirop Bee Hive, le matin, pour sucrer votre soupe et autres céréales. Achetez-en une boîte de 2, 5 ou 10 livres. L

COUPON D'ABONNEMENT "Le Samedi"

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis : \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au Samedi.

Nom _____

Adresse _____

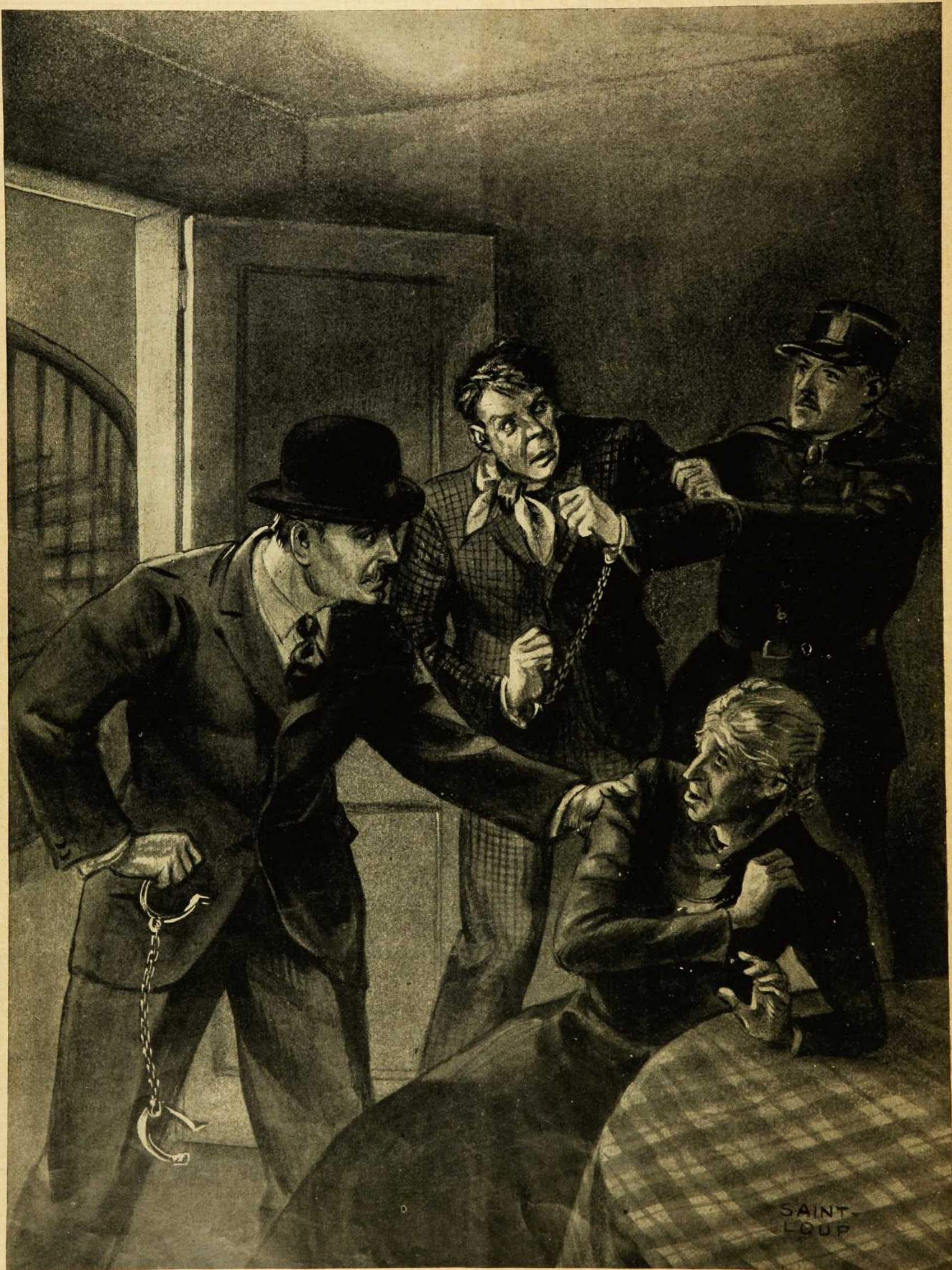
Ville _____ Prov. ou Etat _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can.



MANQUEZ-VOUS DE LECTURE...

Ne cherchez pas plus longtemps, abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film.
REMP LISSEZ NOS COUPONS D'ABONNEMENT



La police leur mit aux mains les menottes.

LA JOLIE COUTURIÈRE

par Emile RICHEBOURG

Dessin de SAINT-LOUP

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Rose, celle qu'on surnomme la jolie couturière parce qu'elle est belle comme un cœur et travaillante comme une abeille, est une enfant trouvée, qu'une vieille femme a adoptée et élevée dans les meilleurs sentiments chrétiens. La vie coule pour Rose comme une eau tranquille lorsqu'un jour elle rencontre le prince charmant dans la personne de René de Lineuil.

René de Lineuil est un jeune homme au visage séduisant et aux manières aristocratiques. Il fait bombance un peu partout à Paris et ne prête que peu d'attention aux nombreuses conquêtes féminines que son esprit de don Juan trouve toutes naturelles. Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas. Cette parole profonde de Pascal explique l'amour passionnément tendre de Rose pour René. Elle s'aperçoit de sa faute quand il est trop tard. Quant à René, il se dérobe à son devoir de gentilhomme, et, acculé à la ruine et au déshonneur, il épouse Suzanne Vernon. Les débuts de leur mariage ne sont guère heureux puisque René continue à jouer, ainsi qu'à fréquenter des mauvais amis, cause de dissipations et de folles dépenses. Même il renoue une alliance de jeunesse avec Fernande.

Fernande est une vipère faite femme, d'autant plus dangereuse qu'elle est intelligente et d'une beauté captivante. Lorsqu'un homme a le malheur de tomber sous son charme, il est perdu. Elle ne recule devant rien, même pas devant le crime, la calomnie, le rapt d'enfant. N'ayant pas de scrupules, elle écoute la voix de son instinct plutôt que celle de sa conscience. Elle réussit, à force de cabale et de passion simulée, à épouser M. Grégoire, un excessif millionnaire.

Germaine de Coriadek, la petite soeur des pauvres, a connu une existence tragique, et combien émouvante. Fille du marquis de Coriadek, elle est la soeur de ce diabolique Christian, assassin et voleur. Celui-là a tout fait pour la faire disparaître afin de garder pour lui l'immense fortune du marquis. Mais la Providence veillait. Christian et Grojat, son exécuteur de crimes, connaissent une fin lamentable et méritée. Quoi qu'on fasse, aujourd'hui comme hier et demain comme aujourd'hui, la vertu vient toujours à bout de percer et le crime, puni et par les hommes et par Dieu.

William Sam, ou Sindbad le marin, est le petit Zizi d'autrefois. Après toutes sortes d'aventures extraordinaires et avoir expérimenté les situations les plus dramatiques et en être sorti chaque fois ni plus ni moins que par un miracle, il revient en France, enrichi par les diamants d'une façon fabuleuse. Au mari mourant de Germaine de Coriadek, il a promis de retrouver à tout prix la femme et l'enfant. Dès son arrivée à Paris il se met à leur recherche et rencontre sur son chemin d'innombrables difficultés. Grâce à une énergie de fer et à une volonté aussi inébranlable que le roc de Gibraltar, il ne ménage ni l'argent ni les démarches afin de savoir ce qu'est devenue Germaine de Coriadek. Son but est aussi de trouver l'enfant, de le rendre à sa mère, et leur remettre l'argent à lui confié par l'ex-roi des Maffis. William Sam sauve la jolie couturière d'une mort affreuse et démasque l'odieuse Fernande. Maintenant un grand bonheur viendra récompenser Rose et la petite soeur des pauvres. Et aussi Suzanne, René, après une folie passagère, recouvrira la raison. Sam a donc fait beaucoup de bien, comme on le verra encore par la suite du récit pathétique d'Emile Richebourg, romancier à la plume alerte et colorée et qui sait aller jusqu'au tréfonds du cœur humain et le faire battre à coups précipités quand il raconte soit une belle histoire d'amour, ou des aventures émotionnantes...

ENFERMÉS dans leur chambre et tirés dans un petit cabinet noir y attendant, ils déchargèrent le panier de leur butin. Les titres, enveloppés dans une feuille de papier d'emballage, furent cachés dans l'armoire entre deux paires de draps; les billets de banque furent placés au fond d'un carton, sous un tas de loques qui ne valaient certainement pas la peine d'être ramassées dans la rue par le crochet d'un chiffonnier; de la jambe d'un vieux pantalon, la femme eut vite fait un sac pour les pièces d'or, et le précieux sac fut mis dans une vieille marmite de terre cuite.

L'opération terminée, — elle avait demandé un certain temps, — l'homme et la femme se mirent au lit, et ne tardèrent pas à s'endormir comme des justes.

Ce fut la Josse qui se réveilla la première; elle se leva, s'habilla, mit le panier à son bras et sortit pour aller faire ses provisions. Ses achats furent les mêmes que d'habitude; c'était de la prudence, et l'ancienne institutrice n'en manquait jamais. Elle causa avec la bouchère, la fruitière, la boulangère, ayant toujours le mot pour rire, et on lui fit des compliments sur sa bonne humeur.

Avant de remonter chez elle, la porte de la loge étant ouverte, elle y entra pour dire bonjour à la concierge.

— Avez-vous eu une bonne nuit ? lui demanda-t-elle.

— Ne m'en parlez pas, je n'ai fait qu'un somme; la maison est si tranquille; jamais une dispute, jamais de bruit chez les locataires.

— Ça, c'est bien vrai; nous aussi, nous avons dormi comme des souches; dame, ça se comprend, quand on trime toute la sainte journée... Nous travaillons dur depuis un mois, mon homme et moi, et guère de jours de repos; mais on n'est pas de fer, après tout, et, ma foi, nous n'irons pas à l'atelier aujourd'hui; il faut bien, de loin en loin, se donner un peu de bon temps.

— On a bien raison, quand on le peut.

— Si on avait des enfants, voyez-vous, ça ne serait pas la même chose.

— J'en ai eu cinq, et je sais ce que ça coûte à élever.

— Au revoir, mère Martial.

— Au revoir, m'ame Surin.

Pendant que son homme s'habillait, la Josse prépara le café au lait.

Ayant déjeuné, assis en face l'un de l'autre, ils causèrent à voix basse.

— Qu'est-ce que nous allons faire du magot ? demanda Surin.

— Nous n'allons pas le garder ici, bien sûr.

— Alors ?

— Ne t'inquiète pas, laisse-moi faire.

— Je veux bien, mais encore faut-il que je sache...

— Qu'est-ce que j'ai fait des billets de mille de Mme Grégoire.

— Alors, tu veux encore...

— Il n'y a pas mieux à faire pour le moment, mon homme; plus tard, quand nous ne courrons plus aucun danger, nous verrons; pas de bêtises, il faut nous garder d'attirer l'attention sur nous; il suffit d'un soupçon pour faire causer les gens, et quand

les gens causent, on ne sait pas quelles oreilles sont là pour entendre.

Tu comprends bien que nous ne pouvons pas garder tout ça ici, ce serait trop bête, sans compter que nous risquerions de nous faire voler.

Aujourd'hui, nous nous reposons, je ne sortirai pas; mais dès demain, je commencerai à convertir l'or et les billets en bonnes actions et bonnes obligations de chemin de fer. Dis donc, pour que nous puissions vivre en rentiers, il nous faut des rentes.

— Je te crois. Mais t'as donc peur d'éveiller des soupçons chez ton agent de change et de te faire pincer ?

— Pour ne pas éveiller des soupçons, comme tu dis, je m'arrangerai; j'ai déjà ruminé dans ma tête une gentille combinaison; enfin, sois tranquille.

— Et le paquet des titres ?

— Nous devons être prudents, Surin; or la prudence nous conseille de garder les titres pendant un certain temps.

— Pourquoi ne les portes-tu pas où sont les autres ?

— Je m'en garderai bien ! C'est comme ça, mon homme, que nous pourrions nous faire pincer.

— Surin attacha sur la Josse son regard étonné.

— Comprends pas, fit-il.

— Pourtant, c'est bien facile à comprendre; si la vieille a les numéros de ses titres chez elle, ou quelque part, — et elle doit les avoir, — ils seront frappés d'opposition, et quand on voudra toucher les coupons, halte-là !... On s'aperçoit que les coupons ont été détachés de titres sur lesquels il y a opposition; on sait bientôt où sont ces titres, et en même temps le nom de la personne qui en a fait le dépôt; alors... tu devines le reste.

— C'est pourtant vrai ça; voilà comment on peut se jeter bêtement dans la gueule du loup. Comme t'es savante, tout de même. Fine ! tu sais tout, tu connais tout !

— Heureusement, sans cela...

— On ferait des bêtises, quoi !

Bien que l'inspecteur de police Jamet eût la conviction que Surin et sa femme étaient les auteurs du vol de Charonne, il avait été décidé entre lui et son camarade Dufour qu'ils ne procéderaient à l'arrestation des deux misérables que lorsqu'ils auraient la preuve indéniable de leur culpabilité. Il fallait savoir aussi s'ils n'avaient pas un ou plusieurs complices.

Les agents de la Sûreté pensaient bien qu'on aurait la preuve que les Surin étaient les auteurs du vol en faisant une perquisition à leur domicile; cependant, ils pouvaient se tromper; en effet, il était admissible que, par mesure de prudence, les voleurs eussent caché quelque part, ailleurs que chez eux, le produit de leur vol. Dans ce cas, la perquisition n'ayant point le résultat attendu, on ne pourrait arrêter les coupables.

Le meilleur et le plus sûr était donc de les surveiller, de les filer l'un et l'autre afin de savoir exactement où ils iraient et ce qu'ils feraient. Comme cela, on arriverait à savoir s'ils avaient ou non des complices et où se trouvait la fortune volée.

Ce jour-là, c'est-à-dire le lendemain du vol, après s'être assurés, dès le matin, que les Surin étaient chez eux, les agents se placèrent chacun à son poste d'observation. Jamet s'était chargé de filer la femme; Dufour, de son côté, devait ne pas quitter Surin de vue.

Ils restèrent du matin au soir en surveillance, et cela inutilement, puisque ceux qu'ils guettaient ne quittèrent pas leur logis de la journée. Les agents n'avaient vu entrer ou sortir de la maison, ni même rôder dans la rue, aucun individu à mine suspecte.

Ils prirent leurs dispositions pour que la surveillance ne fût pas interrompue pendant la nuit. Dufour resta en observation et Jamet se retira. Comme il avait été convenu, il revint à une heure du matin pour relever son camarade de sa longue et fatigante faction.

— Rien de nouveau ? interrogea-t-il.

— Absolument rien, répondit Dufour.

— A ton tour d'aller te reposer, va.

— Je viendrai te retrouver à sept heures.

— C'est entendu. J'espère bien que nous ne passerons pas cette journée à croquer le marmot.

Comme c'était à prévoir, le reste de la nuit se passa sans incident.

— Après le superbe coup de l'autre nuit, se disait Jamet en mordillant sa moustache et en arpentant le trottoir à grands pas, je comprends qu'ils aient éprouvé le besoin de se reposer; mais un peu plus tôt, un peu plus tard, il faudra bien qu'ils sortent de leur trou. Hier, la femme a acheté d'assez nombreuses provisions, j'aurais dû deviner qu'ils allaient faire bombance toute la journée; enfin, c'est bien, aujourd'hui nous verrons.

A six heures, la Josse était descendue avec sa boîte au lait, qu'elle avait laissé chez la fruitière pour aller jusqu'à la rue Saint-Maur où elle avait acheté un de ces petits sacs de cuir que les femmes portent à la main. Elle avait repris sa bouteille au lait et était remontée chez elle. Comme elle n'avait pas fait de provisions, Jamet pensa, non sans raison, que l'homme et la femme se proposaient de sortir

et de prendre ensemble ou séparément au moins le repas de midi.

Vers huit heures et demie, Jamet de son côté et Dufour du sien, virent sortir en même temps Surin et la Josse, tous deux convenablement habillés. L'ancienne institutrice avait à la main le sac acheté le matin et qui paraissait avoir une certaine pesanteur, ce qui n'échappa point au regard inquisiteur de Jamet.

A l'angle de la rue, l'homme et la femme se séparèrent, et pendant que l'inspecteur Jamet emboîtait le pas à la Josse, Dufour s'élançait sur les talons de Surin.

Rue Lafayette, la femme entra dans une grande et belle maison.

— Que diable peut-elle avoir à faire dans cette maison ? se demanda Jamet.

Après qu'elle eut disparu dans l'escalier, sans avoir parlé au concierge, l'agent pénétra sous le porche, et, aussitôt, ses yeux tombèrent sur une plaque de marbre noir sur laquelle il lut, en lettres dorées :

AGENT DE CHANGE

au deuxième étage

— Tiens, tiens, ou je devine, ou je ne suis qu'un imbécile !

Il revint dans la rue et inscrivit sur son carnet le numéro de la maison.

Au bout de vingt minutes, la Josse reparut et se rendit rue de Provence où elle entra dans une deuxième maison; ensuite, elle alla rue de Richelieu, et, en dernier lieu, rue Villedo. Derrière elle, Jamet avait constaté que dans les quatre maisons où elle était entrée, il y avait un agent de change. Il ne pouvait plus douter, il avait deviné; du reste, il remarqua que le sac de cuir ne contenait plus rien quand la femme Surin sortit de la maison de la rue Villedo où elle était restée à peu près le même temps que dans les autres.

Il était alors onze heures et demie.

La Josse entra dans un restaurant, prit place à une table et commanda son déjeuner.

— Elle en a bien pour une heure, se dit Jamet, c'est plus qu'il ne m'en faut pour savoir ce qu'elle a fait chez les quatre agents de change.

Il sauta dans une voiture de place et se fit conduire d'abord rue Lafayette. Il mit environ trois quarts d'heure à faire ses visites. Il avait appris que, chez chaque agent de change, Mlle Josse, Joséphine, institutrice, disant qu'elle faisait un placement de ses économies, avait acheté une action et douze obligations de chemin de fer; elle avait versé immédiatement à la caisse de chaque agent de change six mille francs, moitié en or, moitié en billets de banque. Ce qu'elle redevait, elle le solderait en venant prendre les titres.

Jamet n'avait pas à en apprendre davantage. Il avait voulu une preuve indéniable, il l'avait. Il acquérait en même temps la certitude que Surin et sa maîtresse avaient commis le vol seuls et que, selon toute probabilité, ils avaient chez eux les valeurs volées à la vieille femme, moins, maintenant, les vingt-quatre mille francs encaissés par les agents de change.

— Ma foi, se disait Jamet, il n'était pas mal imaginé ce moyen que les cambrioleurs avaient trouvé pour se débarrasser de l'or et des billets de banque qui pouvaient être compromettants dans leur taudis. Décidément, cette affreuse coquine, qui a été institutrice, ne manque pas d'intelligence. Demain, sans doute, elle aurait recommencé son petit manège chez quatre nouveaux agents de change et, ainsi de suite, jusqu'à compléter épuisement de la somme.

Alors... oh! je n'ai pas besoin d'être grand sorcier pour deviner leurs intentions, — alors, ils déménageaient et allaient assez loin de Paris. C'est que, vraiment, tout cela pouvait se faire si je n'eusse pas eu l'oeil sur eux et si la domestique de la vieille ne les eût pas en quelque sorte dénoncés.

A présent, je les tiens, ils ne peuvent pas m'échapper... Ah! ah! il y a une fin à tout, c'est fini de cambrioler; pas plus tard que ce soir, ils verront que la police de Sûreté existe et sauront qu'il y a loin des beaux rêves qu'ils ont pu faire à la réalité.

Mais il y a les valeurs mobilières: qu'en ont-ils fait? Hé, hé, ils sont prudents, je parierais qu'ils les ont encore chez eux, cachées; n'ayant pas de complice, à qui auraient-ils pu les remettre pour les aller vendre à l'étranger? C'est une opération qu'ils ont certainement réservée pour plus tard, dans l'ignorance où ils sont que

XXVII

LA FIN DES BEAUX RÊVES

QUATRE HEURES venaient de sonner lorsque Jamet reprit son poste d'observation au coin de la rue de la Cour-des-Noues. Ne voyant pas son camarade Dufour, il en conclut que Surin n'était pas encore rentré. Il fallait attendre.

Une heure s'écoula. Enfin Jamet vit paraître Surin et la Josse, celle-ci tenant par le bras son homme, qui ne paraissait pas très solide sur ses jambes; en effet, il était ivre. Jamet les vit s'enfoncer dans l'allée de leur maison.

A ce moment, Dufour, que Jamet n'avait pas vu s'approcher, lui frappa sur l'épaule.

— Eh bien? interrogea Dufour.

— Je suis fixé.

— Ce sont eux qui ont fait le coup?

— Sans qu'il y ait à en douter.

UN DES PLUS BEAUX FEUILLETONS PUBLIES PAR " LE SAMEDI "

Mortes et Vivantes

par CHARLES MEROUVEL

qui commencera dans

LE SAMEDI

du 13 AOUT

Notre Comité de Lecture a rendu verdict très enthousiaste sur ce nouveau feuilleton ! Une intrigue savamment conduite jusqu'au dénouement tout à fait inattendu, des personnages bons ou malfaisants qui se débattent dans des situations tragiques. Mais à cela se mêlent des scènes d'un humour vraiment original ! L'amour tient aussi une très large place dans notre feuilleton.

FAITES CONNAISSANCE DES LE DEBUT AVEC LES PERSONNAGES DE NOTRE NOUVEAU FEUILLETON !

la vieille femme ne peut donner les numéros de ses titres. Enfin, c'est bien, on verra.

L'inspecteur de police jugea inutile de s'occuper de la Josse, sachant qu'il la retrouverait le soir rue de la Cour-des-Noues.

Il déjeuna, puis se rendit à la Préfecture de police, où il eut, avec le chef de la police de Sûreté, un entretien à la suite duquel lui fut remis un mandat d'amener concernant le couple Surin.

Il remonta vers les hauteurs de Ménilmontant et vit d'abord le commissaire de police du quartier chargé d'opérer l'arrestation des deux misérables. Mais, ne sachant pas si ceux-ci étaient rentrés à leur domicile, Jamet pria le magistrat de ne se rendre rue de la Cour-des-Noues que vers cinq heures. Toutefois, il serait prévenu si l'arrestation pouvait avoir lieu plus tôt.

Et Jamet raconta brièvement comment la femme avait employé la matinée et ce que lui-même avait fait ensuite.

— Moi, dit Dufour, je n'ai pas usé les semelles de mes souliers à suivre l'homme; boulevard de Ménilmontant, il est entré dans un débit de vin et liqueur où des malfaiteurs de la pire espèce doivent se donner rendez-vous la nuit et à certaines heures de la journée. En effet, pendant ma longue faction, j'ai vu entrer et sortir de cette espèce de caverne un certain nombre d'individus parmi lesquels j'ai reconnu deux ou trois repris de justice. J'ai pu, d'ailleurs, m'assurer que notre homme faisait de ces malandrins sa société habituelle.

Il a bu et joué aux cartes avec eux jusqu'à midi, dans une salle contiguë, à l'arrière-boutique qui paraît leur être exclusivement réservée.

Surin déjeuna en compagnie de trois de ses camarades et ce fut lui qui paya; un déjeuner superbe, sinon succulent; des huîtres arrosées de vin blanc de Chablis, des cèpes à la bordelaise et un poulet rôti; au dessert, deux bouteilles de champagne furent vidées à la santé des amis absents.

Les convives de Surin et les gens du cabaret paraissaient avoir une certaine considération pour ce soi-disant ouvrier, qui avait des pièces d'or dans sa poche.

J'étais entré dans le cabaret et m'y étais fait servir à déjeuner; bien que je ne fusse pas dans la salle réservée, je parvenais, néanmoins, à saisir des bribes de ce qu'on y disait.

Les camarades de Surin parlèrent du vol de Charonne.

— « Celui qui a fait ce coup-là est un fameux lapin, dit-il. »

— « Il était bougrement bien renseigné, fit un autre. »

— « On cherche à savoir comment il a appris que la vieille avait chez elle une fortune, dit un deuxième individu. »

— « Ça, répondit Surin, on le saura jamais. »

— « Je ne dis pas ça, moi; quand la police cherche bien, elle finit toujours par trouver. »

— « Excepté quand elle ne trouve rien du tout, répliqua Surin en riant, il y en a qui sont encore plus malins que les mouchards de la Sûreté; vous verrez si celui qui a fait le coup de Charonne ne leur fera pas encore un joli pied-de-nez. »

D'autres camarades vinrent rejoindre ceux qui étaient dans la salle, et on se mit à jouer et à boire jusqu'à quatre heures. Alors arriva la femme Josse à qui Surin avait évidemment donné rendez-vous dans le cabaret. Elle s'assit pendant quelques instants; mais, s'apercevant que son homme était ivre, elle l'empêcha de boire davantage et parvint, non sans peine, à le faire sortir du débit et à l'emmener.

Voilà ma journée, Jamet; je l'ai trouvée aussi longue et aussi peu agréable que celle d'hier.

— Bah! fit gaiement Jamet, c'est le métier qui veut ça! seulement, mon cher, la nuit prochaine ne ressemblera pas à la précédente; tu dormiras tranquillement dans ton lit et moi dans le mien.

Mais la journée n'est pas finie, voici le commissaire de police et, maintenant, nous allons nous amuser.

Le commissaire de police arrivait, en effet, escorté de trois gardiens de la paix. Jamet s'empressa d'aller à sa rencontre.

— Eh bien? interrogea le magistrat.

— Vous n'avez pas à attendre, monsieur le commissaire; l'homme et la femme sont chez eux, ils viennent de rentrer à l'instant.

— En ce cas, allons !

Un des gardiens reçut l'ordre de se promener le long du trottoir de la rue pendant qu'un autre resterait en faction à la porte de la maison et que le troisième irait chercher deux coupés de place.

— L'homme est en état d'ivresse et c'est un bandit, monsieur le commissaire, dit Jamet, je vous préviens, afin que vous vous teniez sur vos gardes.

— Vous êtes armé ?

— J'ai mon revolver et mon camarade Dufour a le sien également.

— C'est bien; mais j'espère que vous n'aurez pas à vous en servir; nous saurons bien tenir en respect les deux misérables.

Les trois hommes pénétrèrent dans l'allée de la maison.

— Où allez-vous ? demanda la concierge.

— Chez le nommé Surin, répondit le commissaire, veuillez nous indiquer la porte de son logement.

— Mais... mais, balbutia-t-elle intimidée, qui êtes-vous ?

— Je suis le commissaire de police, répondit le magistrat, faisant voir son écharpe.

La femme donna en tremblant l'indication qui lui était demandée.

Les trois hommes montèrent au deuxième et le commissaire frappa à la porte des Surin.

La Josse, qui avait entendu dans l'escalier les pas de plusieurs hommes, s'était approchée de la porte, tendant l'oreille.

— Hein, quoi donc ? fit la voix avinée et pâteuse de Surin.

— Tais-toi donc ! répondit la femme à voix basse.

Le commissaire frappa de nouveau et dit aussitôt d'un ton impérieux :

— Au nom de la loi, ouvrez !

La Josse se mit à trembler de tous ses membres et, au lieu d'ouvrir, elle se rejeta en arrière livide de terreur.

Surin s'était dressé sur ses jambes et, s'armant de son couteau :

— Attends, grogna-t-il, attends, je vas t'en f... moi, des au nom de la loi !

Le misérable ne soupçonnait pas encore qu'on venait l'arrêter.

La bouche baveuse, le regard menaçant et son couteau ouvert, prêt à frapper, il marcha vers la porte. La Josse le repoussa.

— Au nom de la loi, ouvrez ! ordonna encore le commissaire de police.

Et il ajouta :

— Si vous n'ouvrez pas immédiatement nous enfonçons la porte.

— Rien à faire, murmura la femme, nous sommes pris.

Et, plus morte que vive, elle se rapprocha de la porte.

— N'ouvrez pas, Fifine, n'ouvrez pas ! hurla l'ivrogne.

Au même instant, sous un terrible coup d'épaulé, la porte craqua dans toutes ses jointures. La Josse n'attendit point qu'un second coup la fit voler en éclats, elle ouvrit.

Le commissaire de police entra le premier.

Surin poussa un cri rauque, horrible, et d'un bond de tigre s'élança sur le magistrat, le couteau levé.

Heureusement, Jamet avait l'œil sur lui; il eut le temps de lui saisir le bras, de le tordre et de lui faire lâcher le couteau. Alors, le menaçant de son revolver, il fit reculer le bandit. L'accula dans un coin de la chambre où Dufour lui mit les menottes aux poignets.

Sans le moindre égard pour son sexe, l'ancienne institutrice dut subir la même opération.

Surin comprenait enfin qu'il allait avoir à rendre compte de tous ses crimes. Les yeux injectés de sang, roulant dans les orbites comme des boules, rugissant, grinçant des dents, il se mit à vomir de toutes sortes d'injures à l'adresse du commissaire de police et des agents. Ceux-ci n'y faisaient même pas attention, occupés qu'ils étaient à perquisitionner.

La Josse s'était affaissée sur un siège et restait immobile, comme anéantie. Mais ses yeux secs, luisants, ne perdaient pas de vue les trois hommes. Ah ! elle ne pensait plus à sa petite maison de campagne, au gros lot du Crédit Foncier et à la douce existence de rentière qu'elle s'était promise. Peut-être se voyait-elle déjà devant la cour d'assises et s'entendait-elle condamner aux travaux forcés à perpétuité. Si elle avait des regrets, ce n'était pas ses infamies qu'elle regrettait, mais cette fortune volée qu'elle avait si bien cru être à elle.

Tout d'abord, sous les yeux du commissaire de police, les agents fouillèrent l'armoire et trouvèrent les titres, qui, furent enveloppés dans du papier et soigneusement ficelés.

— Voilà déjà un morceau, dit Jamet; il nous faut maintenant trouver l'or et les billets de banque qui sont encore ici.

— Cherchons, dit le commissaire. Pendant une demi-heure on se livra à d'inutiles recherches. Dans le logement, tout avait été mis sans dessus dessous.

Le commissaire interrogeait la femme qui s'obstinait à garder le silence.

On avait examiné s'il n'existait pas une cachette pratiquée dans le mur, ou dans la cheminée ou sous les pavés de brique.

— Pourtant, grommelait Jamet, en tordant nerveusement les extrémités de sa moustache, il faut que nous trouvions l'or et les billets de banque; où diable peuvent-ils avoir été cachés ?

Pour la troisième fois, il cherchait dans les matelas et la paillasse du lit, y enfonçant les bras jusqu'aux épaules.

Pendant ce temps, Dufour furetait de nouveau dans le cabinet noir. Il avisa la vieille marmite de terre placée sur une planche et la prit d'une seule main, ne se doutant point de sa pesanteur; elle lui échappa et se brisa sur le carreau.

— Tiens, fit-il, voyant l'espèce de sac fabriqué par la Josse, lequel avait fait entendre un bruit métallique.

Il se baissa, ouvrit le sac et aussitôt s'écria :

— Voilà les pièces d'or !

Alors Jamet entra dans le réduit et s'empara de la boîte en carton dans laquelle, précédemment, on avait seulement jeté un regard; il la vida sur la table et trouva les billets de banque que la Josse, nous le savons, avait cachés sous un tas de chiffons.

Le commissaire de police mit les billets de banque dans la poche de sa redingote, le paquet de titres sous son bras et donna l'ordre d'emmener les voleurs. La femme suivit sans résistance Dufour, qui s'était chargé du sac d'or. Quant à Surin, qui, ne voulait pas bouger de place, il fallut que Jamet le menaçât de son revolver pour le faire marcher.

Dans la rue, il s'était formé un rassemblement d'une cinquantaine de personnes. Déjà on savait que Surin et sa femme étaient d'audacieux malfaiteurs qui, depuis longtemps, ne vivaient que de vols. Ils furent accueillis par des huées et des cris :

— A Cayenne, à Cayenne, les voleurs !

On fit vite monter Surin dans une voiture et la Josse dans l'autre coupé.

Jamet prit place à côté de Surin, à peu près dégrisé, et Dufour à côté de la femme, après qu'il se fût débarassé du sac d'or en le remettant à un des gardiens de la paix.

Sur un signe du commissaire de police, les deux voitures partirent en même temps, se dirigeant au grand trot des chevaux vers la préfecture de police.

William Sam rentrait chez lui après avoir fait en fumant sa pipe, sa promenade matinale sur le boulevard de Clichy.

— Monsieur Sam, lui dit sa gouvernante, le facteur vient d'apporter une lettre pour vous.

— Une lettre de cette bonne Régine Duclos, sans doute; pourtant, elle m'a écrit il y a trois jours; lui serait-il arrivé quelque chose de grave ? Où est cette lettre, madame Picard ?

— Dans votre chambre, sur la table.

Sam s'élança dans l'escalier.

— Ne soyez pas longtemps, lui cria la gouvernante, je vais vous servir votre déjeuner.

— Je reviens de suite, répondit-il. Il entra dans sa chambre, prit la lettre et murmura :

— Je suis rassuré, cette lettre n'est pas de Régine; qui donc peut m'écrire ?

Il déchira l'enveloppe et déplia la lettre.

Aussitôt il eut un haut-le-corps. En tête de la lettre, il lisait ces mots imprimés :

PREFECTURE DE POLICE

CABINET DU CHEF DE LA POLICE DE SURETÉ

— Ah ! fit-il, voyons ce que c'est. Il lut :

« Monsieur William Sam,

« Monsieur le chef de la Sûreté ayant une communication à vous faire, vous êtes prié de passer à son cabinet, aussitôt qu'il vous sera possible, le matin entre dix et onze heures, et le soir de trois à cinq heures.

« Veuillez agréer, etc... »

Les yeux de l'ancien marin étincelaient.

Il devinait de quelle nature était cette communication qu'on avait à lui faire.

— Enfin s'exclama-t-il, on a donc pu la retrouver, cette vieille coquine de Barbette !

Il mit la lettre dans sa poche et descendit, plus heureux encore que le jour où, en se jetant dans la Seine, il avait réussi à sauver la jolie courtisane.

— Vite, vite, dit-il à Mme Picard, donnez-moi mon déjeuner, je vais sortir et je n'aurai que juste le temps de m'habiller.

En moins de cinq minutes, il eut mangé un petit pain dans un bol de café au lait. Il remonta dans sa chambre et s'habilla vivement : redingote, pantalon et gilet noirs; avec cela, les pieds chaussés de fines bottines et ses grosses mains rouges et encore calleuses emprisonnées dans des gants, une peu grands peut-être; mais Sam se moquait de la coquetterie. Toutefois, il avait tout à fait l'air d'un gentleman dans son costume de ville auquel il allait faire voir le jour pour la deuxième ou troisième fois.

Il n'était plus reconnaissable le bon Sam, et n'eût été cette espèce de dandinement particulier aux marins, dont il ne parvenait pas à se défaire, on n'aurait pu reconnaître en lui un vieux loup de mer.

— Vous êtes superbe, monsieur Sam, lui dit Mme Picard, vous allez donc à une noce ?

— Non, je vais faire une visite.

— Dans le beau monde, ça se voit. Alors, cette lettre que vous avez reçue est une invitation ?

— C'est ça même.

— Et vous en êtes tout joyeux; allons, bonne chance !

Sam prit les deux mains de Mme Picard.

— Merci, ma bonne, dit-il avec émotion, merci !... Oui, souhaitez-moi bonne chance; je sors avec l'espoir au cœur. Dieu veuille que je n'aie pas tout à l'heure une cruelle déception !

— A quelle heure rentrerez-vous ?

— Je ne sais pas. Si je ne suis pas revenu à midi, ne m'attendez pas pour déjeuner.

Sam descendit rue des Abbesses, prit une voiture sur la place de la mairie et se fit conduire à la Préfecture de Police. Dix heures sonnaient lorsque, sa lettre à la main, il se fit annoncer au chef de la Sûreté, que le reçut immédiatement.

Les Papiers à Mouches WILSON'S



TUENT REELLEMENT

Un papier tuera des mouches toute la journée et chaque jour pendant 2 ou 3 semaines. 3 papiers dans chaque paquet. Pas d'arrosage, de viscosité et de mauvaise odeur. En vente dans les Pharmacies, les Epicerie et les Magasins Généraux.

10 CENTS LE PAQUET
POURQUOI PAYER PLUS ?
The WILSON FLY PAD CO., Hamilton, Ont.

FORTIFIEZ VOTRE SANTE



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
5941, Avenue Delorimier

Boîte Postale 2353, Place d'Armes
Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom _____

Rue _____

Ville _____ Prov. _____

DECLARATION DE GUERRE

Chaque été se pose, pour les mères, un problème aussi important que difficile. C'est celui de la protection des enfants contre leur principal ennemi : la mouche.

Il n'est pas besoin d'être grand clerc pour savoir que la mouche est le véhicule idéal des microbes et autres engéances malfaisantes. La diarrhée et l'entérite causent chaque année beaucoup de mortalité parmi les enfants. A quoi attribuer la propagation de ces deux maladies puisque c'est surtout en été qu'elles font leurs ravages ?

Voici une réponse qui n'a jamais été controuvée. La mouche ordinaire, dont la fécondité est extraordinaire, transporte des objets aux personnes beaucoup de germes dangereux, dont ceux des maladies précitées. On comprend dès lors avec quel soin il faut protéger du contact des mouches tous les aliments et les objets que touchent les bébés.

A cela il y a une solution radicale : exterminer les mouches au moyen des Papiers tue-mouches Wilson placés en différents endroits de la maison. C'est une arme des plus légitimes pour faire la guerre aux mouches !

Nouvelle édition plus complète

LE CHIEN



Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies

175 ILLUSTRATIONS
Prix : \$1.25

En vente partout ou chez
l'auteur

ALBERT PLEAU
Saint-Vincent de Paul
Comté de Laval P. Q.

Coupon d'abonnement

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au grand magazine de cinéma LE FILM, \$1.00 pour 1 an ou \$1.50 pour deux ans.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

Le fonctionnaire accueillit l'ancien marin avec un sourire bienveillant et l'invita à s'asseoir.

— Monsieur, commença Sam, vous m'avez fait appeler...

— Oui, pour vous parler d'une chose qui vous intéresse. Il y a quelques mois, une note fut remise à M. le Préfet de Police, demandant qu'il fût fait des recherches concernant une femme du nom de Barquette.

— Eh bien, monsieur ? interrogea anxieusement Sam.

— D'après la note que m'a transmise M. le Préfet — la voici, — il s'agissait de retrouver cette dame Barquette qui, seule, pouvait dire ce qu'était devenue une petite fille enlevée à sa nourrice, laquelle demeurait à Renouville, village du département de la Manche.

— C'est bien cela, monsieur; la petite fille s'appelle Henriette et la nourrice, qui vit encore aujourd'hui, se nomme Sidonie Vaillant.

— La petite fille, dit en souriant le chef de la Sûreté, n'avait pas un an lorsqu'elle a été enlevée; si elle a vécu, elle a maintenant de vingt-cinq à vingt-six ans.

— Parfaitement.
— Vous êtes son père ?
— Non, monsieur; mais j'ai été l'ami de son père qui, malheureusement, n'existe plus.

J'ai fait à mon ami, à son lit de mort, le serment de me mettre à la recherche de sa fille et de ne prendre aucun repos tant que je ne l'aurais pas retrouvée.

— Alors, bien que vous étant adressé à la police, vous continuez les recherches de votre côté ?

— Oui, monsieur, sans m'arrêter.
— Vous tenez le serment fait à votre ami mourant; mais c'est une tâche extrêmement difficile et pénible que vous avez entreprise.

— S'il le faut, je mourrai à la peine.
— Peut-être vais-je vous mettre sur les traces de celle que vous cherchez.

— Oh ! monsieur, fit Sam, dont la figure devint rayonnante.

— Il est dit dans la note que l'enfant, après son enlèvement, a été apportée à Paris et remise à la femme Barquette, qui demeurait à Montmartre.

— Oui, monsieur, et je suis sûr de cela, bien sûr; voilà pourquoi je tiens tant à retrouver cette femme.

— Je le comprends. La femme Barquette a, en effet, demeuré à Montmartre, rue du Ruisseau, dans une petite maison qu'elle avait louée et habitait seule. Des personnes qui l'ont connue à cette époque se souviennent qu'elle avait chez elle un enfant en bas âge.

— C'était la petite Henriette !

— Tout porte à le croire. Malheureusement la femme a déménagé, et malgré les actives recherches faites par plusieurs agents de la Sûreté, il a été impossible de savoir ce qu'elle était devenue. Est-elle morte ? On ne peut le dire. Dans tous les cas, elle a dû changer plusieurs fois de domicile depuis vingt-trois ans qu'elle a quitté la petite maison de la rue du Ruisseau; on peut supposer aussi qu'elle est allée vivre en province.

Passant subitement d'une impression à une autre, le visage de Sam s'assombrit.

— Pourtant, monsieur, dit-il d'une voix hésitante, vous venez de dire que, peut-être, vous alliez me mettre sur les traces...

— Oui, peut-être, l'interrompit le chef de la Sûreté.

— Mais, alors, que la Barquette soit morte ou qu'elle soit en province ou au diable, ça m'est égal; je ne demande qu'une chose, moi, retrouver la fille de mon ami !

— Nous allons voir, attendez : Il y a trois jours, dans la nuit, un vol important a été commis à Charonne, rue de Bagnolet, dans une maison dont une femme très âgée, appelée Mme Bonnard, est la propriétaire. Cette vieille dame avait chez elle en or, billets de banque et valeurs mobilières, une fortune évaluée à plus de cent mille francs. Les voleurs qui se sont introduits chez elle, un homme et une femme, ont tout enlevé.

Sam écoutait distraitement, se demandant en quoi pouvait l'intéresser ce que lui disait le chef de la Sûreté.

Celui-ci continua :
— Avant-hier soir, les voleurs ont été arrêtés à leur domicile, rue de la Cour-des-Neuves.

Sam sursauta; il devinait que les voleurs étaient Surin et la Josse; mais pensant aussitôt à M. Grégoire, il retint une exclamation prête à lui échapper.

— Ils étaient encore en possession, poursuivit le chef de la Sûreté, sinon de tout, mais d'une bonne partie de ce qu'ils avaient volé. Naturellement, le commissaire de police du quartier saisit les billets de banque, l'or et les titres. Dès demain la dame Bonnard va rentrer en possession d'une partie de sa fortune, en attendant que des sommes encaissées par des agents de change lui soient également rendues.

Mais ce qu'on ne lui rendra point, c'est une lettre très ancienne, trouvée par le commissaire de police dans une obligation de chemin de fer de l'Ouest, et qu'il a jointe à son rapport.

La voilà, cette lettre, continua le fonctionnaire, prenant avec précaution, dans un dossier, ouvert sur son bureau, un feuillet de papier jauni, qui menaçait de se partager en quatre aux endroits des plis. Comment s'est-elle trouvée dans l'obligation ? Ni vous, ni moi, ni Mme Bonnard elle-même, sans doute, ne saurions le dire. Elle ne porte pas de date, mais je vais vous la lire, et vous verrez, monsieur Sam, tout l'intérêt qu'elle a pour vous.

La curiosité de l'ancien marin était vivement excitée; très anxieux, il écouta.

XVIII

C'EST LA BARRETTE

Voici ce que lut le chef de la Sûreté :

« Ma vieille Lolotte.

« Qu'est-ce que tu fais à Paris ? Tu t'embêtes, j'en suis sûr, car pas plus que moi tu n'es faite pour la vie tranquille; ce qu'il nous faut, à nous, c'est du mouvement et de l'argent à gagner. Mais patience, dans un mois ou deux, j'irai te rejoindre, et alors... je ne te dis que ça.

« Pour le moment, je suis à Cartre, où je ne m'amuse guère; décidément, je commence à en avoir assez de la besogne qu'on me fait faire, et, cependant, j'ai toujours du plaisir à me prouver que j'ai du génie.

« L'affaire que tu sais n'a pas réussi si aussi bien que je l'espérais. Mon maître n'est pas encore débarrassé de sa soeur; heureusement qu'elle ne sait toujours pas et ne saura jamais de qui elle est la fille. Je te raconterai ce qui s'est passé.

« Imagine-toi que la Germaine a mis au monde une petite fille, qui est en nourrice pas loin d'ici. Eh bien ! c'est décidé, dimanche prochain je fais enlever l'enfant par un gaillard solide, n'a pas froid aux yeux, et dont je suis sûr comme de moi-même...

Sam s'était dressé comme par un ressort, une flamme dans le regard.

— Ah ! le misérable, le scélérat ! s'écria-t-il.

— La missive est signée d'un G., je vois que vous connaissez le nom dont cette lettre est l'initiale.

— Le misérable s'appelait Grojat; il est mort peu de temps après l'enlèvement de l'enfant.

Sourdement, Sam ajouta :
— Un soir, dans une rue de Charbourg, un marin lui a planté la lame de son couteau dans la poitrine.

— Un châtimement que la Justice n'a pas eu à infliger, dit froidement le chef de la Sûreté.

Et il reprit sa lecture :

« Si rien ne se met en travers de mes projets et si mon homme n'est pas arrêté en route, attends-toi à recevoir l'enfant lundi dans la journée. Comme il faut qu'elle vive, je te recommande d'en avoir le plus grand soin. Tu sauras plus tard ce que je veux faire de cette petite; le moment de nous en servir arrivera et, alors, le maître chantera sa plus belle chanson. Ah ! il ne s'attend guère à la surprise que je lui réserve. L'enfant nous rapportera gros, je ne te dis que ça aujourd'hui.

« A bientôt, ma Lolotte, ton fidèle et toujours amoureux.

« G. »

Sam était resté debout, la main appuyée sur son front, dans l'attitude de la réflexion.

Après un silence, le chef de la Sûreté reprit la parole.

— Je me demande, dit-il, comment cette lettre a pu se trouver chez Mme Bonnard; on peut supposer, non sans vraisemblance, qu'elle lui a été remise par la femme Barquette avec d'autres papiers. Dans ce cas, elle aurait connu cette femme que vous cherchez et pourrait donner des renseignements concernant la jeune fille enlevée autrefois à sa nourrice, ainsi que l'explique votre note, confirmée en tout par la lettre de ce misérable appelé Grojat.

Nous savons maintenant dans quel but a eu le rapt de l'enfant; il s'agissait, l'heure venue, de faire chanter ce personnage désigné dans la lettre sous le nom de « Maître ».

— Je m'en doutais bien, fit Sam.
— Selon toute apparence, cet homme, le maître, doit avoir une grande fortune.

— Il était immensément riche. Mais il est mort peu de temps après Grojat, son âme damnée.

— Ah !... Vous l'avez connu ?
— Non, monsieur; mais je sais qu'il s'est suicidé.

— Avait-il intérêt à se débarrasser de l'enfant ?

— Oui, comme il avait eu intérêt à se débarrasser de sa soeur, la mère de la petite Henriette, pour être l'unique héritier de plusieurs millions. Seulement sa soeur, protégée par Dieu, a échappé aux tentatives criminelles dirigées contre elle.

— Et elle vit toujours ?

— Oui, monsieur; mais elle croit que sa fille est morte, et c'est autant pour la lui rendre que pour tenir le serment que j'ai fait à son mari, mon ami, que je donnerais tout au monde, même ma vie, pour retrouver Henriette.

— D'après vos paroles, monsieur Sam, je devine que vous êtes possesseur de secrets importants.

— C'est vrai; mais ces secrets sont ceux d'une vieille et grande famille de Bretagne; ils ne m'appartiennent point et je ne puis les faire connaître; je me suis imposé comme un devoir de conscience de garder le silence sur les choses horribles que m'ont fait découvrir les premières recherches auxquelles je me suis livré.

— Je comprends, il s'agit d'un sombre drame de famille.

— Drame épouvantable, monsieur; les plus noires infamies, les crimes les plus monstrueux ont été commis... Sans compter le rapt de l'enfant, plusieurs personnes ont été assassinées.

— Oh!
— Et dans toutes ces atrocités, Grojat, cet ignoble scélérat, a été l'instrument de son maître.

— Celui qui s'est suicidé?
— Oui, pour ne pas être pris par les gendarmes qui venaient l'arrêter. Sur tout cela le silence s'est fait depuis longtemps. D'ailleurs ces crimes, longuement prémédités et commis avec une infernale habileté, n'ont pas été dénoncés à la Justice.

— Celui qui parvient à se soustraire à la justice des hommes n'échappe pas à celle de Dieu, dit gravement le chef de la Sûreté.

Après une pause, il reprit :
La lettre de Grojat nous apprend que la femme Barbette était complice; tout indique, en effet, qu'elle n'ignorait rien de ce que faisait Grojat.

— Dans les crimes commis, elle a eu son rôle à jouer.

— Cette femme est-elle morte aussi? Il est important de le savoir dans l'intérêt de vos recherches, monsieur Sam. J'ai la conviction que nous pourrions savoir par la vieille dame ce qu'elle est devenue et, par elle aussi, peut-être, apprendrions-nous quelque chose au sujet de la jeune fille. La visite que lui ont faite les voleurs et le vol dont elle a été victime lui ont causé une si violente secousse qu'elle a dû s'aliter; si je suis exactement renseigné, le médecin qui a été appelé auprès d'elle a peu d'espoir de conserver ses jours. On comprend qu'une femme de cet âge ne puisse survivre à de si terribles émotions; toutefois, elle garde sa lucidité d'esprit et peut répondre aux questions qu'on lui adresse. Je vais donner l'ordre de lui faire subir aujourd'hui même un interrogatoire.

— Ne puis-je aller la voir, monsieur? demanda l'ancien marin.

— Mais rien ne s'y oppose.
— Tenez, monsieur; je ne veux pas vous cacher ma pensée; eh bien! j'ai dans l'idée que cette Mme Bonnard n'est autre que la Barbette.

— Vous croyez cela? s'exclama le chef de la Sûreté.

— Oui, jusqu'à ce qu'il soit prouvé que je me trompe.

— Mais comment savoir si vous avez tort ou raison? Car si la femme Barbette se cache sous le nom de Mme Bonnard, elle ne l'avouera point.

Un sourire courut sur les lèvres de Sam.

— J'ai une excellente mémoire, répondit-il, et le souvenir de tout ce qui m'est arrivé dès mon plus jeune âge. Si la dame Bonnard est la Barbette, je la reconnaitrai malgré son grand âge.

— Ainsi, vous avez connu autrefois la Barbette?

— Oui, quand j'avais quatorze ans.
— En ce cas, il n'y a pas à hésiter, dit le chef de la Sûreté, il vous faut voir sans retard de vieille de la rue de Charonne.

Sur ces mots, il sonna et dit au garçon qui se présenta :

— Voyez, je vous prie, si M. Dufour est dans les bureaux.

— Il est certainement ici, car j'ai vu il y a un instant.

— Alors, cherchez-le et dites-lui que je le demande.

Quelques instants après l'inspecteur Dufour entra dans le cabinet du chef, qui lui dit :

— Avez-vous à exécuter aujourd'hui un ordre pressé?

— Non, monsieur, je n'ai encore reçu aucun ordre.

— Eh bien, vous allez accompagner, à Charonne M. William Sam, qui désire voir Mme Bonnard.

L'inspecteur de police s'inclina.
Le chef de la Sûreté se leva, tendit la main à Sam et lui dit en le congédiant :

— Je souhaite vivement que vous réussissiez, cher monsieur.

Un instant après, Sam et son compagnon montaient dans un coupé après avoir donné l'ordre au cocher de les conduire à Charonne, rue de Bagnolet.

En chemin, les deux hommes causèrent de vol, et Dufour raconta comment on avait vite découvert que les voleurs étaient Surin et sa maîtresse.

Sam s'était beaucoup intéressé à ce récit et particulièrement à Alphonse Michaud qui avait été arrêtée tout d'abord, quoique parfaitement innocente. Mais il avait fallu cela pour arriver à connaître les auteurs du vol. D'ailleurs, dès l'avant-veille au soir, l'ancienne chanteuse avait été mise en liberté.

Ainsi qu'il avait été convenu avec l'inspecteur Dufour, Sam entra seul dans la chambre de la vieille avare.

Celle-ci était levée et assise dans un vieux fauteuil. Malgré un bon feu de charbon de terre, la vieille était complètement enveloppée dans une couverture de laine. Elle avait auprès d'elle Zélie qui, comme nous le savons s'était constituée sa garde-malade.

La mère Bonnard paraissait ne plus avoir qu'un souffle de vie; mais à la vue de Sam elle se ranima et ses yeux se remplirent de lueurs étranges.

— Qui êtes-vous? Qu'est-ce que vous voulez? lui demanda-t-elle, en le regardant fixement.

— Je viens vous voir, répondit Sam, examinant curieusement cette vieille, qui n'était plus qu'un squelette.

D'abord, il fut tout désappointé en présence de cette décrépitude; mais, au bout d'un instant, il fut certain de ne pas se tromper.

C'était bien la Barbette.
Alors la joie fit palpiter son cœur et rayonna dans son regard.

— Pourquoi venez-vous me voir? demanda la vieille après un silence; qui vous envoie?

— La Préfecture de Police!
D'un mouvement brusque, nerveux, la Barbette se redressa et un éclair traversa son regard.

— Ah! ah! fit-elle avec un rire rendant un bruit de crécelle, ils sont arrêtés, les brigands, ils monteront sur l'échafaud!... Ce qu'ils m'ont volé me sera rendu, on me l'a dit... Mon or, mon pauvre or! Hein, vous me le rapportez?

— Tout ce que les voleurs vous ont pris vous sera rendu, mais seulement dans quelques jours.

— Alors, que venez-vous faire ici?

— Je viens causer avec vous.

— Je n'ai plus rien à dire à personne; laissez-moi tranquille.

— Vous voulez, n'est-ce pas, que la fortune qui vous a été volée vous soit rendue?

— Mon or, mon or, mon pauvre or!
— Hé, on vous le rapportera votre or; mais, avant, il faut répondre aux questions que j'ai à vous faire.

La vieille, que le regard perçant de Sam gênait détourna brusquement la tête.

— Non, dit-elle de sa voix cassée. Et elle répéta :

— Laissez-moi tranquille!

— Je vous préviens que, si vous ne m'écoutez pas et refusez de me répondre, vous ne reverrez jamais ni votre or ni vos autres valeurs; pour cela, je n'ai qu'un mot à dire.



GIN
De Kuypers

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN de KUYPER & SON, Distillateurs, Rotterdam, Hollande.

MAISON FONDÉE EN 1695

10 onces **85¢**
26 onces **\$1.90**
40 onces **\$2.65**

Le vrai goût de Hollande a toujours distingué ce vieux gin bienfaisant et les vrais Canadiens l'ont toujours préféré depuis plus de cent ans!

Ne Souffrez Plus

Traitement Médical F. Guy



C'est le remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez cinq (5) cents en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** une brochure avec échantillon du **Traitement Médical F. Guy**.

BUREAU :

Jeu et Samedi, de 2 h. à 5 h. p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353, Place d'Armes

5941, Avenue Delorimier,

Montréal, P. Q.

Coupon d'abonnement

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

Qi-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Province _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.



Le droit au bonheur cesse-t-il après 40 ans?



LA FEMME qui double le cap de la quarantaine laisse-t-elle vraiment son bonheur derrière elle? Les malaises qui l'assaillent sont-ils les symptômes d'un dépérissement inévitable? ... Non! Si elle suit un traitement aux pilules FEMOL, elle n'a rien à craindre du retour d'âge, ni pour sa beauté, ni pour sa santé, ni pour son bonheur!

FEMOL est mieux qu'un simple calmant: c'est un concentré végétal qui tonifie les organes particuliers au sexe féminin et les rend plus aptes à remplir leurs fonctions naturelles. FEMOL facilite à la femme l'épreuve mensuelle, l'allège de ses douleurs et lui permet de franchir en souriant les étapes difficiles de sa vie. Pourquoi souffrir sans raison? ... Au moindre malaise, n'hésitez pas une seconde: protégez votre bonheur en prenant régulièrement des pilules FEMOL. Chaque boîte de FEMOL — en vente dans les pharmacies — renferme une brochure médicale que toutes les femmes, sans exception, liront avec profit. Essayez FEMOL aujourd'hui même.

Une brochure médicale dans chaque boîte FEMOL
POUR LA JEUNE FILLE POUR LA MAMAN
POUR LE RETOUR D'ÂGE

FEMOL

CONCENTRÉ PUREMENT VÉGÉTAL

Joinnez-vous à la foule des femmes heureuses



PARIS PATÉ

Savoureux et Délicat
pour Sandwiches

Compon
d'abonnement

LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois. (États-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

Ces paroles produisirent l'effet que Sam espérait. De nouveau la vieille attacha sur lui son regard fixe où la terreur se mêlait à l'inquiétude.

— Dans votre intérêt, reprit Sam, il faut que je sois seul avec vous pendant quelques instants.

Et lui-même fit à Zélie un signe qu'elle comprit, car elle sortit aussitôt de la chambre.

La vieille regardait Sam maintenant avec une cruelle anxiété.

— Ici, à Charonne, reprit Sam, vous vous appelez Mme Bonnard; est-ce votre véritable nom? Je n'en sais rien, et cela m'importe peu. Mais je vous connais depuis longtemps et vous portiez un autre nom lorsque je vous ai connue; vous n'étiez point à Paris, alors, mais en Bretagne, au bord de la mer, dans le vieux manoir de Groellen, où la jeune marquise de Coriadic est morte de faim.

La vieille, dont les yeux lançaient des flammes, essaya de protester.

— Ne niez pas, dit Sam d'un ton impérieux, c'est inutile, je vous reconnais; en Bretagne, à Groellen, on vous appelait la Barbette et vous étiez la complice d'un scélérat nommé Grojat; je connais tous vos crimes.

La vieille coquine fut prise d'un tremblement convulsif.

— Mais rassurez-vous, continua Sam, je ne viens pas vous trouver en ennemi; vos crimes, la Barbette, je pourrais les faire connaître à la justice, mais je ne le ferai point; c'est là-haut, devant Dieu, que vous aurez à en rendre compte; cependant, par le repentir sincère, vous pourrez trouver grâce devant le Juge suprême, repentez-vous, la Barbette, repentez-vous!

— Mais qui êtes-vous donc? s'écria-t-elle.

— Malgré que vous ayez encore de bons yeux, la Barbette, je comprends que vous ne me reconnaissiez pas; vous souvenez-vous de Zizi?

— Zizi! fit-elle.

— Oui, Zizi, l'enfant trouvé, que l'on appelait aussi, à Groellen, l'idiot de la plage.

— Oui, oui, je me souviens.

— Eh bien, la Barbette, je suis Zizi, ce pauvre Zizi que la marquise de Coriadic avait pris en amitié et qui venait la voir sur la terrasse du vieux manoir de Groellen.

— Vous, vous! fit-elle.

Puis, les yeux hagards, démesurément ouverts:

— Que venez-vous faire ici? Que me voulez-vous? demanda-t-elle.

— Ce que je vous veux, la Barbette? je veux vous aider à vous repentir et à racheter, autant qu'il vous sera possible, les infamies que vous avez commises.

— Oh! oh! oh! fit-elle.

— Ecoutez-moi, la Barbette, reprit Sam après un silence, j'ai été l'ami de la marquise de Coriadic et j'ai toujours gardé pieusement son souvenir au fond de mon cœur; eh bien, c'est au nom de cette morte que je viens vous trouver.

La Barbette eut un haut-le-cœur, sans doute au souvenir de la malheureuse qu'elle avait fait mourir de faim; elle laissa échapper une plainte sourde.

— Il est des choses, poursuivit Sam, dont je n'ai pas à vous parler, puisque vous les connaissez; mais il en est d'autres que vous ignorez, sans doute. Savez-vous que le marquis Christian de Coriadic s'est suicidé?

— Ah! il s'est tué?

— Ainsi, vous ne le saviez pas? Oui, il s'est tué pour échapper au châtimement qu'il avait mérité. Christian de Coriadic s'est fait justice lui-même.

La Barbette courba la tête.

— Savez-vous que Germaine de Coriadic, qui a épousé à Jersey le jeune docteur Henri Duhamel, est toujours de ce monde et qu'elle a hérité de l'immense fortune de son père.

— Non, je ne savais pas, balbutia la vieille.

— Savez-vous ce qu'est devenu votre complice Grojat?

La Barbette se redressa brusquement.

— Non, répondit-elle.

Et son regard interrogateur s'attachait sur le visage de l'ancien marin.

— Alors je vais vous l'apprendre: un soir, dans une rue de Cherbourg, Grojat s'est pris de querelle avec un matelot et celui-ci l'a tué roide d'un coup de couteau.

— Ah! dit froidement la vieille coquine, voilà donc pourquoi je n'ai plus entendu parler de lui.

— C'est ainsi que Grojat a été châtié de ses crimes monstrueux, c'est ainsi que ses victimes ont été vengées! Il a été tué, ainsi que je viens de vous l'apprendre, peu de jours après vous avoir écrit une lettre par laquelle il vous prévenait qu'il allait faire enlever l'enfant de Germaine de Coriadic par un autre bandit, son complice, lequel vous remettrait la petite fille.

La Barbette secoua la tête.

— Je ne sais pas ce que vous oulez dire, répondit-elle d'une voix étranglée, je n'ai pas reçu cette lettre dont vous parlez.

— Vous mentez!

— Je vous dis que je n'ai pas reçu cette lettre.

— Et moi je vous dis encore: vous mentez!

— Mais... balbutia-t-elle.

— Vous avez reçu cette lettre puisqu'elle a été trouvée dans un des tiroirs qui vous ont été volés, puisqu'elle est entre les mains du chef de la Sûreté, qui m'en a fait connaître le contenu.

La vieille misérable ne répliqua point, elle était confondue.

— La petite fille, qui s'appelait Henriette, reprit Sam, a été enlevée à sa nourrice, apportée à Paris par le complice de Grojat qui vous l'a remise.

— Non, c'est faux!

Sam fronça les sourcils et un sombre éclair sillonna son regard.

— Prenez garde, la Barbette, prenez garde! s'écria-t-il d'une voix menaçante, si vous ne me répondez pas avec sincérité, si vous ne me dites pas toute la vérité, je dénonce vos crimes, je vous fais arrêter et c'est à un juge d'instruction que vous aurez à répondre.

La Barbette se remit à trembler.

— Quand la petite Henriette a été apportée à Paris et vous a été confiée, continua Sam, vous demeuriez rue du Ruisseau, à Montmartre. Eh bien, c'est cette enfant que je viens vous réclamer aujourd'hui pour la rendre à sa mère; qu'avez-vous fait de la petite Henriette? Répondez, la Barbette, répondez!

La misérable jeta autour d'elle des regards éperdus.

Sam lui saisit le bras et le secouant fortement:

— Mais répondez donc! dit-il d'une voix sourde où grondait la colère.

— Je ne sais pas ce qu'elle est devenue.

L'ancien marin se sentit traversé par un frisson. Allait-il avoir une déception? Allait-il perdre à jamais l'espoir de retrouver celle qu'il cherchait? Après un silence, il reprit d'une voix vibrante d'émotion:

— Ce que je vous demande, la Barbette, ce n'est pas de me dire ce que la petite Henriette est devenue; je vous demande ce que vous en avez

fait; qu'avez-vous fait de l'enfant, la Barbette, qu'avez-vous fait de l'enfant?

Elle resta un instant silencieuse, toute frémissante, puis d'une voix hésitante:

— Je ne pouvais pas la garder, répondit-elle.

— Alors, alors? interrogea Sam avec une affreuse anxiété.

— J'étais sans nouvelle de Grojat, j'ignorais ce qu'il était devenu et je ne savais que faire de l'enfant; après l'avoir gardée un an, je l'ai...

Elle s'arrêta, regardant Sam avec effroi.

— Mais achevez, achevez donc! s'écria l'ancien marin; vous l'avez?...

— Je l'ai abandonnée.

— Ah! misérable, misérable femme!

— Je me repens, prononça d'une voix brisée la vieille scélérate, en se courbant humblement devant Sam.

— Oui, répliqua-t-il, vous pouvez vous repentir à présent, écrasée comme vous l'êtes sous le poids de vos forfaits. Vous avez abandonné la petite fille parce qu'elle vous gênait et que, déjà d'une avarice sordide, elle eût été une charge pour vous; mais ce que vous allez me dire, car il faut que je le sache, c'est comment et où vous l'avez abandonnée?

— Au milieu de la nuit, j'ai sonné à une porte qui s'est ouverte, je suis entrée dans l'allée de la maison où j'ai déposé la petite, après quoi, je me suis sauvée.

— C'était à Paris?

— Oui.

— Dites-moi le nom de la rue et le numéro de la maison.

— C'est, je me le rappelle, dans l'allée d'une maison de la rue Monsieur-le-Prince que j'ai déposé la petite; mais je ne sais pas le numéro.

— Il suffit. Mais êtes-vous bien sûre que c'est rue Monsieur-le-Prince?

— Oui.

— N'avez-vous pas, depuis, cherché à savoir ce que la petite-fille était devenue?

— Je ne me suis plus occupée d'elle.

Le visage de Sam s'attrista subitement.

— Ainsi, dit-il d'un ton sévère, une petite fille vous est confiée, vous savez qu'elle a une mère qui la pleure, et sans vous inquiéter de ce qu'elle deviendra, des larmes que sa perte fera verser, vous l'abandonnez, vous en faites une malheureuse petite créature sans mère, sans famille, sans nom, et la livrez probablement à l'assistance publique; mais que vous importe cela? Elle vous gênait, vous vous en débarrassez, vous avez le cœur content... Est-ce assez lâche, est-ce assez infâme! Ah! si vous avez réellement le repentir, vous devez reconnaître que vous êtes une femme abominable, odieuse, une grande criminelle.

La vieille coquine fit entendre un sourd gémissement.

— Maintenant, reprit Sam, Dieu veuille que la pauvre petite vive encore et que, grâce aux renseignements que vous venez de me donner, je puisse la retrouver.

Il se leva et ajouta:

— Avez-vous encore quelque chose à me dire, la Barbette?

— Non.

— En ce cas, je vous quitte, adieu!

— Attendez! s'écria la vieille.

Faisant de violents efforts, elle parvint à se dresser sur ses jambes chancelantes. Alors, les yeux étincelants et ses longs bras décharnés tendus vers Sam, elle dit d'une voix rauque, haletante:

— Promettez-moi, jurez-moi que vous ne me dénoncerez pas à la Justice.

— Je vous le promets, je vous le jure!

— Promettez-moi, jurez-moi qu'on me rendra tout ce que les voleurs m'ont pris.

— Ceci est l'affaire de la justice, la Barbettes, c'est à elle et non à moi qu'il faut vous adresser.

La vieille misérable poussa un long soupir et retomba inerte dans son vieux fauteuil.

— Oh! mon or, mon or, mon pauvre or! gémit-elle.

Un sourire introduisible glissa sur les lèvres de Sam, il haussa les épaules avec dégoût et sortit de la chambre.

La vieille avare sanglotait. L'ancien marin rejoignit l'inspecteur de police qui l'attendait dans le jardin.

— Eh bien! êtes-vous satisfait? demanda Dufour.

— Pas autant que je le voudrais; cependant, si la jeune fille existe encore, j'ai l'espoir de la retrouver, grâce aux renseignements que la vieille femme a pu me donner. Je vais me mettre en campagne et avant la fin de la journée, je saurai déjà quelque chose. Mais nous allons d'abord déjeuner ensemble, car vous voulez bien, n'est-ce pas, me tenir compagnie encore pendant quelques temps.

— J'accepte, répondit l'agent. Les deux hommes remontèrent dans la voiture qui les avait amenés et une demi-heure après ils étaient à table dans un restaurant du boulevard Poissonnière.

XXIX

ENFIN!

À DEUX HEURES, Sam arrivait rue Monsieur-le-Prince.

Il avait eu la pensée de s'informer au commissariat de police du quartier; mais il s'était dit, non sans raison, que depuis tant d'années écoulées, plusieurs commissaires de police avaient dû se succéder et que, là, il aurait peu de chance d'être renseigné. C'était dans la rue Monsieur-le-Prince qu'il allait se livrer à ses investigations.

Un jeune enfant que l'on trouve dans l'allée d'une maison est un fait qui a un certain retentissement et qui reste dans la mémoire. Il s'agissait donc pour l'ancien marin de s'aboucher avec une personne demeurant depuis plus de vingt-cinq ans rue Monsieur-le-Prince, laquelle, ayant eu connaissance de l'abandon de la petite fille, pourrait lui apprendre ce que l'on avait fait de l'enfant trouvé.

Il entra successivement chez un boucher, un épicier, un boulanger, où on ne put lui fournir aucun renseignement; ces boutiquiers ne savaient absolument rien. Il est vrai que l'épicier le plus ancien dans la rue de ces commerçants, n'avait acheté son fonds que depuis une dizaine d'années.

Cependant, Sam devenait soucieux et se demandait si la Barbettes ne l'avait point trompé.

Mais il n'était pas, nous le savons, homme à se décourager.

Il pénétra dans l'allée d'une maison et entra dans la loge des concierges, où il se trouva en présence d'une jeune femme de trente-cinq ans.

— Madame, lui dit-il, je suis en quête de renseignements et je vous serais très reconnaissant si vous pouviez m'aider à les obtenir.

— Très volontiers, monsieur; de quoi s'agit-il?

— Je cherche à savoir ce qu'est devenue une petite-fille qui n'avait pas plus de quatorze ou quinze mois lorsqu'elle a été déposée, la nuit, dans l'allée d'une maison de cette rue.

— Je ne sais rien de cela, monsieur.

— Oh! je le pense bien, car vous êtes jeune et, probablement, depuis peu concierge de cette maison.

— En effet, il y a seulement quatre ans que, mon mari et moi, avons cette loge.

— Et il y a vingt-quatre ans que la petite fille dont je vous parle a été abandonnée.

— Vingt-quatre ans! s'exclama la concierge; mais qui donc se souviendra de ça? Bien sûr, c'est oublié depuis longtemps.

— Cependant, madame, la chose n'est pas ordinaire, et il me semble impossible qu'elle ne soit pas restée dans la mémoire de quelques personnes qui déjà, à l'époque, demeureraient rue Monsieur-le-Prince.

— C'est vrai, monsieur, vous avez raison.

— Ne pouvez-vous pas m'indiquer une de ces personnes à qui je m'adresserais?

— Mais si, monsieur; tenez, il y a la vieille concierge du No 24, une brave femme qui, certainement, pourra vous renseigner. Il y a plus de quarante ans qu'elle demeure rue Monsieur-le-Prince; elle y a tenu une petite boutique de fruiterie où, malheureusement, elle ne s'est pas enrichie; si bien qu'elle a été obligée de prendre la loge où elle est, il y a de ça une quinzaine d'années.

Sam remercia la jeune femme et se rendit au No 24. La vieille concierge était seule dans la loge, occupée à repriser du linge.

— Que désirez-vous? demanda-t-elle au visiteur.

— Causer un instant avec vous.

— Causer avec moi! fit-elle, étonnée; mais je ne vous connais pas, mon cher monsieur; qu'est-ce que vous avez à me dire?

— Vous demeurez depuis longtemps rue Monsieur-le-Prince?

— Il y a quarante-deux ans que je suis venue m'y établir dans une petite boutique avec défunt mon mari, qui était menuisier. En ce temps-là, j'étais fruitière; à présent, je suis concierge, je tire le cordon; c'est comme ça, la vie. Si c'est ce que vous vouliez savoir, voilà.

— Sam ne put s'empêcher de sourire.

— J'espère, madame, dit-il, que vous pourrez me donner quelques autres renseignements.

— Sur moi?

— Non, mais sur une personne que je cherche.

La vieille concierge ôta ses lunettes, en essuya les verres et les remit sur son nez. Alors, devisageant son interlocuteur:

— Ah! fit-elle, quelle est cette personne que vous cherchez?

— Une jeune fille de vingt-six ans.

— Est-ce que je la connais, cette jeune fille?

— Hélas! je ne le pense pas, mais vous avez dû entendre parler d'elle quand elle était toute petite, et si vous avez bonne mémoire...

— La mémoire ne me manque pas; seulement, mon cher monsieur, je ne comprends rien du tout à ce que vous me dites.

— Je vais vous l'expliquer; il y a vingt-quatre ans, une petite fille, qui n'avait guère plus d'un an et qu'une misérable femme voulait abandonner, a été apportée, au milieu de la nuit, dans l'allée d'une maison de cette rue.

— La femme tressaillit violemment et se dressa comme par un ressort.

— Ah! vous vous rappelez! s'écria Sam.

— Comme si c'était d'hier, mon cher monsieur.

Le visage un peu sombre de l'ancien marin s'épanouit et d'une voix tremblante d'émotion:

— Je vous en prie, madame, dites-moi...

— Au milieu de la nuit, de cette nuit dont vous parlez, la mère Catherine Morisson, dont j'étais l'amie, fut réveillée tout à coup par des cris d'enfant; elle se leva et trouva près de la porte de sa loge l'enfant enveloppé dans de vieilles loques et froid comme marbre, vite elle le coucha dans son lit et lui donna des soins. A cette époque j'avais encore ma boutique et c'est à moi, la première, que la mère Catherine apprit qu'elle avait trouvé un enfant à la porte de sa loge. Ce qu'elle était jolie, mon cher monsieur, avec sa petite bouche rose, sa figure mignonne et ses grands yeux bleus très doux, ce n'est rien de le dire; un ange, quoi un bel ange du bon Dieu!

Sam avait de grosses larmes dans les yeux.

— Est-ce que cette brave femme, que vous appelez la mère Catherine, vit encore? demanda-t-il.

— La concierge secoua la tête.

— Il y a longtemps qu'elle est au cimetière, répondit-elle.

— Et la petite fille? interrogea Sam d'une voix hésitante et avec anxiété, savez-vous ce qu'elle est devenue?

— Oui, je le sais.

— Ah! enfin! s'exclama l'ancien marin. Voyons, qu'en a-t-on fait? On l'a mise sans doute aux Enfants-trouvés.

— Allons donc! fit la femme. Tout de même ça aurait pu lui arriver si elle était tombée en d'autres mains que celles de la mère Catherine; mais ma vieille amie une bonne femme, elle a voulu garder la petite et elle l'a élevée et aimée comme si elle eût été vraiment sa fille. Il faut dire aussi que la fillette méritait bien qu'on l'aimât, tellement elle était douce, gentille, aimante, intelligente, obéissante et travailleuse. Aujourd'hui, monsieur, cette petite blondinette, que j'ai tant de fois portée dans mes bras, est une grande et belle jeune fille.

— Alors, elle n'est pas mariée.

— Pas encore; pourtant, une aussi belle personne ne doit pas manquer d'amoureux.

— Elle est à Paris?

— Oui.

— Et vous la voyez quelquefois?

— Pas souvent, une ou deux fois dans l'année elle me fait une petite visite; elle se souvient de son enfance et est reconnaissante; elle a, je m'en flatte, de l'amitié pour moi, et si elle ne vient pas me voir plus souvent, moi qu'elle appelait autrefois maman Tontine, c'est qu'elle ne le peut pas; vous comprenez, mon cher monsieur, elle a ses occupations, son travail.

— Que fait-elle? C'est une ouvrière?

— Oui, une ouvrière et une bonne; elle est couturière, c'est le métier que la mère Catherine lui a fait apprendre.

— Ah! fit Sam, elle est couturière.

La vieille concierge se rapprocha de l'ancien marin et le regardant fixement.

— Mais, monsieur, reprit-elle, je voudrais bien savoir où vous voulez en venir avec toutes vos questions.

— Ne vous ai-je pas dit que j'étais à la recherche de la jeune fille qui a été abandonnée toute petite dans l'allée d'une maison de cette rue?

— C'est vrai, vous m'avez dit ça.

— Grâce à vous, madame, je sais que celle que je cherche a été recueillie et élevée par une brave et honnête femme, qui était votre amie et s'appelait Catherine Morisson, et que la pauvre petite abandonnée, devenue une grande et belle jeune fille, est couturière. Je suis heureux, on ne peut plus heureux, vous devez le voir, de ce que vous venez de m'ap-

TÊTE LOURDE!
JE N'AI JAMAIS LA TÊTE LOURDE! UN VERRE DE SEL ABBEY'S AVANT DÉJEUNER ET LE TOUR EST JOUÉ.

ABBAY'S
Le sel de santé

G PERSONNELLE G
Y GYPSIA Y
P GYPSIA P
S I A

MESDAMES, supprimez pour toujours et sans aucun danger POILS et DUVETS disgracieux, par l'emploi de

GYPSIA
produit importé de Paris.

Pour notice gratuite et attestations écrivez à

GYPSIA PRODUCTS COMPANY
P. O. Box 93 Times Square
Station, NEW YORK, N.Y.

La Nourriture du Dr. Chase
Pour les Nerfs

Pour Energie et Vitalité



ANTALGINE

Soulage nervosité, insomnie, fatigue. Gardez-en toujours une boîte.

25¢

12 VERGES DE CRÊPE À ROBES \$3.29

Sole rayon anglaise importée. Modèles fleuris et de fantaisie. Couleurs à la mode. Largeur de 36 pouces. Notre prix régulier, 75¢ la verge. Longueur de 4 verges. Livraison C. O. D., plus quelques sous d'affranchissement. Remboursement si non satisfaction.

TEXTILE MILLS
Dépt. S. L. Montréal

Agents demandés pour vendre des cravates. Profits de 140%. Nous avons un choix très considérable. Les prix les plus bas. Commandes remplies par retour du courrier. Echantillons gratuits. Ontario Neckwear Company, Dépt. 23, Toronto.

Lisez

La Revue Populaire

Chez les dépositaires 15¢



La petite BERTHE DEMERS



BERTHE DEMERS a trop de talent. Elle a trop de talent en ce sens qu'elle excelle en tout et qu'il est impossible de la spécialiser soit comme comédienne ou comme danseuse. Et cela même dans divers genres de danses.

La petite comédienne fut admirée de tous surtout dans la pièce de M. E. P. Morin: *Don Juan*, et dans l'autre acte de Mlle Basillères: *Le médecin de l'âme*. Dans cette dernière œuvre, on a vu Berthe à l'œuvre comme comédienne, danseuse et chanteuse.

Dernièrement elle faisait ses débuts à la radio canadienne. Elle avait déjà chanté et joué pour l'Oncle Don dans certains postes émetteurs de New-York. Nous l'avons entendue dans une émission de M. Robert Choquette et plus tard dans un programme de M. Paul L'Anglais. L'émission dite « Réveil Rural » est heureuse d'avoir retenu les services de Berthe pour illustrer le type de petite fille qu'il fallait pour les sketches.

Tout le monde, ou presque, a vu la petite Demers,

tout le monde en a entendu parler et tous les auditeurs, spectateurs et radiophiles promirent à cette jeune enfant un avenir des plus brillant.

Mais tout ceci ne résoud pas le problème que l'on posait au début: dans quoi spécialisera-t-on la petite Berthe Demers? Voilà tout un problème et des plus délicats.

D'ici là, elle se repose à la campagne, dans le pays des Emma La jeunesse et des Calixa Lavallée, et ses parents, soucieux de l'avenir artistique de la petite, méditent longuement sur l'avenir de Berthe qui ne s'en fait pas et, comme toutes les autres enfants de son âge, aime à être agitée, à jouer et à passer normalement ses jeunes années.

Ce qui tient du prodige, ce n'est pas que son talent soit disproportionné avec celui des autres enfants, mais que, tout en étant plus avancée pour son âge, tout en étant déjà artiste, elle demeure une enfant comme les autres, une enfant normale comme on en voit tous les jours. C'est ça qui est surtout merveilleux. A.P.



prendre et je n'ai plus qu'une chose à vous demander.

— Qu'est-ce?

— De vouloir bien me dire comment s'appelle la fille adoptive de Catherine Morisson et de me donner son adresse.

— Ça, mon cher monsieur, c'est facile, seulement...

— Eh bien?

— Dame, je ne sais pas si je dois...

— Oh! madame, je vous en prie!

— D'abord, pourquoi la cherchez-vous? Qu'est-ce que vous lui voulez? Vous m'avez tout l'air d'un brave homme, d'un honnête monsieur, mais enfin, je ne sais pas quelles sont vos intentions.

— Elles sont bonnes, je vous le jure.

— Je le crois, mon cher monsieur; mais, voyez-vous on a souvent raison de se méfier des gens qu'on ne connaît pas. Tenez, il n'y a pas encore bien longtemps de ça, la pauvre petite a été victime d'un criminel attentat.

— Oh! fit Sam.

— Oui, monsieur, comme si ce n'était pas assez de l'avoir autrefois abandonnée, on en veut maintenant à sa vie; oh! qu'il y a donc de méchantes gens sur terre. Un soir que la pauvre enfant passait sur le pont des Arts pour rentrer chez elle, un misérable, un scélérat resté inconnu, un fou a-t-on dit, mais je ne le crois pas, moi, s'est jeté sur elle et l'a précipitée dans la Seine.

Sam ne put retenir un cri.

— Heureusement, continua la vieille concierge, un brave homme arrivait au même instant sur le pont; il ne fit ni une ni deux, il sauta dans la rivière et put sauver la malheureuse.

L'ancien marin était rayonnant, la joie étincelait dans ses yeux. Il saisit les deux mains de la concierge et, avec une indicible émotion et des larmes dans la voix:

— Merci, merci, dit-il, vous n'avez plus rien à m'apprendre, tout ce que je voulais savoir, je le sais. On a donné le nom de Rose à la jeune fille que je n'ai plus à chercher maintenant puisque je sais qu'elle demeure rue Saint-Honoré où elle est maîtresse couturière. Encore une fois, madame, merci, merci! Grâce à vous, Mlle Rose aura, ce soir, une grande joie.

Vous m'avez demandé ce que je lui voulais, je vais vous le dire; elle ignore de qui elle est née, je veux lui faire connaître le nom de son père qui, malheureusement, n'existe plus; mais sa mère vit encore et je veux, en même temps, rendre la fille à sa mère et la mère à sa fille; enfin, ce que je veux surtout, c'est qu'après avoir été déshéritée de tout, Mlle Rose soit heureuse parmi les plus heureuses!

La vieille concierge regardait Sam avec ahurissement.

Après un silence, il reprit:

— Vous n'êtes pas riche, madame, et à votre âge on a besoin de bien des douceurs; permettez-moi de faire quelque chose pour vous, en attendant que Mlle Rose vous récompense elle-même de l'affection que vous lui avez témoignée dans son enfance.

En parlant, Sam avait ouvert son porte-feuille. Il y prit deux billets de banque de cent francs, qu'il mit sur la table. Et sans attendre que la vieille femme revint de sa stupéfaction, il sortit précipitamment de la loge.

Dans la rue, il respira à pleins poumons, la joie l'étouffait. Il avait peine à retenir ses sanglots, le bon Sam, en pensant à la pauvre mère à laquelle il allait rendre sa fille qu'elle croyait morte; en pensant à son ami Henri, le roi des Maffis, et au serment qu'il lui avait fait à son lit de mort; en pensant aussi à la marquise de Co-

riadec, qui avait fait son ami du pauvre Zizi.

Ainsi, cette jeune fille, cette demoiselle Rose à laquelle il s'était intéressé sans la connaître, qui, grâce à lui, avait échappé à une mort certaine, cette jeune fille était la fille de Henri Duhamel et de Germaine de Coriadec; c'était celle qu'il n'avait pas cessé un instant de chercher depuis son retour en France.

Sam n'allait pas jusqu'à se dire que Dieu s'était servi de lui pour jouer un rôle providentiel; cependant, et bien qu'il ne fût pas superstitieux comme le sont généralement les Bretons, il n'était pas éloigné de croire que, dans le ciel, la marquise de Coriadec avait constamment veillé sur lui et l'avait dirigé dans les principaux actes de sa vie.

En effet, n'avait-il pas été pour ainsi dire transformé à partir du jour où la jeune marquise muette lui était apparue sur la terrasse du vieux manoir de Groellen, croyant si bien à une apparition céleste qu'il avait cru voir dans la pauvre recluse la belle Vierge de la chapelle d'Estrenon; à partir de ce jour, surtout, où la marquise, désolée, désespérée, pensant à sa petite Germaine, dont on l'avait violemment séparée, avait appuyé ses lèvres sur le front de Zizi, en le serrant dans ses bras?

Zizi, nous le savons, avait gardé pieusement, le souvenir de la marquise; c'est elle qui lui avait fait connaître les premières émotions du cœur qui avaient fécondé le germe de son intelligence, qui lui avait fait sentir qu'il avait une âme; pourquoi donc, dans tout ce qu'il avait fait, n'aurait-il pas été inspiré par l'âme de la marquise, parlant à la sienne?

En jetant un long regard en arrière, en se revoyant aux différentes étapes de sa vie, Sam était surpris, et en même temps émerveillé, du rôle qu'il avait joué, lui infirme, auprès de la grande et noble famille de Coriadec. Était-il bien forcé de convenir que, s'il n'y avait pas eu là l'intervention divine, il avait tout au moins obéi à une mystérieuse suggestion.

Il n'était pas encore quatre heures. Tout en réfléchissant, Sam, qui ne mettait jamais au lendemain ce qu'il pouvait faire le jour même, se dirigea d'un pas alerte vers la rue Saint-Honoré.

Il allait se trouver en la présence de cette jeune fille qu'il avait eu le bonheur de saisir entre deux eaux au moment où, prête à disparaître, le courant l'entraînait, de cette jeune fille qu'il avait tenue dans ses bras et dont il n'avait même pas vu le visage.

Nous avons dit que Sam avait fait son testament avant de se rendre dans le département de la Manche, pour se mettre à la recherche de la femme et de la fille de Henri Duhamel; il avait déposé ce testament entre les mains de M^e Duvivier et lui avait demandé s'il ne lui serait possible, par l'intermédiaire d'un de ses confrères de Saint-Brieuc, de lui avoir des renseignements exacts sur Germaine de Coriadec.

Le notaire lui avait répondu en souriant:

— Je n'ai nul besoin de m'adresser à un de mes confrères de Saint-Brieuc, puisque je suis moi-même un des notaires de Mlle de Coriadec et que je puis vous donner les renseignements que vous désirez.

Alors M^e Duvivier avait appris à Sam ce qu'il savait de Germaine, entre autres choses qu'elle était entrée en religion et comment elle employait les revenus de son immense fortune sous l'humble robe d'une petite soeur des pauvres et sous le nom de soeur Marie-Anne.

Sam allait donc pouvoir renseigner Rose au sujet de sa mère et lui parler

des nombreux bienfaits que Germaine de Coriade répanait autour d'elle, en se cachant sous l'habit d'une religieuse.

Certes, il était loin de se douter que depuis plusieurs années déjà la mère et la fille se connaissaient et s'étaient prises d'une mutuelle affection, sans soupçonner le lien qui les unissait.

Il entra résolument dans la maison où demeurait la jolie couturière.

— Où allez-vous, monsieur? lui demanda la concierge, l'arrêtant au passage.

— Chez Mlle Rose, à qui j'ai à faire une communication importante.

— Ah! bien. C'est au troisième, le nom est sur la porte.

Sam monta les trois étages et sonna. Clarisse vint lui ouvrir.

— Que désirez-vous, monsieur?

— Parler à Mlle Rose.

— Ma maîtresse est occupée en ce moment, mais je pense qu'elle pourra vous recevoir.

Clarisse fit entrer le visiteur dans la salle à manger et le pria de lui donner son nom.

Sam remit sa carte que Clarisse porta aussitôt à sa maîtresse, qui causait dans le salon avec soeur Marie-Anne.

— Mademoiselle, dit Clarisse en lui remettant la carte, ce monsieur demande à vous parler.

Rose lut à haute voix :

— William Sam!... Ce nom n'est tout à fait inconnu, fit-elle, que peut avoir à me dire ce monsieur?

— Ma fille, ne le faites pas attendre, dit soeur Marie-Anne, voyez ce qu'il veut.

— Puisque vous me le permettez, ma mère, je vous quitte un instant.

Et Rose passa dans la salle à manger où Sam attendait debout, tenant son chapeau à la main. Très ému, il s'inclina devant la jeune fille, en se disant :

— Dieu, qu'elle est jolie!

— Monsieur, qu'y a-t-il pour votre service? demanda Rose.

— J'ai bien des choses à vous dire, mademoiselle.

— Eh bien, monsieur, veuillez vous asseoir et je vais vous écouter.

— J'ai tellement de choses à vous apprendre, mademoiselle, que vous me voyez très embarrassé; je ne sais vraiment par où commencer.

— En vérité, monsieur, vous me causez une surprise...

— C'est tout à l'heure, mademoiselle, tout à l'heure que vous allez être surprise; mais votre surprise sera accompagnée d'une joie immense, d'un bonheur auquel vous ne vous attendez pas.

— Mon Dieu, mais de quoi s'agit-il donc? s'exclama la jeune fille devenant rouge comme une pivoine.

Sam passa la main sur son front. Il était réellement très embarrassé pour aborder le grave sujet qui l'amenait devant la jeune couturière.

— Mademoiselle, reprit-il. Il y a dix-huit mois, j'étais aux Grandes Indes; j'ai quitté Calcutta et je suis venu en France pour remplir une mission que m'a confiée votre père.

— Mon père, mon père! s'écria Rose avec une sorte d'exaltation, vous connaissez mon père!

— Je l'ai connu, mademoiselle, et j'ajoute qu'il m'a honoré de son amitié. Ainsi que je viens de vous le dire, j'ai quitté les Grandes Indes pour remplir une mission qu'il m'a confiée, pour tenir le serment que je lui ai fait avant sa mort.

— Ainsi, monsieur, mon père n'est plus?

— Hélas! oui, mademoiselle, il a rendu son dernier soupir entre mes bras.

— Aux Grandes Indes?

— Plus loin, mademoiselle, dans une île de l'Océanie.

Rose laissa échapper un soupir.

— Et ma mère, monsieur? interrogea-t-elle d'une voix altérée et anxieuse.

— Elle vit toujours et tout à l'heure je vous parlerai d'elle.

La jeune fille, les mains jointes, tourna ses yeux vers le ciel et prononça avec l'accent de la prière :

— Oh! ma mère! Oh! mon père!

— Mademoiselle, continua Sam, ma mission consistait à savoir ce que votre mère et vous-même étiez devenues depuis que votre père avait été, peu de temps avant votre naissance, violemment séparé de sa femme qu'il adorait.

— Mon Dieu, que me dites-vous?

— Il y a là, mademoiselle, un drame épouvantable, lequel vient s'ajouter à d'autres drames non moins épouvantables dont les parents de votre mère ont été victimes.

— Vous me faites frissonner, monsieur.

— Dans un autre moment je vous ferai le récit de ces drames terribles et ce sera vous raconter l'histoire de votre famille. Permettez-moi de ne vous dire, présentement, que ce qui vous intéresse plus directement.

— Oh! je vous écoute, monsieur.

— Sur les indications que m'avait données votre père, aussitôt arrivé en France, je me suis mis à la recherche de votre mère. Le hasard, ou plutôt la Providence, m'a servi mieux encore que je ne l'espérais malgré tant d'années écoulées. J'apparis d'abord que votre mère avait mis au monde une petite fille, vous, mademoiselle, et qu'on vous avait donné le nom de Henriette.

— Henriette! fit la jeune fille.

— Oui, Henriette est votre véritable nom de baptême. Vous êtes née en Normandie, département de la Manche, dans une petite propriété qui existe encore aujourd'hui et qu'on appelle la Closerie des Peupliers. Continuant mes recherches, ignorant encore ce qu'était devenue votre mère et quel était son nom de famille, je sus que, votre mère ne pouvant vous nourrir, vous aviez été mise en nourrice, dans un village appelé Renouville. Vous n'aviez pas encore quatre mois lorsque vous fûtes enlevée à votre nourrice par un des cruels ennemis de votre mère, apportée à Paris et remise entre les mains d'une femme, une coquine du nom de Barquette. C'est cette misérable qui, après vous avoir gardée un an et voulant se débarrasser de vous, vous a déposée, la nuit, dans l'allée d'une maison de la rue Monsieur-le-Prince. Dieu, qui évidemment a toujours veillé sur vous, a voulu que vous fussiez recueillie par Catherine Morisson, une excellente femme qui vous a élevée, aimée, enfin a été pour vous une véritable mère.

— Oh! oui, une véritable et bonne mère, dit Rose en essuyant ses yeux pleins de larmes.

— J'ai appris aujourd'hui seulement, mademoiselle Rose, que vous étiez celle que je cherchais.

— Ah!

— Mais, si je l'eusse su hier, dit vivement Sam, c'est hier que je serais venu vous trouver.

Après un bout de silence, il continua :

— Ayant terminé mes recherches en Normandie d'abord et ensuite en Bretagne, je revins à Paris. Il me fallait vous retrouver et je ne le pouvais sans avoir d'abord retrouvé la misérable Barquette. Mais, me dis-je, la petite Henriette a-t-elle vécu et la Barquette est-elle encore de ce monde? Vous devinez mes inquiétudes et voyez les difficultés en présence desquelles

(Lire la suite page 29)



Table à jouer et chaises d'un genre nouveau.

(Photo Hourd & Co.)

COMPTOIR PAYSANA

par Geneviève

C'EST avec une extrême affabilité que Mlle Fanchette Lambert nous accueille, ma compagne et moi, au seuil de sa *Maison Canadienne*, installée dans l'arrière-boutique d'un magasin tenu par les aveugles de Nazareth, au numéro 1610 ouest, de la rue Sainte-Catherine. Une toute petite maison, il est vrai, mais bien remplie, je vous assure. L'exiguïté du local ne permet pas de faire un étalage propre à mettre en valeur les objets exposés. Donnez-vous, cependant, la peine de les examiner individuellement et vous passerez là un fort agréable moment.

Ce court article n'a pas la prétention d'être un catalogue susceptible de vous servir de guide. Ne vous attendez donc pas, chères lectrices, à y trouver une énumération complète de la marchandise en vente à la *Maison Canadienne*. Son but, beaucoup plus modeste, est en insistant sur la qualité et la variété des articles exposés de vous suggérer un vif désir d'aller, à votre tour, rendre visite à Mlle Lambert.

En attendant que vous mettiez ce projet à exécution, commençons par faire le tour du petit coin qui est plus particulièrement le sien. Je veux dire le rayon des tricots et du tissage. Mlle Lambert a été associée à l'atelier d'*Acts Féminins* de Mlle Léonie Laplante. Si elle a du goût pour tous les genres de travaux à l'aiguille, c'est avant tout une tisseuse et une tricoteuse experte, comme le prouvent les robes d'enfants, les chandails, les écharpes, les chaussettes et les gants tricotés que nous examinons avec une admiration qu'il faut bien partager avec les pièces d'étoffes, les sacs à ouvrages, les serviettes de toile, les couvertures chaudes et les écharpes, le tout tissé sur le métier. Ces divers objets ne sont pas seulement remarquables par l'excellence de l'exécution, mais par la délicatesse des nuances et, dans le cas des sacs, par exemple, par le choix des montures. Ajoutons, à cette liste fort incomplète, de ravissants bouquets de corsage aux fleurs de laine ou de soie.

Mlle Lambert est, à sa manière, un apôtre. Elle a entrepris de démontrer que nos artisans n'étaient pas inférieurs à ceux des autres pays, et pour leur fournir une occasion exceptionnellement avantageuse de se faire connaître du grand public, elle accepte leurs travaux manuels en consignation. C'est ainsi que vous verrez à son comptoir d'intéressants objets en bois sculpté : soufflets pour attiser le feu, plateaux, coupe-papier, appuis-livres; des bijoux en étain : bracelets, clips et boucles de ceintures; des assiettes et des coffrets également en étain; des coffrets et des bourses en cuir. Parmi les ouvrages au crochet, mentionnons, des carpettes, des dessous de plats, des dessous de théières. Pour plaire aux enfants : des animaux en bois sculpté et des maisonnettes aux couleurs brillantes. Et je n'aurais garde d'oublier ce qui rappelle de plus près la vie de l'habitant de chez nous : les rouleaux de catalogues, les souliers de bœuf et les couvre-pieds piqués.

Dans la vitrine de Mlle Lambert, nous lisons l'annonce d'une revue nouvelle : *Paysana*, dont elle nous cède aimablement un exemplaire. Cette publication est de nature à intéresser toutes les femmes canadiennes. Elle est publiée par Mme Françoise Gaudet-Smet, assistée de collaboratrices compétentes, parmi lesquelles Mme Michelle Le Normand, un poète en prose, et Mme Germaine Guévremont dont les savoureux récits paysans sont bien à leur place dans une publication de ce genre.

Dans un récent numéro de *Paysana*, Mme Françoise Gaudet-Smet nous parle du regretté Olivar Asselin dont elle fut, aux temps de *L'Ordre*, la secrétaire. Apôtre de la renaissance canadienne-française par l'économique, Olivar Asselin avait de bonne heure compris la part que les arts paysans peuvent prendre dans la consolidation de notre classe rurale; il est donc bien à sa place dans cette revue peu verbeuse mais agissante qu'est *Paysana*.

DIX PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES DIX GAGNANTS — DIX JEUX DE CARTES

Problème No 343

Mme J. David, 3955, rue St-Hubert, Montréal, P. Q.; Mme J.-G. Gingras, 444, rue D'Aiguillon, Québec, P. Q.; Mlle Géraldine Vincent, Vaudreuil Station, P. Q.; Mlle Maud Winfield, 139, rue Victoria, Granby, P. Q.; Mlle Thérèse Dusseault, 708 De Niverville, Trois-Rivières, P. Q.; Mlle Yvette Jean, 1, rue St-Louis, Lévis, P. Q.; Mlle A.-M. Brien, 7137, rue Des Erables, Montréal, P. Q.; Mme Jos Carl, 386, rue St-Jean, Québec, P. Q.; Mlle Juliette Ménard, 51, rue Victoria, Ottawa, Ont.; M. Nap. Marceau, Beloeil, P. Q.

Solution du problème No 344

J	A	D	E	M	A	C	I	S	C	R	A	C
U	L	I	T	E	B	E	L	N	A	I	V	E
S	E	V	E	R	N	L	S	E	R	V	A	L
A	N	E	S	P	A	T	T	E	R	E		
N	E	M	M	A	D	R	E	C	E	R		
T	M	A	I	R	O	I	D	A	L	I		
M	A	G	M	A	H	C	A	D	I	S		
L	S	O	S	I	E	B	O	V	E	T	R	
I	M	T	A	N	R	M	O	T	M	A		
M	A	L	K	K	C	A	P	T	H	A	M	
A	R	I	O	M	A	I	R	E	M	I	N	A
C	E	S	C	A	E	S	I	U	M	C	I	S
O	S	S	A	N	O	E	I	F	E	S		
N	F	O	I	N	N	I	L	E	S	E		
N	A	N	D	O	V	F	L	O	U	E	R	

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 345

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1														
2														
3														
4														
5														
6														
7														
8														
9														
10														
11														
12														
13														
14														
15														

Nom

Adresse

Ville

Province

Adressez : LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

HORIZONTALEMENT

- Fendu en deux parties. — Juge subalterne qui jugeait debout.
- Qui ne peut rien produire (fig.). — Chat (en anglais). — Ensemble des pièces qui composent un vêtement.
- Roi d'Israël. — Frapper. — Adjectif numéral.
- Etat de blancheur des cheveux.
- Particule provençale. — Faveur dont jouissent auprès de certains papes, leurs neveux, leurs parents. — Fleuve d'Italie.
- Nom donné à l'aurochs. — Qui contiennent un corps simple métallique de couleur noire. — Vêtement.
- Plus âgé qu'un autre. — Rendre un son enroué. — Plus mauvais.
- Démonstratif. — Possessif. — Pioche à deux fourchons.
- Jeune cerf. — S'écoule avec rapidité.
- Sorte de poche. — Partie rétrécie d'un objet.
- Taches produites par l'humidité.
- Préfixe. — Folioles des fleurs. — Voile triangulaire à l'avant du bâtiment.
- Prêtre du Bouddha. — Roi légendaire de Thrace. — Génie ou fée, chez les Orientaux.
- Attention. — Mère de Seth. — Sorte de dévidoir.
- Stance de trois vers. — Repos ménagé dans un vers pour en régler la cadence.

VERTICALEMENT

- Symbole chimique du baryum. — Sillage d'un navire. — Petite île.
- Colère. — Vente publique aux enchères. — Qui a servi.
- Fil destiné au tissage. — Au milieu. — Successeur d'Abou-Bekr.
- Nom de deux chaînes de montagnes. — Saison. — Portion de circonférence.
- Article contracté. — Démonstratif. — Partie d'un canal. — Etui de métal.
- Mammifère périssoactyle. — Plante potagère.
- Ramas. — Touffe de tiges sortant du même tronc.
- Lettres majuscules. — Premier état des insectes.
- Petites membranes des biberons. — Massif de maçonnerie destiné à soutenir la voûte d'un édifice.
- Amener les voiles pendant un grain. — Presqu'île montagneuse entre la mer du Japon et la mer Jaune.
- Exclamation d'admiration. — Fleuve d'Allemagne. — Article. — Démonst.
- Peine des damnés. — Gros nez. — Adverbe de négation.
- Roi de Juda. — Chèvre portant une poulie. — Pris d'une passion violente.
- Fleuve de l'Afrique. — Muraille. — Percer.
- Conjonction. — Camaille que portent les cordeliers. — Ville de premier ordre.



COVRIER HISTORIQUE

Sous la direction de ROBERT PREVOST
(Membre de la Société Historique de Montréal)

Q — Pourriez-vous me donner les principaux événements néfastes qui marquèrent le bombardement de Québec par les Anglais en 1759?

NAPOLEON BOURDEAU

R — Voici, d'après M. P.-G. Roy, un compte rendu des événements qui marquèrent le bombardement de Québec. Les troupes anglaises venues pour faire la conquête du Canada, s'installèrent sur les hauteurs de Lévis pour procéder au bombardement de Québec. Dans l'après-midi du 2 juillet 1759, le général Wolfe y était venu en reconnaissance avec un fort détachement de miliciens, et des deux ou trois boulets qu'on lança alors de Québec, un vint tomber presque à ses pieds, et on prétend même que c'est ce boulet qui lui donna l'idée de bombarder la capitale de cet endroit. En tout cas, Thomas Bell, qui était à côté de Wolfe, écrit dans son Journal. " Ils nous ont gratifiés de quelques boulets par lesquels nous apprimes qu'il nous serait possible de leur retourner le compliment sur la ville, un peu plus tard... "

Dès le lendemain, 3 juillet, les Anglais commencèrent à transporter sur les hauteurs de Lévis des mortiers, des canons et des munitions. La soirée du 12 juillet, une fusée partie du quartier général des Anglais à l'île d'Orléans donnait le signal aux batteries de commencer leur oeuvre de destruction sur Québec. Le bombardement devait se continuer de façon intermittente, de jour et de nuit, jusqu'au 13 septembre, soit deux mois.

Nous glanons dans les différentes relations du siège de Québec quelques détails sur la destruction graduelle de la capitale.

12 juillet. — " A neuf heures du soir, les Anglais commencent à canonner et à bombarder la ville. Cinq mortiers et quatre gros canons tirent de vingt-cinq en vingt-cinq minutes jusqu'au 13 à midi sans interruption, ce qui remplit la ville d'effroi et endommage considérablement plusieurs maisons et églises, spécialement la cathédrale, les Jésuites et la Congrégation. "

13 juillet. — " Les ennemis ont cessé, à midi, de canonner et de bombarder la ville après l'avoir fait pendant quinze heures de suite et avoir jeté pendant cet espace de temps environ deux cents bombes. "

15 juillet. — " Ils nous ont jeté pendant la nuit 80 bombes... ils continuent le même jeu et nous avons à présent plus de trente maisons ou églises écrasées. " C'est précisément dans cette même nuit du 15 juillet que l'attaque fit sa première victime, une vieille fille nommée Riopel qui était malade dans la maison de madame Gaspé et qui fut tuée par un boulet.

16 juillet. — " Cinq bombes tombent sur le séminaire... Premier incendie causé par les Anglais. A midi, une bombe tombant sur la maison de la veuve Morand, y met le feu, la consume, ainsi que celles de la veuve Chênevert, de M. Cardenas, de M. Dassier et de madame Boishébert. Les Anglais, voyant l'incendie commencé, tirent beaucoup de bombes et de boulets sur le feu, pour empêcher nos gens de travailler à l'éteindre. " Cette même journée du 16 juillet, Jean Pouliot, habitant du Cap-Rouge, paroisse de Sainte-Foy, fut écrasé par une bombe en face de la cathédrale. Il fut inhumé le même jour dans le cimetière temporaire qui avait été ouvert près de l'hôpital du faubourg Saint-Jean.

17 juillet. — " Les ennemis canonnent et bombardent vivement toute la nuit et tout le jour. " Vers les 5 ou 6 heures du matin le même jour, Jean Collet, marchand, officier de la batterie Royale, élevée en face de la maison du sieur Parent, et Nicolas alias Colas Gaudreau, tonnelier, de la basse ville, qui servait à la même batterie, furent blessés à mort par le même boulet. Transportés à l'ambulance du faubourg St-Jean, ils succombèrent vers les 9 heures. Ils furent inhumés en cet endroit, le même jour.

18 juillet. — " Il tombe dans la nuit trois bombes dans la cathédrale. Le bombardement continue ainsi que la canonnade. "

19 juillet. — " Le bombardement continue tout le jour et toujours sur la haute ville. " Ce jour-là, Joachim Beaudin dit Desjardins, âgé de 26 ans, fut tué par un éclat de bombe.

La triste mention se continue, chaque jour, jusqu'au 13 septembre.

Pendant les deux mois du siège, plus de deux cents maisons avaient été incendiées, détruites ou démantibulées.

Adressez toutes vos communications à MILLE ET UNE QUESTIONS D'HISTOIRE
Robert Prévost, Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal.

(Suite de la page 27)

je me trouvais; n'importe, je ne me sentis point découragé, quelque chose en moi me criait que vous n'étiez pas morte, que la Barbette, quoique très âgée, vivait encore et que je parviendrais à la retrouver. Et je me mis à chercher dans Paris sans me lasser, avec acharnement.

Allez, mademoiselle, la Providence divine qui a constamment veillé sur vous était aussi avec moi. Par un concours de circonstances que vous connaîtrez plus tard, j'ai été mis ce matin en présence de la Barbette; d'abord, elle a voulu nier avoir reçu la petite fille enlevée autrefois à sa nourrice; mais j'avais des preuves devant lesquelles elle a dû s'incliner et elle a fini par me dire que, ne pouvant vous garder plus longtemps, elle vous avait abandonnée dans l'allée d'une maison de la rue Monsieur-le-Prince.

Je me rendis dans cette rue où une bonne vieille femme, la concierge du No 24, que vous voyez encore de temps à autre, m'a appris que la petite fille abandonnée était Mlle Rose, établie maîtresse couturière rue Saint-Honoré.

La jeune fille était fiévreusement agitée et regardait Sam ouvrant de grands yeux ahuris.

— En vérité, monsieur, prononçait-elle d'une voix oppressée, je ne sais ce que j'éprouve en vous écoutant, tout ce que vous me dites est si étrange... Mais qu'êtes-vous donc pour moi ?

— Je suis votre ami après avoir été celui de votre père.

— Oh ! plus qu'un ami, monsieur.

— Eh bien oui, chère enfant, oui, puisque je vous aime comme si vous étiez ma fille, répondit le bon Sam en proie à une violente émotion; sans savoir que vous étiez celle que je cherchais, j'ai eu le bonheur de vous sauver la vie.

Rose se dressa d'un bond, toute frémissante.

— Vous, vous ! s'écria-t-elle, c'est vous qui vous êtes jeté dans la Seine pour me sauver !

— Oui, mademoiselle, répondit-il avec un doux sourire, c'est moi qui ai été assez heureux pour vous secourir à temps et n'ai pas voulu me faire connaître; c'est moi qui vous ai écrit une lettre dans laquelle je vous disais : « Soyez rassurée, vous n'avez plus rien à craindre, vous ne serez plus victime d'aucun attentat; un ami, celui qui vous a sauvée, veille sur vous et vous protège. »

— Enfin, je le connais donc celui qui m'a sauvée ! s'écria Rose éperdue.

Saisissant les mains de l'ancien marin, qui s'était levé, elle continua :

— Et vous ne vous contentez pas de m'avoir sauvé la vie, de me protéger contre ma cruelle ennemie, vous venez me parler de mon père que vous avez connu, dont vous avez été l'ami; vous venez me parler de ma mère, qui n'est pas morte, elle, et à qui bientôt, grâce à vous, je pourrai donner toute ma tendresse filiale... Ah ! je ne vous demande plus ce que vous êtes pour moi; pour moi vous êtes un Dieu !... Pourrai-je assez vous témoigner ma gratitude, et mon cœur sera-t-il assez grand pour contenir toute la reconnaissance que je vous dois !

Elle lâcha les mains de Sam et se jeta à son cou.

— Oh ! mademoiselle, que faites-vous ? s'écria-t-il.

— J'obéis à l'impulsion de mon cœur, je vous embrasse !

L'ancien marin allait répondre, Rose l'arrêta en pensant à soeur Marie-Anne qu'elle avait laissée dans le salon, seule.

— Attendez, dit-elle, il y a ici une personne pour laquelle je n'ai rien de caché; c'est devant elle que vous me

direz tout ce que vous savez de ma mère et de mon père.

Et, s'emparant d'une des mains de Sam :

— Venez, venez ! ajouta-t-elle en l'entraînant.

XXX

LE MESSAGEUR DE JOIE

MA SOEUR, ma mère ! s'écria Rose en entrant dans le salon, tenant toujours Sam par la main, voilà celui qui s'est jeté dans la Seine pour me sauver... Mais ce n'est pas tout, mon sauveur a connu mon père, il a été son ami et il va nous parler de lui et de ma mère, qui, grâce à Dieu, est encore de ce monde.

La Petite Soeur des pauvres se leva vivement.

— Est-ce possible ? dit-elle.

Et elle s'avança vers l'ancien marin, en le regardant fixement.

— Ma bonne mère, reprit Rose, cette lettre que j'ai reçue d'un ami inconnu, laquelle m'a rassurée en me disant qu'on veillait sur moi, que je n'ai plus rien à craindre, cette lettre est de M. William Sam.

— Ainsi, monsieur, dit la religieuse, après avoir sauvé la vie à cette enfant, vous vous êtes fait son protecteur ?

— Comme vous, soeur Marie-Anne, êtes devenue ma protectrice, dit la jeune fille.

Ce nom de soeur Marie-Anne fit tressaillir l'ancien marin. Au même instant, il s'aperçut que la religieuse n'avait qu'une main.

— Oh ! oh ! fit-il.

Sa physionomie prit subitement une expression de surprise si profonde, et son attitude devint si embarrassée, que soeur Marie-Anne, surprise elle aussi, ne put s'empêcher de lui dire :

— Qu'avez-vous donc, monsieur ?

— Je ne sais pas, balbutia-t-il.

Il regardait la religieuse et la jeune fille l'une après l'autre, ouvrant de grands yeux ahuris.

Soeur Marie-Anne eut un doux sourire, et allongeant son bras mutilé, sur lequel le regard de Sam revenait sans cesse :

— Je crois comprendre, dit-elle doucement, mon infirmité vous cause une impression pénible.

— Oui, ma soeur, une impression pénible, douloureuse, répondit Sam.

Il jeta sur Rose un regard de tendresse, puis reprit très ému :

— Ma soeur, avant que je parle à Mlle Rose, devant vous, comme elle le désire, de sa mère et de son père, il est important, il est absolument nécessaire que vous m'accordiez un entretien auquel Mlle Rose ne peut pas assister.

— Mais, monsieur...

— Il le faut, ma soeur, dit gravement l'ancien marin.

La religieuse et la jeune fille échangèrent un regard.

— Ma bonne mère, je vous laisse avec M. William Sam, dit Rose.

Et elle sortit du salon.

— Qu'avez-vous donc à me dire, monsieur ? demanda soeur Marie-Anne au comble de la surprise.

— Des choses très graves, ma soeur, répondit Sam; vous connaissez les uns certainement mieux que moi, mais je suis convaincu que vous ignorez les autres. Tout ce que j'ai à vous dire intéresse au plus haut point Mlle Rose; cependant je ne pouvais parler devant elle, et vous reconnaîtrez que c'est avec raison que je vous ai priée de m'accorder l'entretien que nous allons avoir ensemble.

— Je ne vous le cache pas, monsieur, vous me rendez inquiète.

— Non, ma soeur, non, ne soyez pas inquiète; je ne suis pas un messager de malheur. Si je réveille en

vous le souvenir de grandes douleurs apaisées, par contre, je réserve à votre cœur une grande joie.

— Une grande joie, répondit tristement la religieuse, est-ce qu'il peut y avoir encore de la joie pour moi, en dehors de celles qu'éprouve la Petite Soeur des pauvres, en remplissant la mission de charité que Dieu lui a donnée sur la terre ? Mais, monsieur, pour me parler ainsi que vous le faites, vous me connaissez donc ?

— J'ai l'honneur de vous voir aujourd'hui pour la première fois, ma soeur; mais je vous connais depuis longtemps et je vous connais bien; de votre enfance et de votre jeunesse, il est peu de choses que j'ignore.

— Oh ! fit soeur Marie-Anne, qui tressaillit.

Elle s'assit, fit signe à Sam de s'asseoir également, puis d'une voix légèrement tremblante :

— Eh bien, monsieur, reprit-elle, veuillez me dire, je vous prie, ce que vous savez de moi.

— Je sais, ma soeur, que la Petite Soeur des pauvres qui porte le nom de soeur Marie-Anne est la dernière descendante d'une des plus nobles, des plus riches et des plus illustres familles de Bretagne; celle des Coriadec.

— Beaucoup de personnes savent cela, monsieur.

— Mlle Rose le sait-elle ?

— Oui, monsieur.

— Les malheurs qui vous ont accablée, ma soeur, et à la suite desquels vous êtes entrée en religion sont-ils connus de Mlle Rose ?

— Quatre ou cinq personnes seulement connaissent mes malheurs; Rose pour laquelle j'ai cependant une vive tendresse, ne sait rien de mon passé.

— J'ai donc eu raison, ma soeur, de ne pas vouloir parler en sa présence. Aux quatre ou cinq personnes qui connaissent votre passé et vos malheurs vous pouvez ajouter William Sam.

— Je le vois, monsieur; mais comment et par qui avez-vous appris...

— Je savais que la dernière des Coriadec, quoique immensément riche, était entrée en religion et qu'on l'appelait soeur Marie-Anne; je savais aussi qu'il y avait eu nécessité à lui couper la main; aussi, jugez de ma surprise, de ma stupéfaction quand, tout à l'heure, me trouvant en présence d'une Petite Soeur des pauvres, je l'entendis appeler soeur Marie-Anne et vis qu'elle n'avait plus qu'une seule main; alors, je vous reconnus, ne pouvant douter que vous ne fussiez Germaine de Coriadec. Ma stupéfaction avait une cause : c'était de vous trouver chez Mlle Rose.

— Pourtant, monsieur, cela n'a rien de surprenant; je m'intéresse à beaucoup de personnes et Rose, elle vous l'a dit elle-même, est une de mes protégées.

— Oui, ma soeur, mais vous conviendrez tout à l'heure que je devais être surpris, stupéfait. Je vous ai dit que j'ignorais peu de choses de votre enfance et de votre jeunesse. Je sais pourquoi, toute petite, vous avez été éloignée de votre mère, qui vous adorait, et confiée aux religieuses d'un couvent qui vous ont élevée jusqu'à l'âge de huit ou dix ans; je sais comment vous avez été enlevée du couvent par deux misérables, une femme et un homme qui, payés par votre frère, Christian de Coriadec, avaient ordre de se défaire de vous.

Soeur Marie-Anne était sous le coup d'une violente émotion.

— Je sais, continua Sam, que vous avez été précipitée dans la mer du haut d'une falaise et que vous alliez infailliblement périr si un jeune homme qui se trouvait là, dans une bar-

(Lire la suite page 30)



LA BEAUTÉ PHYSIQUE C'EST LA JOIE DE VIVRE

Etes-vous déprimée? Nerveuse? Sans énergie? Délaisée? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments? Souffrez-vous de maigreur? De vertiges? De migraines? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux.

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront plus fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre produit SANO «A».

CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE

HEURES DE BUREAU

3 heures à 6 heures
Mercredi et Samedi

LES PRODUITS SANO ENRG
5920 Ave Durocher

Casier Postal 2134 (Place d'Armes)
Montréal, P.Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessous

Votre nom.....

Votre adresse.....

Prov.....

Coupon d'abonnement

LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis : \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Prov.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

Souffrez-vous d'Indigestion?



Sentez-vous que vous ne pouvez rien manger sans éprouver des flatulences, des crampes d'estomac, des maux de coeur, des goûts surs ou des brûlements d'estomac? Pourquoi endurer ces douleurs après chaque repas? Mangez à votre aise avec les

Tablettes digestives SANO

(se vendent aussi en poudre)

qui vous aideront à combattre l'acidité et adouciront votre estomac. Prouvez-le avec votre prochain repas.

EMPLOYEZ LES

Tablettes digestives SANO

et évitez une autre indigestion. Procurez-vous-les immédiatement, soit sous forme de tablettes en boîte de 120 pour \$1.00 ou en poudre (boîte de 3 onces) pour 75 sous. Envoyez mandat-poste en écrivant à l'adresse suivante :

LES PRODUITS SANO ENRG.
5920, Avenue Durocher
Montréal, P. Q.
Casier Postal 2134 (Place d'Armes)



Coupon d'abonnement

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au grand magazine de cinéma LE FILM. \$1.00 pour 1 an ou \$1.50 pour 2 ans.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

ALLETTE

(Suite de la page 7)

Alors, elle voulut en avoir le coeur net :

— Ainsi, tu ne vois pas d'inconvénients?... Tu m'encourages?... D'ailleurs, je ne serai pas seule... Tony m'accompagnera sûrement...

Tony Gail, un confrère du Palais, fort assidu auprès d'Allette, était l'homme qu'Etienne haïssait le plus : il s'en était fallu de peu, jadis, qu'il ne le provoquât en duel... Aujourd'hui...

Allette épia sur le visage de son mari l'effet de ses paroles. C'était l'épreuve décisive...

Etienne ne broncha pas.

Alors, déçue, elle se leva et lui souhaita une bonne nuit.

Ce soir-là, dès qu'elle fut partie, Etienne regagna son bureau. Il s'assit à sa table de travail et, la tête dans les mains, il se débarrassa de son masque... Car, Etienne n'avait pas changé!

La bonne humeur, cette belle tranquillité, le détachement qu'il affichait depuis plusieurs semaines n'étaient qu'une façade, un trompe-l'œil. Derrière le masque, il y avait le mari éperdument amoureux de sa femme, inquiet, torturé...

Etienne avait imaginé de jouer cette comédie dans l'espoir qu'Allette lui saurait gré de s'être effacé momentanément. Il entrevoyait le jour où, moins fantasque, fatiguée d'être li-

bre, aspirant aux douceurs d'un foyer paisible, elle lui reviendrait...

Ah! comme il lui ouvrirait ses bras!

Et voici que, tout à coup, la consternation succédait à l'espoir. Des doutes avaient surgi en lui, lancinants, meurtriers. Le retour d'Allette? Il était bien question de cela! Il pensait à « l'autre », à Tony Gail, et ses poings se serraient.

« Si je m'étais trompé? se disait-il, si Allette, découragée, lassée par mon attitude de ces derniers temps, se détachait de moi tout à fait? Si j'allais être pris à mon propre piège? »

Son regard rencontra le portrait de sa femme qui se trouvait placé sur un guéridon. Il le saisit précipitamment et, dans un élan passionné, il porta l'image à ses lèvres, il la couvrit de baisers.

Un cri, soudain, vint troubler le silence :

— Etienne, mon Etienne!

C'était Allette. Elle était entrée sans qu'il s'en aperçût. De ses beaux bras blancs, dont la chair palpitait, elle entourait le cou de son mari et lui dit tendrement :

— Quand je t'ai vu coller ta bouche à ma bouche — elle montrait la photographie — j'ai compris que nous n'avions pas cessé de nous aimer.

... Vous voyez bien qu'Allette n'était pas une femme légère!

MARCEL MARTER

LES ROMANCES

(Suite de la page 8)

mais, à la fin, n'y tenant plus de la sentir secrètement malheureuse, il écrivit en cachette à sa belle-mère et lui fit connaître que Claire supportait trop difficilement leur séparation pour qu'elle pût prolonger indéfiniment son séjour en province.

Ce fut dans ces conditions que Mme Leguet revint vivre avec ses enfants. Et Ernest eut l'héroïsme de ne jamais laisser voir son grand regret que Claire ne l'aimât pas assez pour qu'il suffise à son bonheur et qu'elle ne pût se passer de la présence de sa chère maman parmi eux. La félicité de sa bonne et charmante épouse était complète. Ses chansons, qu'il entendait de nouveau pendant qu'il travaillait, en témoignaient, — son amour était assez grand pour qu'il se satisfît de cela.

Le couple — ou plutôt le trio — vécut ainsi quelques années sans le moindre nuage. On comptait bien qu'un enfant viendrait un peu plus tard répondre à l'ardent désir de Mme Leguet d'être grand-mère. Mais la pauvre femme fut emportée en quelques jours par une maladie subite sans que son vœu eût été réalisé.

C'était la première fois que le malheur frôlait le jeune ménage de son aile noire. Claire pleura beaucoup sa mère. Dans son deuil cruel, peut-être sa tendresse pour son mari paraissait-elle s'accroître encore. Pourtant, lui se mit à souffrir de la deviner inconsolable. Il n'était pas loin de voir là l'indice qu'elle ne l'aimait pas autant qu'il l'eût souhaité. Et sans doute se rendait-elle compte que cette pensée pouvait lui traverser l'esprit, car elle s'efforçait de ne pas paraître trop triste à mesure que du temps s'écoulait, mais un fait démontrait que le chagrin, chez elle, avait été plus puissant que l'habitude : plus de dix-huit mois après le décès de sa mère, pas une seule fois elle ne s'était remise à chanter, pas une seule

fois sa voix n'avait poétisé les heures de travail de son mari.

Alors, peu à peu, une jalousie ridicule naquit en lui contre la mémoire de cette mère trop aimée. Il en fut à la longue torturé dans son adoration pour Claire. Mais pouvait-il le lui dire? Elle eût trouvé ce sentiment vraiment trop égoïste et sacrilège, et, au fond, cela n'aurait rien changé.

Ils eurent un enfant. Claire lui fredonna bien les petites berceuses classiques pour l'endormir, mais toujours à mi-voix et les murmurant plutôt — jamais, jamais plus, Ernest ne l'entendit chanter.

Et ce fut longtemps la détresse cachée de cet homme de penser que sa femme ne l'aimait pas suffisamment pour que son amour ait pu réussir à lui redonner la gaieté naturelle, l'entrain, la joie de vivre que le deuil de sa mère lui avait enlevés. De cela, il souffrit beaucoup dans le secret de son coeur. Ce fut le boulet, insoupçonné par les siens, de son existence qui, sans cela, eût été parfaitement heureuse.

Or, il advint que, lorsque son enfant fut une jeune fille, on l'entendit chanter sans cesse, comme autrefois sa maman. Un jour qu'il l'écoutait avec une douce mélancolie, sa femme lui dit tendrement à mi-voix :

— On croirait entendre ma mère!

— Hein?!

Et ce fut ainsi qu'ils s'expliquèrent. La tristesse désolée qu'il prêtait à sa compagne fidèle et aimante n'avait existé que dans son imagination et elle avait, la première, regretté jadis que l'intimité de leur vie à deux ne se prolongeât pas davantage : elle-même n'avait jamais su chanter et les romances qui avaient captivé Ernest et attiré son attention sur Claire étaient modulées par sa belle-mère, — celle-ci avait conservé jusqu'à ses derniers jours la jolie voix de sa jeunesse...

HENRI CABAUD

(Suite de la page 29)

que, ne se fût jeté à l'eau pour vous sauver.

Au souvenir de son mari, Germaine laissa échapper un profond soupir et des larmes jaillirent de ses yeux.

— En effet, monsieur, dit-elle d'une voix oppressée, vous connaissez la douloureuse histoire de ma vie; continuez, je vous prie.

— Peut-être, ma soeur, avez-vous su depuis que la femme à laquelle vous avez été remise par la supérieure des religieuses de Tréguier s'appelait Barbette, et que l'homme, son complice, qui vous a précipitée dans la mer, se nommait Grojat.

— Oui, j'ai su le nom de ces misérables.

— Mais vous ignorez ce qu'ils sont devenus. La Barbette vit encore; quant à Grojat, il n'existe plus : à Cherbourg, un matelot l'a tué d'un coup de couteau en pleine poitrine; ce matelot, c'est moi.

— Oh! fit la religieuse, en voilant son visage de sa main.

— Ne vous effrayez pas, ma soeur, dit Sam vivement et en se redressant avec fierté, Dieu a voulu que je fusse un vengeur! Alors, cependant, je ne savais pas le nombre des victimes que je vengeais. Mais il faut que vous sachiez pourquoi j'ai tué l'infâme Grojat, le complice des crimes de Christian de Coriadic.

Je suis, ma soeur, un enfant trouvé. Un jour, un pêcheur de Groëllen m'a ramassé au pied d'un buisson où j'avais été abandonné.

— Vous dites à Groëllen?

— Oui, ma soeur, à Groëllen où se trouve au sommet d'un énorme rocher le vieux manoir qui vous appartient, Pour la deuxième fois, peut-être, je fus baptisé à l'église du village, et on me donna le nom du saint Isidore; de ce nom les gens du village firent Zizi, et Zizi on m'appela. J'étais bien jeune encore lorsque la femme du pêcheur qui m'avait adopté mourut. Je fus alors tout à fait abandonné; livré à moi-même, j'ai vécu pendant des années presque à l'état sauvage. J'arrivai ainsi à l'âge de treize ou quatorze ans. Le sauvage allait s'appriivoiser; de brute que j'étais, j'allais devenir un garçon ayant un coeur, une âme, des pensées... Je me pris d'une sorte d'adoration pour une belle jeune femme, qui devint mon culte; cette belle jeune femme, qui opéra ma transformation, c'était votre mère.

— Ma mère! s'exclama la religieuse.

— Oui, ma soeur, votre mère, la bonne marquise de Coriadic.

— Ainsi, monsieur, vous avez connu ma mère?

— Oui, ma soeur, et je l'ai aimée, vénérée comme on aime la sainte Vierge en Bretagne. J'allais la voir sur la terrasse du vieux château qui fait face à la mer, et elle, loin de repousser l'enfant guenilleux, l'espèce d'idiot que j'étais alors, voulait bien me témoigner de l'affection. Je dois à la marquise de Coriadic, votre mère, d'être l'homme que je suis; elle a mis en moi sa bonté et, si j'osais, j'ajouterais que de son coeur et de son âme elle a fait mon coeur et mon âme.

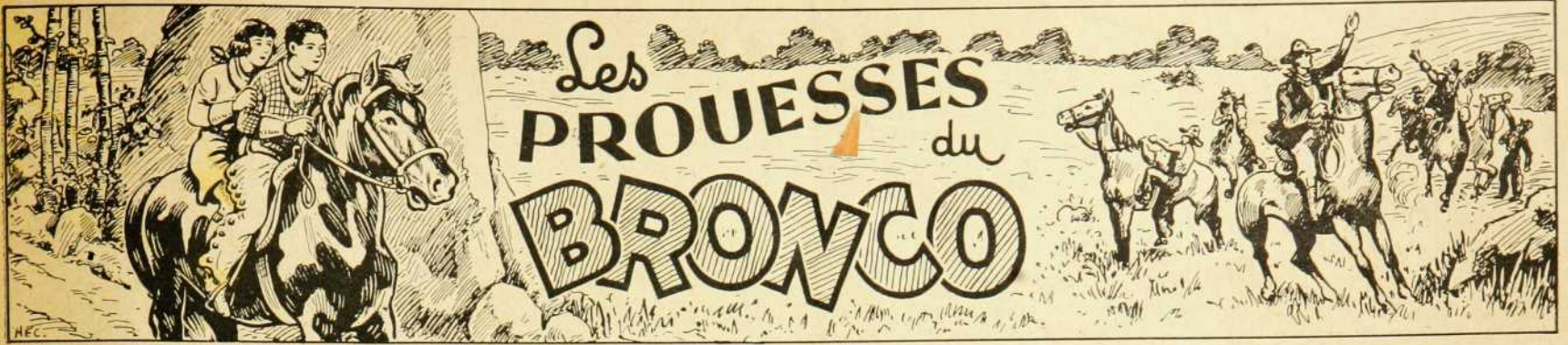
La religieuse laissa échapper un sanglot, et, saisissant une des mains de Sam, elle la serra fiévreusement.

Le regard de l'ancien marin était rayonnant.

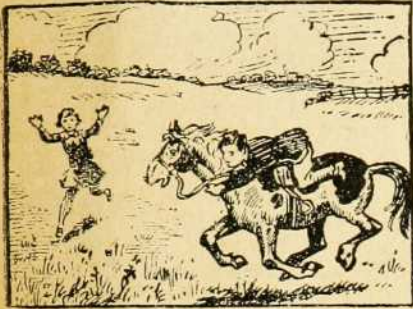
— Ma soeur, poursuivit-il, vous savez certainement que votre mère, à cette époque, était muette.

— Oui, oui, je sais.

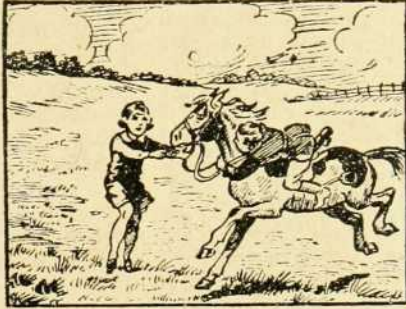
(A suivre dans le prochain numéro)



TROISIEME EPISODE



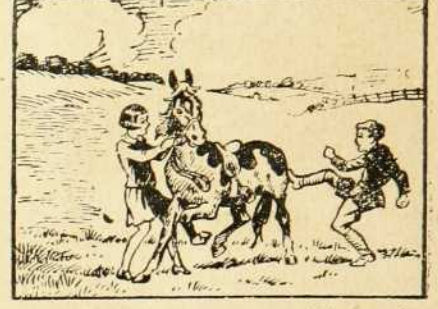
1 — Etoile Filante se trouve heureux d'amuser les deux enfants de señor Ricardo.



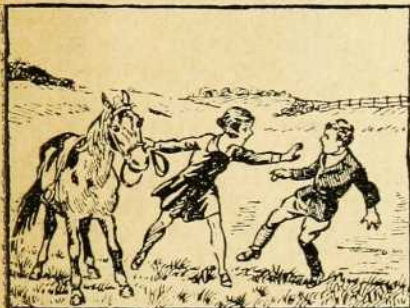
2 — Le superbe bronco, quoique sauvage, est aussi sensible qu'intelligent.



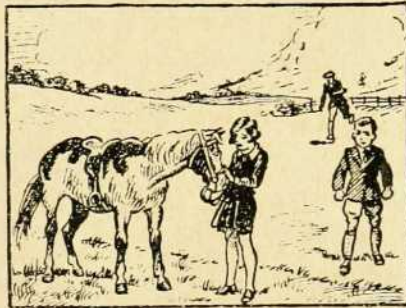
3 — C'est pourquoi il préfère la petite fille, car elle possède un bon cœur.



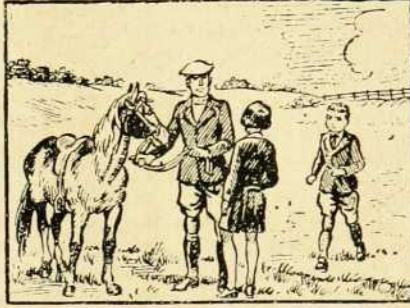
4 — Quant au petit gars, il frappe le cheval à coups de pied.



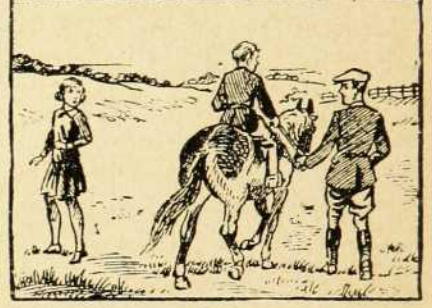
5 — Etoile Filante ne se revanche point. Il excuse l'ingratitude ignorante.



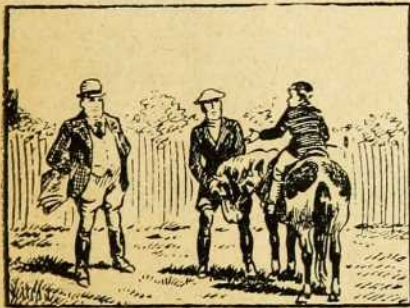
6 — La fillette a vite fait de conquérir l'amitié de l'orgueilleux coursier.



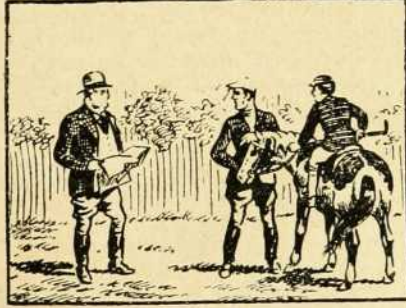
7 — Le groom revient se saisir du bronco et le ramène aux écuries.



8 — Le petit Pedro raconte son odysée à son père, señor Ricardo.



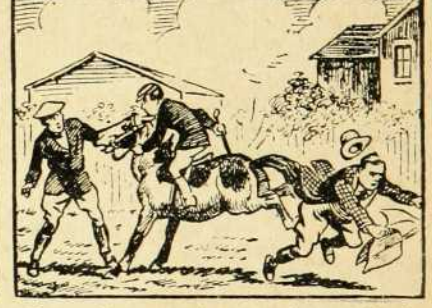
9 — L'histoire du groom diffère au désavantage de Pedro.



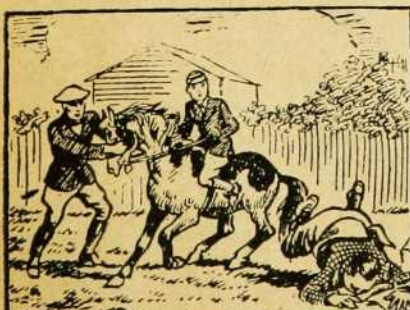
10 — Le riche argenté fronce le sourcil. Il se remet à lire son journal.



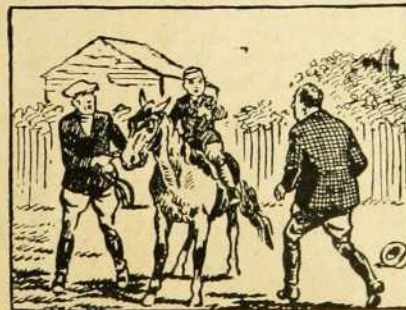
11 — Etoile Filante n'a pas oublié les mauvais traitements de Pedro.



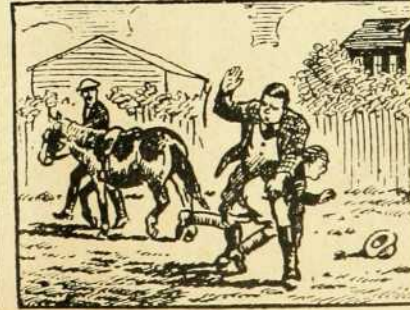
12 — Histoire de rire, il gratifie le señor d'une petite ruade.



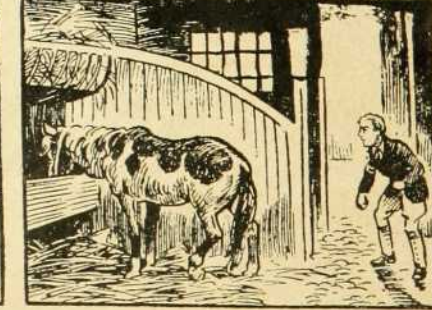
13 — Señor Ricardo vous pique une de ces têtes dans le sable doré.



14 — Il se relève en colère. Vertement il admoneste le fiston.

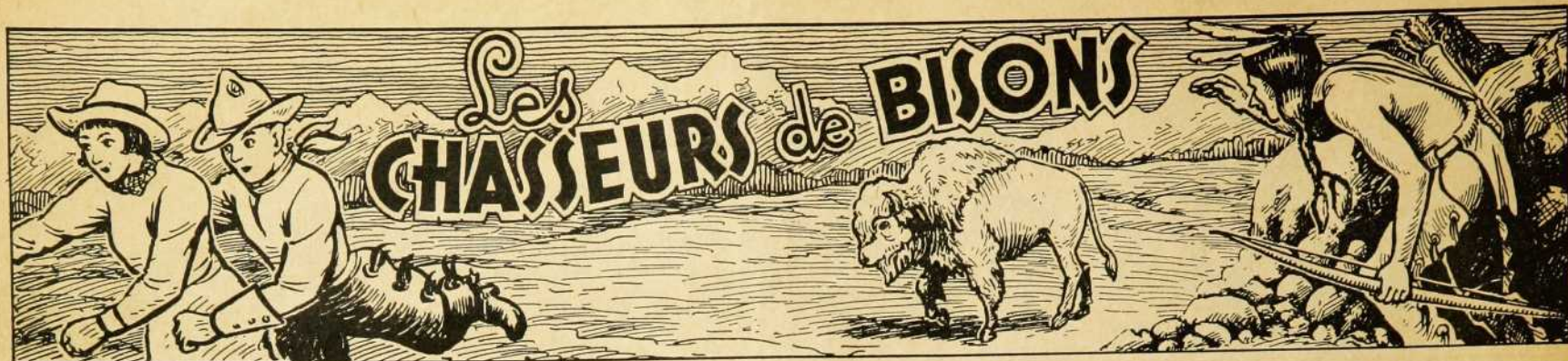


15 — Il lui administre tout sec une râclée retentissante.



16 — Etoile Filante, satisfait, commence à déguster l'avoine exquise et le foin odorant.

(A suivre dans le prochain numéro)



DIXIEME EPISODE



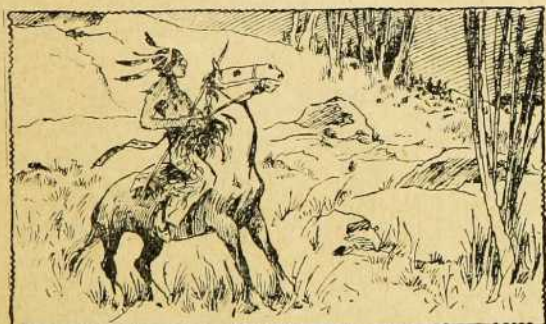
1 — Laure et Léo sont furieusement poursuivis par une bande de peaux-rouges.



2 — Ils se cachent un moment derrière un groupe de cactées.



3 — Aux feuilles ils accrochent leurs chapeaux et continuent leur fuite.



4 — Ce que voyant, Ours Brun, chef des Sioux, s'arrête, sûr de sa proie.



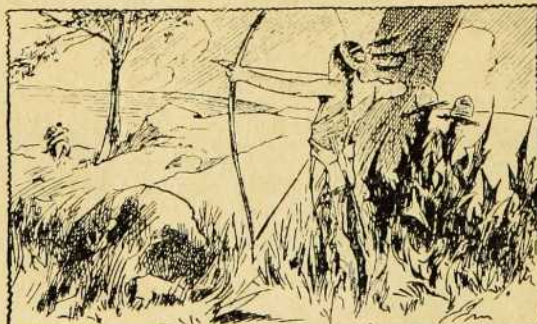
5 — Descendant de sa monture, il se met à ramper avec prudence.



6 — Il se dirige, armé de son arc et de son carquois, vers l'abri de cactées.



7 — Laure et Léo ont fait un détour et sautent sur le poney du sauvage.



8 — A cette vue, Ours Brun laisse échapper un juron. Il lance quantité de flèches. Vainement.



9 — Le coursier, sentant une main de maître, est parti à fond de train, tel un éclair.



10 — Les jeunes gens chevauchent à travers un dédale de rochers et de hauts arbres.



11 — Leur intention est de retourner au bord de la rivière. Le plus tôt possible.

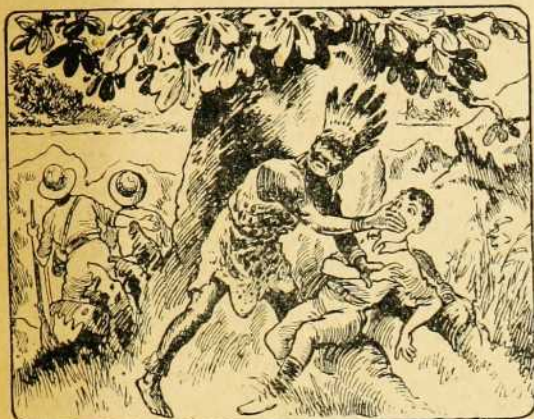


12 — Les y voici. Quelle joie de retrouver le tronc d'arbre, qui les conduira en sûreté !

(A suivre dans le prochain numéro)



VINGTIÈME EPISODE



1 — Le sorcier Wagga, un des plus féroces guerriers de la troupe de Matawa, vient brutalement de s'emparer de Georges.



2 — Tout en récitant des paroles cabalistiques, il bâillonne et attache avec solidité le jeune homme, impuissant à se défendre.



3 — Puis le colosse noir soulève Georges aussi aisément qu'un fêtu de paille, le met sur son épaule et pénètre dans la jungle.



4 — Au bout d'un certain laps de temps, l'ingénieur Stevens s'arrête pour se reposer et s'aperçoit de la disparition de Georges.



5 — Une forte inquiétude s'empare de lui; il fait part à son assistant de ses angoisses et tout le monde s'interroge.



6 — Omoo, l'un des porteurs noirs, s'offre à retracer le disparu. Il attend qu'on l'autorise à ce faire. Que va dire l'ingénieur?



7 — Il n'hésite pas une seconde. Son assistant et lui suivront le nègre et lui prêteront main-forte en cas d'alerte.



8 — Omoo se penche sur les futailles, examine avec soin les signes mystérieux de la brousse, et, anxieux, cherche des pistes.



9 — Omoo, découvre que Matawa est le ravisseur de Georges, au moment précis où paraît la reine Huguette, souveraine de la jungle.

(A suivre dans le prochain numéro)

Rions, c'est l'heure



La jeune fille — Vous voulez m'épouser et vous ne gagnez que vingt piastres par mois.

L'amoureux — Ne vous inquiétez pas, ma chérie. Un mois est si vite passé quand on s'aime.

Le gérant. — Vous allez me faire disparaître toutes ces vieilles farces que vous racontez au public dans votre acte et les remplacer par de plus vieilles encore, car le public aime un changement quelquefois.

La futur belle-maman — J'espère, jeune homme, que vous n'épousez pas ma fille pour sa dot ?

Le fiancé — Oh ! non, si vous pouvez m'indiquer un autre moyen pour avoir de l'argent !

— Ma femme n'est pas chicanière.
— Tant mieux.
— Quand elle veut quelque chose, elle le dit que ce soit une affaire réglée....

— Je crois que Charles m'aime sérieusement.
— Comment cela ?
— Il n'a pas cherché à me querreller à l'approche de ma fête...

— Comment, c'est sur la tombe du premier mari de ta femme que tu portes ces fleurs ?
— Ah ! mon ami, si tu savais combien je le regrette !

Histoire marseillaise d'une authenticité véridique :

Olive — Mon ami, je viens d'acheter un chien extraordinaire. Sitôt que je rentre chez moi, il s'empresse de m'apporter mes pantoufles. Qu'est-ce que t'en dis ?

Marius — Pas fameux. Il n'est pas de taille à rivaliser avec mon cochon.

Olive — Comment ?
Marius — Mon cochon, lui, quand il me voit passer avec une bouteille de vin, il met aussitôt sa queue en tire-bouchon !

On défend à André, qui a cinq ans, de tutoyer son grand-oncle, un vieux monsieur aux respectables cheveux blancs.

Mais l'enfant ne comprend pas pourquoi et, courant vers son oncle, avec une câlinerie magnanime :

— N'est-ce pas, mon oncle, que tu veux bien que je te tutoie ? Tu pourras me dire "tu", toi aussi.

Elle — Dire que si tu ne m'avais pas épousée, tu serais taxé comme célibataire...

Lui — Mais comme je t'ai épousée, je suis taxé d'imbécile...

Le milliardaire — Ainsi vous vous permettez de faire la cour à ma fille. Au moins, avez-vous des intentions sérieuses ?

Le futur — Evidemment. Croyez-vous donc que je me marie par plaisir ?

Monsieur revient de voyage, tout fier de se retrouver chez lui :

Elle — Si tu savais comme je désirais ton retour !

Lui — Oui, d'autant plus que la couturière est venue trois fois présenter sa facture...

Après dix ans de mariage, deux époux viennent de se disputer.

Et elle, avec un soupir de regret, de murmurer :

— Tu m'avais pourtant promis de m'aimer toujours.

— Oui, mais je ne pensais pas que cela durerait aussi longtemps.

Un parvenu est tout fier de montrer sa galerie de tableaux. Récemment il recevait un journaliste qui en plus d'être critique d'art est homme d'esprit.

— Oui, monsieur, se vante le nouveau riche, ces cinquante-six portraits représentent mes glorieux ancêtres...

— Mais... il en manque deux !
— Ah ! lesquels ?
— Adam et Eve !

Le mari. — Peux-tu me dire pourquoi je suis un âne ?

La femme. — Non, je sais que tu es comme un âne, mais je ne puis te dire pourquoi.

Jean. — Comment, c'est un spécialiste de la vue. Mais je croyais qu'il était pédicure.

Roland. — Il l'était autrefois. Il a commencé par les pieds et il a monté graduellement comme tu vois.

Dans un salon, l'hôtesse semble attachée au piano, au grand ennui de ses invités, Elle susurre à un monsieur :

— Vous devez aimer la bonne musique, cher ami ?

— Oui, oui madame, mais ça ne fait rien, continuez !

Au tribunal, un juge à un témoin qui lui paraît douteux :

— Et surtout, dites la vérité, toute la vérité et rien que la vérité... Vous savez la conséquence d'un faux serment ?

Et le témoin de répliquer :
— Sûr... ça fait gagner le procès !

— Je compte que mon fils sera journaliste ; je le placerai dans un grand quotidien montréalais.

— A-t-il des aptitudes pour ce métier ?

— J vous crois ; étant fils de cordonnier, il ne parle que de pieds...

— Tu peux reprendre ta bague, j'ai un autre fiancé...

— Comment s'appelle-t-il ? Où habite-t-il ?

— Tu veux le tuer ?
— Non, lui revendre la bague.



Lui — Mais, mon amour, que va dire ta mère quand elle verra cette robe épouvantable ?

Elle — Probablement beaucoup de choses, car cette robe est... la sienne !

Une dame et un enfant montent dans un tramway. La dame ouvre sa sacoche et se dispose à mettre un billet dans la boîte.

Le contrôleur. — Il vous faut payer pour cet enfant, Madame.

La dame. — Mais je n'ai jamais payé pour lui et je ne suis pas pour payer, vous m'entendez.

Le contrôleur. — Mais quel âge a-t-il donc ?

La dame. — Je ne sais pas, c'est la première fois de ma vie que je le vois.

— Je n'oserais pas demander une personne en mariage un vendredi ; c'est malchanceux.

— Pas toujours : je l'ai fait un jour et j'ai été refusé.

Marius, lui aussi, est parti à la guerre. Au fond de sa tranchée, tandis que tombent la nuit et les obus, il rêve de la lointaine Canadière.

Un gradé surgit.

— Il me faudrait trois volontaires, dit-il. On parle d'une attaque cette nuit. Il faut se rendre compte des positions de l'ennemi et prévenir leurs agissements. Qui veut faire son devoir ?

— Moi ! dit Olive.
— Moi ! dit Escartefigure.
— Moi ! dit Marius.
— Vous êtes des braves, conclut l'officier. Vous partirez dans trois heures...

Il est minuit. Les trois volontaires escaladent la tranchée, se mettent à ramper dans l'ombre fouettée d'éclairs, s'éparpillent dans les directions qui leur sont dévolues.

— Alors ! demande l'officier quand les volontaires reviennent.

— L'attaque n'aura pas lieu cette nuit, mon lieutenant, mais où est donc Marius ?

On attend dans le froid de la nuit. On appelle doucement. Pas de Marius. On rampe à nouveau jusqu'à un trou d'obus. Pas de Marius.

— Oh ! Marius ! clame soudain Olive, éperdu d'inquiétude.

— Oui ! crie soudain une voix.

— Où es-tu ?

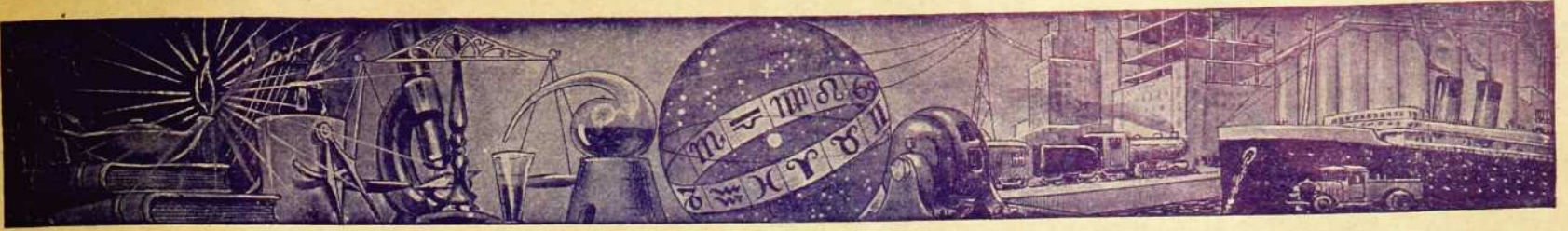
— Ici, de l'autre côté ! J'ai fait 25 prisonniers.

— Bien ! reviens vite !

— Je ne peux pas ! Ils ne veulent pas me laisser partir !



"LE COEUR EST UNE RICHESSE QUI NE SE VEND PAS, QUI NE S'ACHÈTE PAS, MAIS...
...qui se donne."



Promontoire flottant

Au commencement de 1718, le patron d'une barque venant de la côte d'Afrique fit, en arrivant à Gibraltar, un récit étrange dont la véracité fut affirmée par tout son équipage. Ils avaient rencontré, disait-il, une île flottante longue de plusieurs lieues et où l'on voyait distinctement des montagnes, des bois et des vallées mais ce qui leur avait paru le plus surprenant, c'est qu'il s'élevait de cette île une rumeur formidable où l'on distinguait les hurlements, les rugissements, les aboiements, les glapissements de toutes sortes d'animaux : lions, panthères, tigres, loups, etc. Les matelots racontèrent aux habitants de Gibraltar qu'étant un matin à l'ancre, ils avaient été terrifiés en voyant cette île s'avancer vers leur barque avec le flux de la mer. Aussi s'étaient-ils empressés de lever l'ancre et de fuir à toutes voiles. On leur demanda comment ils s'expliquaient une apparition si extraordinaire. Le plus intelligent de ces hommes exprima l'opinion que ce pouvait être quelque promontoire séparé tout à coup du continent africain par un tremblement de terre ; mais il lui était impossible de comprendre comment une masse si lourde avait pu flotter à la surface de la mer au lieu de tomber au fond.

La population de Gibraltar eut assez de confiance dans la relation des matelots pour que, sur ses instances on fit sortir immédiatement du port deux navires qui, chargés de curieux, s'avancèrent jusqu'à l'entrée du détroit ; mais, si loin que pût s'étendre la vue, on ne découvrit rien qui ressemblât à l'île flottante.

Quelques personnes furent d'avis que ce ne devait avoir été qu'un simple mirage ; d'autres admettant l'hypothèse du tremblement de terre, supposèrent qu'après sa séparation subite, le promontoire avait pu être soutenu quelque temps à sa base, tout en se mouvant sur un sol peu profond, puisqu'un peu plus loin, l'appui lui faisant défaut, il avait dû sombrer.

Certaines propriétés, dans le nord de Londres appartiennent au duc de Cornouailles qui paie, de ce fait, une redevance annuelle de huit sous.

Le plus grand des océans, le Pacifique, a une surface de soixante-cinq millions de milles carrés ; l'Atlantique en a 32 millions ; l'océan Indien 29 millions et l'océan Arctique cinq millions.

Le plus profond des mers connu jusqu'ici est le "Mindinaho" entre les Philippines et le Japon ; la sonde y est descendue à 34.210 pieds. La plus haute montagne du globe, l'Everest, y disparaîtrait complètement et aurait encore, au-dessus de son sommet une couche d'eau de cinq mille pieds d'épaisseur.

La surface totale de la terre, est, en chiffres ronds, de 197 millions de milles carrés dont 140 millions de milles carrés d'eau et 57 millions de milles carrés de terre.

Les possessions territoriales de la Grande-Bretagne représentent à peu près un quart du monde entier.

Le célèbre ministre Colbert, qui administra les finances de la France sous XIV, avait soixante ans quand il se remit à l'étude du latin et du droit.

Les Indes et la Chine contiennent, à elles seules, un tiers de la population mondiale.

Notes Encyclopédiques

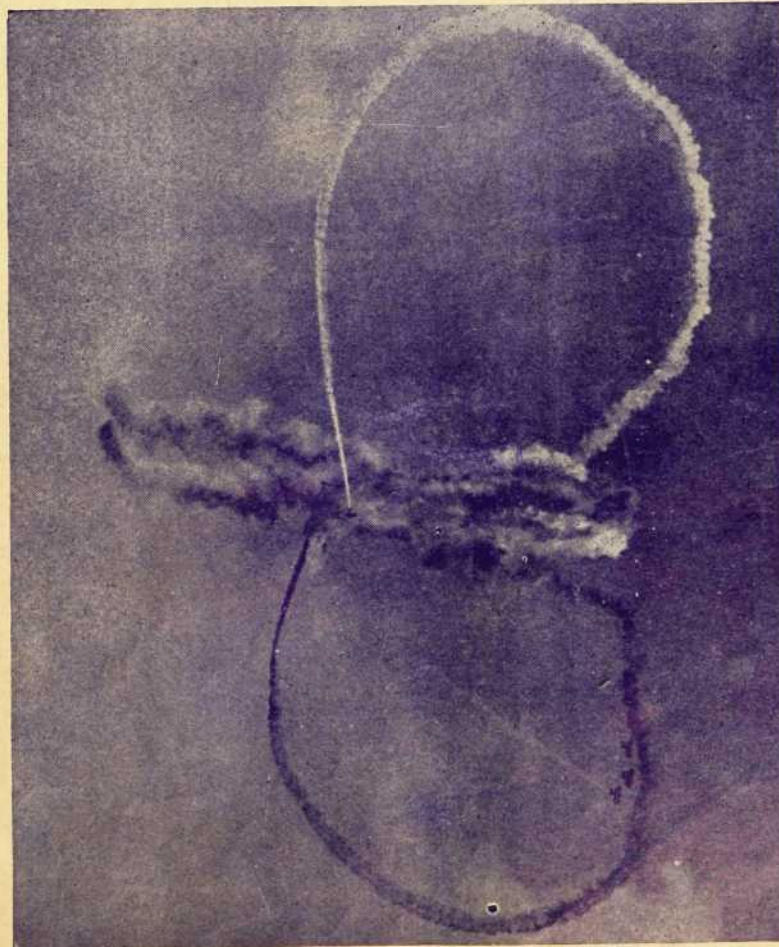
Il arrive parfois que des journaux "trop bien informés" annoncent la mort de personnages en parfaite santé et qui deviendront peut-être centenaires. La chose arriva un jour à Mark Twain le célèbre humoriste qui fut le premier à rire de cette bête erreur. Il se contenta simplement d'envoyer au journal fautif ces mots : "La nouvelle de mon décès me paraît prématurée."

La même aventure arriva à Alphonse Karr. Un de ses amis qui le rencontra quelques jours après l'annonce de sa mort en fut tout surpris. "Tiens ! lui dit-il, tu n'es donc pas mort !". Alphonse Karr lui répondit : "Il paraît un effet que j'ai rendu le dernier soupir mais maintenant je me sens beaucoup mieux."

Un seul grain de blé, dans les circonstances les plus favorables bien entendu, peut donner, la première année, dix tiges portant chacune un épi contenant 80 grains ; la deuxième année la récolte sera de 640.000 grains et la troisième année elle sera de 512 millions de grains pesant une vingtaine de tonnes.

Les lacs et rivières à la surface de la terre comptent pour une surface totale d'un million de milles carrés ; les îles représentent une surface du double à peu près.

Le Canada, avec sa superficie de quatre millions de milles carrés est la plus grande possession territoriale anglaise ; la plus petite est Gibraltar avec moins de deux milles carrés.



La maîtrise de l'air est bien démontrée par les prouesses et les acrobaties que se permettent maintenant les pilotes. Voici un gigantesque papillon dessiné à plusieurs milliers de pieds dans les airs par quelques avions qui projettent de la fumée de diverses teintes.

Les hommes de couleur

Le mélange de la race blanche et de la race noire a amené des générations d'hommes désignés dans les colonies françaises sous le nom d'**hommes de couleur** ; mais ceux-ci se divisent en un grand nombre de groupes, selon qu'ils se rapprochent plus ou moins de la souche noire. Chacun de ces groupes forme, parmi les hommes de couleur, une véritable famille qui a son nom particulier. Comme on retrouve fréquemment ces noms dans les récits de voyages, il n'est pas sans intérêt de connaître au juste leur signification.

M. Moreau de Saint-Méry a imaginé, pour cela, un moyen artificiel.

Il suppose que l'homme est composé de cent vingt-huit parties, blanches chez les blancs, noires chez les noirs, et établit que l'on est plus près ou plus loin de l'une ou de l'autre couleur, selon qu'on est plus proche ou plus éloigné du terme soixante-quatre qui leur sert de moyenne.

D'après ce système, tout homme qui n'a pas huit parties de blanc est réputé noir. Depuis ce point jusqu'au blanc, il y a neuf groupes, qui sont le **sacatra**, qui vient immédiatement après le noir, le **griffe**, le **marabout**, le **mulâtre**, le **quarteron**, le **métis**, le **mamelouk**, le **quarteronné**, le **sang-mêlé**.

Lorsque le **sang-mêlé** s'unit à la race blanche, la génération qui naît de lui échappe définitivement à l'élément nègre, et elle est considérée comme dépouillée de toutes les parties de sang noir qui rattachaient encore ses pères à l'Afrique ; cependant les colons prétendent que l'on retrouve certaines traces de son origine, particulièrement aux ongles, où l'on peut remarquer une ligne brune qui ne s'aperçoit point chez les hommes de la race blanche lorsqu'elle est sans mélange.

Dans les temps anciens, les cornes du rhinocéros servaient à faire des coupes pour les personnages royaux : on croyait alors qu'elles étaient une protection contre les breuvages empoisonnés qui se seraient dénoncés eux-mêmes par une sorte de fermentat on faisant apparaître de nombreuses petites bulles d'air.

La mer Caspienne est à 86 pieds du niveau de la mer, le désert de Lybie à 440 pieds et la Mer Morte à 1.293 pieds.

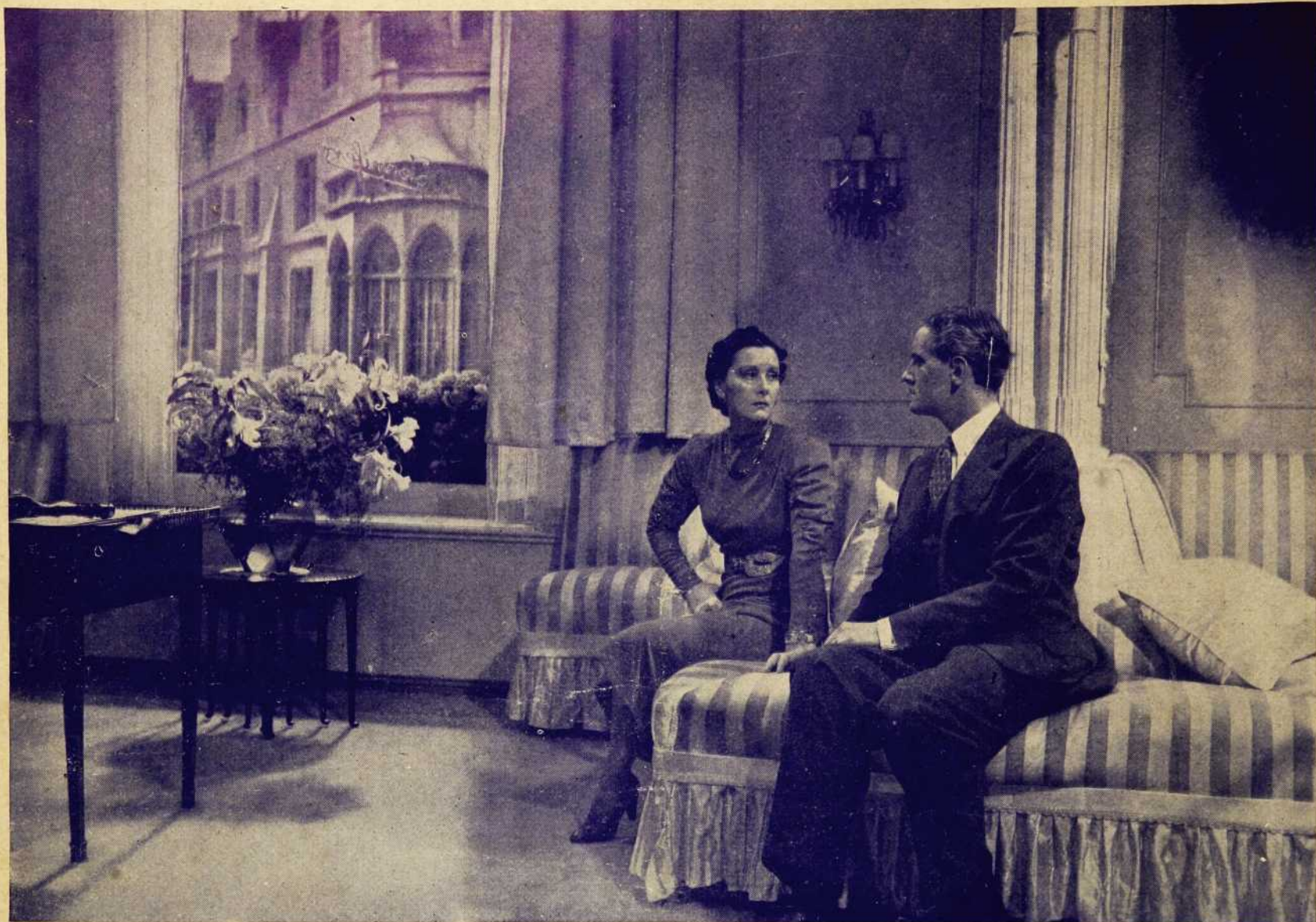
Le mille est une mesure employée dans plusieurs pays mais il n'en est que deux où il soit de même longueur, l'Angleterre et l'Amérique.

La langue humaine ne réagit pas avec la même sensibilité à toutes les substances : les acides sont ressentis davantage par le bout, les choses sucrées par le milieu et les matières grasses par la partie arrière.

Le mot "canaille" qui sert à désigner de la basse populace vient de l'ancien mot "canalia" signifiant bande de chiens. On trouve, dans de vieux auteurs français, le mot "chienaille" qui a le même sens.

NOTRE COUVERTURE

Photo très artistique du casino de Biarritz. Tout le monde connaît, du moins de réputation, cette élégante plage française fréquentée par toute l'aristocratie européenne. Située sur les bords du Golfe de Gascogne, Biarritz est remarquable par son magnifique casino et les luxueux châteaux des environs.



IL vous est certainement arrivé, à vous comme à tout le monde, de vous demander certains soirs ce que vous pourriez bien lire d'intéressant sans avoir à feuilleter une foule de livres ou sans avoir à acheter plusieurs magazines au hasard. Dans de pareils cas, n'hésitez pas à acheter LA REVUE POPULAIRE où vous trouverez tout ce qu'il faut pour vous distraire et vous instruire : un ROMAN D'AMOUR complet et le plus souvent inédit, une foule d'articles sur les sujets les plus divers, des chroniques de toutes sortes et une multitude de photographies et de dessins.

LA REVUE POPULAIRE, dont le tirage augmente de plusieurs milliers d'exemplaires par année, est lue aujourd'hui dans toutes les bonnes familles canadiennes, aussi bien à la ville qu'à la campagne. Ce n'est pas sans raison que cette revue canadienne-française, fondée il y a TRENTE ANS cette année, connaît une pareille vogue. Lisez-la une fois et vous comprendrez.

Lisez le roman de juillet :

LES FIANÇAILLES DE MADELINE

Par LOUIS DERTHAL

Coupon d'abonnement : LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (Etats-Unis : \$1.75 pour 1 an ou 90 cents pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESSETTE & Cie, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can.